



La Corroirie de la Chartreuse du Liget à Chemillé-sur-Indrois (Indre-et-Loire). Étude historique et architecturale

*The Corroirie de la Chartreuse of Liget at Chemillé-sur-Indrois (Indre-et-Loire).
Historical and architectural study*

Bruno Dufaÿ



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/racf/2125>
ISSN : 1951-6207

Éditeur

Fédération pour l'édition de la Revue archéologique du centre de la France (FERACF)

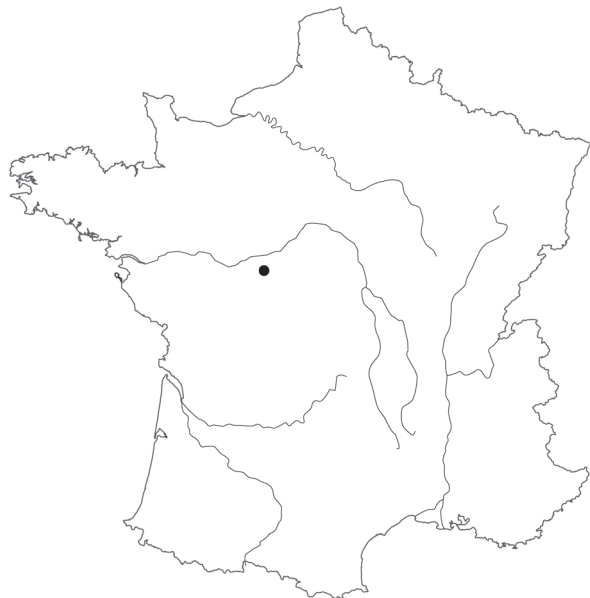
Référence électronique

Bruno Dufaÿ, « La Corroirie de la Chartreuse du Liget à Chemillé-sur-Indrois (Indre-et-Loire). Étude historique et architecturale », *Revue archéologique du Centre de la France* [En ligne], Tome 53 | 2014, mis en ligne le 15 avril 2015, consulté le 04 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/racf/2125>



Les contenus de la *Revue archéologique du centre de la France* sont disponibles selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Bruno DUFAY*



La Corroirie de la Chartreuse du Liget à Chemillé-sur-Indrois (Indre-et-Loire). Étude historique et architecturale

THE CORROIRIE DE LA CHARTREUSE OF LIGET AT CHEMILLÉ-SUR-INDROIS (INDRE-ET-LOIRE). HISTORICAL AND ARCHITECTURAL STUDY

Mots-clés : Chartreuse, monastère, corroirie, moulin hydraulique, prison, maison-forte, archéologie du bâti.

Keywords: Charterhouse, monastery, corroirie, water mill, prison, fortified house, building archaeology.

Résumé : La Corroirie est un ensemble médiéval bien conservé, qui constituait le cœur économique de la Chartreuse du Liget, près de la ville de Loches. Ses bâtiments et son église viennent de faire l'objet d'une étude de bâti et historique menée par une équipe pluridisciplinaire et pluri-institutionnelle. Elle a permis de retracer la genèse et l'histoire de ce lieu, depuis le modeste établissement de la toute fin du XII^e s. ou du début du XIII^e s., jusqu'à sa transformation en minoterie au XVII^e s., dotée de deux moulins hydrauliques dont l'évolution a pu être retracée dans le détail. Prise dans les tourmentes de la guerre de Cent Ans puis des guerres de religion, la Corroirie a été fortifiée peu à peu, pour devenir à la fin du XVI^e s. une véritable maison-forte, avec douves, châtelet d'entrée, tours et ouvertures de tir adaptées à l'artillerie. Siège d'une seigneurie, elle s'est dotée des attributs symboliques et fonctionnels d'un lieu de pouvoir, notamment d'une prison, rare témoin d'un édifice de ce type en milieu monastique.

*. Conservateur du patrimoine, responsable du service de l'Archéologie d'Indre-et-Loire (Sadil), UMR 7324 CITERES-LAT.

Abstract: *Corroirie is a well-preserved medieval ensemble, which was the economic heart of the Chartreuse du Liget, near the town of Loches. Its buildings and its church have just been the subject of a building and historical study conducted by a multidisciplinary and multi-institutional team. It helped to trace the genesis and history of this place, from the modest establishment of the very end of the twelfth century. or the beginning of thirteenth century, until its transformation into a flour mill in the seventeenth century, with two water mills whose evolution could be traced in detail. Caught up in the turmoil of the Hundred Years War and the Wars of Religion, Corroirie was gradually strengthened to become, at the end of the sixteenth century, a real fortified house with moat, gatehouse, towers and arrow slits adapted for artillery. A lordship seat, it has the symbolic and functional attributes of a place of power, including a prison, a rare example of a building of this type in a monastic environment.*

1. CONTEXTE DE L'ÉTUDE

2. LA FONDATION DU MONASTÈRE DU LIGET ET DE LA CORROIRIE

2.1. QU'EST-CE QU'UNE CORROIRIE ?

2.2. CIRCONSTANCES ET DATE DE LA FONDATION

2.3. LE CHOIX DU SITE

2.4. LE TERRITOIRE DE LA CHARTREUSE

2.5. LA QUESTION DU FIEF DE LA CORROIRIE

3. LES DÉBUTS DE LA CORROIRIE (PHASE 1, V. 1190-1220)

3.1. L'ÉGLISE

3.2. LE BÂTIMENT B : CELLIER ET DORTOIR DES MOINES ?

3.3. LE BÂTIMENT D : LE RÉFECTOIRE DES FRÈRES ?

3.4. LES INSTALLATIONS UTILITAIRES : COMMUNS, CUISINE, CAVE, PUIS, ENCLOS

4. L'AGRANDISSEMENT DE LA CORROIRIE (PHASE 2, MI-XIII^E À MI-XIV^E S.)

4.1. LA PROSPÉRITÉ DE LA CHARTREUSE DANS LES TEXTES

4.2. DES LOCAUX CONSIDÉRABLEMENT AGRANDIS

5. LA CORROIRIE ENTRE REPLIS DÉFENSIFS ET DÉVELOPPEMENTS (PHASE 3, FIN XIV^E-DÉBUT XVII^E S.)

5.1. LA PREMIÈRE MISE EN DÉFENSE DE LA CORROIRIE, RÉACTION AU DÉBUT DE LA GUERRE DE CENT ANS (PHASE 3A)

5.2. RETOUR À LA PROSPÉRITÉ : TRAVAUX DE GÉNIE CIVIL ET NOUVEAUX LOCAUX (PHASE 3B)

5.3. UNE NOUVELLE PHASE DE FORTIFICATION : PREMIER AMÉNAGEMENT POUR L'ARTILLERIE (PHASE 3C)

5.4. ENCORE DES AGRANDISSEMENTS (PHASE 3D)

5.5. LA TRANSFORMATION DE LA CORROIRIE EN MAISON-FORTE (PHASES 3E ET 3F)

5.6. LA PRISON, UN TÉMOIN EXCEPTIONNEL DE LA JUSTICE DES CHARTREUX

6. LE BASCULEMENT DANS LA MODERNITÉ : MOULINS HYDRAULIQUES, CONFORT DES LOCAUX, EXPLOITATION AGRICOLE APRÈS LA RÉVOLUTION (PHASE 4, DU XVII^E AU XX^E S.)

**6.1. AMÉNAGEMENT DE DEUX MOULINS
À EAU**

**6.2. LE RÉAMÉNAGEMENT DES LOCAUX
VERS PLUS DE CONFORT MODERNE**

**6.3. APRÈS LA RÉVOLUTION,
TRANSFORMATION EN EXPLOITATION
AGRICOLE**

CONCLUSION

■ BIBLIOGRAPHIE



1. CONTEXTE DE L'ÉTUDE

L'article qu'on va lire est le résultat d'un travail collectif initié en 2009 par Véronique Lourme¹, qui a réuni un comité scientifique composé d'universitaires et d'experts² pour travailler sur la Corroirie de la Chartreuse du Liget (commune de Chemillé-sur-Indrois, Indre-et-Loire, à 9 km à l'est de Loches). Ce comité a sollicité la collaboration d'archéologues de terrain³ pour parvenir, avec des étudiants, à la réalisation d'une étude historique et du bâti. Cela rejoignait les objectifs des propriétaires du lieu, feu madame la comtesse Germaine Boula de Mareuil, sa fille Jacqueline et son petit-fils Jeff qui souhaitaient une étude approfondie de leur propriété familiale, pour en réaliser la restauration la plus pertinente et en obtenir le classement au titre des Monuments Historiques. Il a donc été organisé quatre étés durant (2009-2012), sous la direction de Jean-Louis Bernard, des stages d'archéologie du bâti d'une semaine, pour une dizaine d'étudiants de la région Nord-Picardie (où il exerce son activité), de Paris, de Tours et de Poitiers.

Son éloignement géographique et sa charge de travail ne lui ayant pas permis de conclure cette étude⁴, celle-ci fut reprise en octobre 2012 par Bruno Dufay qui en a piloté la concrétisation par cet article, dont il est le principal rédacteur. Un groupe restreint a mené à bien cette tâche⁵, grâce à plusieurs réunions sur le

site entre novembre 2012 et juin 2013, et à de nombreux échanges par messagerie électronique, jusqu'à la version finale du texte et des illustrations.

De ces dernières, il convient de préciser la nature et le niveau de fiabilité. Le site de la Corroirie du Liget comporte sept bâtiments encore en élévation, dont une église. Il ne pouvait être question de les relever intégralement dans le détail au cours des quatre semaines de stage évoquées ci-dessus. Il existait déjà une base de travail utilisable, sous forme d'un relevé en plan du rez-de-chaussée et des étages, ainsi que les principales coupes-élévations, réalisés en 1985 pour un diplôme d'architecture par Jean-Baptiste Bellon (Fig. 5-8). L'exactitude de ces relevés a été vérifiée fin 2012 par Flore Marteaux (archéologue au Sadil) et Éric Mondy (topographe du Conseil général d'Indre-et-Loire) : elle s'avère satisfaisante malgré quelques régularisations et manques. Cette base, corrigée par les relevés de 2012, a servi pour les plans figurant dans le présent article. Elle a en outre été précisée par les relevés détaillés réalisés au cours des stages qui concernent le bâtiment au nord de l'église ("bâtiment B"), le châtelet d'entrée ("bâtiment E") et la prison. Ce plan, en revanche, n'a pas été complété par des sondages archéologiques.

Un important travail a été également réalisé sur les élévations, notamment par Vanessa Toutain, Claire Pastor et Hadrien Rozier (voir les figures 76 à 83 présentant l'analyse du bâti en fin d'article ; on n'y renverra plus dans le corps de l'article, afin de ne pas l'alourdir). Comme il n'a pas été possible de produire des images parfaitement redressées, nous avons réalisé une synthèse de photographies proches du géométral et de relevés pas forcément à l'échelle, contrôlée dans les grandes lignes à partir des relevés de Bellon et de quelques points topogra-

1. Responsable du service du Patrimoine de la ville de Loches.

2. Alain Espinasse (spécialiste des moulins hydrauliques), Nicolas Faucherre (professeur à l'Université d'Aix-Marseille, UMR 7296 LA3M), Gérard Fleury (historien de l'art, Société Française d'Archéologie), Lucie Gaugain (ATER à l'Université de Tours, UMR 7323 CESR), Raoul Guichané (spécialiste des moulins hydrauliques), Olivier Leblanc (Archives départementales du Maine-et-Loire), Élisabeth Lorans (professeure à l'Université de Tours, UMR 7324 CITERES-LAT), Alain Salamagne (professeur à l'Université de Tours, UMR 7323 CESR), Martine Valdher (professeure à l'Université d'Artois, EA 4027 CREHS).

3. Jean-Louis Bernard (Inrap), puis Bruno Dufay (Sadil, UMR 7324 CITERES-LAT).

4. Il a donné un premier bilan de ces recherches, avec Rémi Lequent, au deuxième colloque d'archéologie cartusienne, qui s'est tenu du 27 au 29 juin 2012 à la Chartreuse du Val-Saint-Esprit – Gosnay.

5. Bruno Dufay, Julien Faucon (doctorant à l'Université de Poitiers), Gérard Fleury, Lucie Gaugain, Claire Pastor (master 2 à l'Université de Paris X), Hadrien Rozier (doctorant à l'Université de Tours, chercheur associé à l'Inventaire du patrimoine culturel

de la région Centre) et Vanessa Toutain (master 1 à l'Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne) pour l'analyse architecturale, Serge François (dessinateur) pour le relevé des ouvertures de tir, Anthony Grillot (master pro à l'Université d'Artois), Thomas Jérôme (doctorant à l'Université d'Artois) et Rémy Lequent (doctorant à l'université de Paris X – Université d'Artois) pour l'analyse historique et paysagère. Les datations dendrologiques ont été réalisées en 2013 par Christophe Perrault (laboratoire CEDRE), grâce à un financement de la DRAC Centre et du Conseil général d'Indre-et-Loire. Les modèles 3D ont été réalisés par Bruno Dufay avec le logiciel Sketchup. Les clichés photographiques sont tous pris par l'équipe de Jean-Louis Bernard ou par le groupe de travail de 2012-2013.

phiques pris fin 2012 : il faut donc les considérer comme des croquis détaillés. Il faut noter qu'il n'y a pas eu de décroûtage des parements ni de sondage dans les maçonneries. La détermination des unités stratigraphiques s'est donc faite uniquement par des observations de surface, alors que de nombreuses maçonneries ont été enduites à des dates diverses, mais largement postérieures à leur construction. Il s'agit donc d'une documentation dont la précision est suffisante pour l'analyse scientifique du site, mais qui ne restitue pas, dans le détail, des mesures exactes. Il en va de même des restitutions 3D, réalisées à partir du plan de Bellon revu, dont la hauteur des élévations est simplement estimée en fonction de la documentation existante. Elles doivent être considérées comme une maquette plutôt que comme un objet fidèle à l'original dans ses moindres détails. Toutefois, telle quelle, cette iconographie rend bien compte de la réalité, et elle est cohérente avec le degré de finesse d'analyse du site. La 3D, quant à elle, constitue un élément essentiel de visualisation et de validation des hypothèses.

On s'est appuyé par ailleurs sur les deux études historiques sérieuses sur la chartreuse du Liget, celle d'Albert Philippon, instituteur à Chemillé (PHILIPPON 1935, dont s'est inspiré très largement MEUNIER 2007) et de dom Willibrord Witters, érudit bénédictin (WITTERS 1965). Le dossier archivistique de la Chartreuse, conservé aux Archives départementales d'Indre-et-Loire, est fort riche. Composé de plusieurs milliers de pages, de cartes et de plans, il est réparti en trente-trois liasses de la série H. Il mériterait une reprise de son étude, surtout pour la période post-médiévale⁶. La chapelle Saint-Jean du Liget, avec ses peintures admirables, a attiré l'attention des historiens d'art, mais ces travaux sont de peu d'intérêt pour l'étude de la Corroirie. La présentation qu'on va lire est donc une première approche, une vue d'ensemble qui propose un scénario probable de l'évolution du site. Elle a pour objectif de

révéler cet ensemble méconnu qui est pourtant une des rares " maisons-basses " (ou corroiries) chartreuses conservées dans un état ancien aussi complet (Fig. 1-8).

2. LA FONDATION DU MONASTÈRE DU LIGET ET DE LA CORROIRIE

2.1. Qu'est-ce qu'une corroirie ?

Le monachisme cartusien présente, par rapport aux autres ordres monastiques médiévaux occidentaux, l'originalité d'une séparation extrême entre la vie contemplative et les contingences matérielles qui permettent ce retrait du monde. La vie des moines dans des cellules individuelles, qui sont pratiquement des ermitages permettant une existence en autarcie, constitue une synthèse entre vies cénobitique et érémitique, un choix qui a assuré le succès durable de l'ordre. Parallèlement, le rejet à l'extérieur du monastère des fonctions économiques, dans un établissement distinct, venait renforcer cette tranquillité spirituelle.

Dès la première fondation de saint Bruno à la Grande-Chartreuse, près de Grenoble, en 1084, cette dissociation a été concrétisée par la construction d'une " maison basse ", érigée à trois kilomètres du couvent et plus accessible (voir par exemple BLIGNY 1984). Construite en même temps que le monastère dont elle était le complément indispensable, elle logeait les frères convers (ou frères lais), les moines malades, les hôtes, le père procureur chargé de la gestion du domaine monastique (le plus souvent un moine, mais parfois un convers). L'abbé était tenu de résider une semaine sur cinq à la " maison basse ". À l'inverse, les frères convers montaient à la chartreuse le samedi soir ainsi que les veilles de grandes fêtes. Souvent située à un endroit stratégique, la " maison basse " verrouillait le territoire cartusien, en empêchant les perturbations séculières de monter vers la " maison haute ".

Ces " maisons basses " furent appelées " correries ", " coureries " (c'est ainsi que celle du Liget est mentionnée sur la carte de Cassini) ou " corroiries " à partir du ^{xiv}e s. Le mot, dont l'étymologie est controversée, tire sans doute son origine du terme latin *concredium*, désignant tout ce qui touche à l'aspect matériel de la vie d'un moine (nourriture, vêtements, etc). Le terme évolue jusqu'à devenir *corredia* et, en français, " corrierie " (CHAU-

6. Ces liasses sont numérotées de H167 à H199. Les documents les plus significatifs et les plus exploités sont :

- H167 : " le cartulaire de la Chartreuse " (registre de 169 feuillets de parchemin in 4° du ^{xiv}e s.), qui a fait l'objet d'une maîtrise ancienne à l'Université de Tours (MONToux s.d.).
- H193 : " inventaire général des titres de l'abbaye " réalisé en 1769 (in-folio, 189 feuillets de papier).
- H195 : " état des fiefs de la Couroirie ", de 1680 environ.
- H197 et 198 : " plans et arpentages " (H197, réalisé de 1672 à 1680 environ, et H198, réalisé entre 1672 et 1675).



Fig. 1 : Vue générale de la Corroirie, vue de l'ouest.



Fig. 2 : Vue générale de la Corroirie, vue du sud.



Fig. 3 : Vue générale de la Corroirie, vue de l'est, depuis le coteau qui la surplombe.

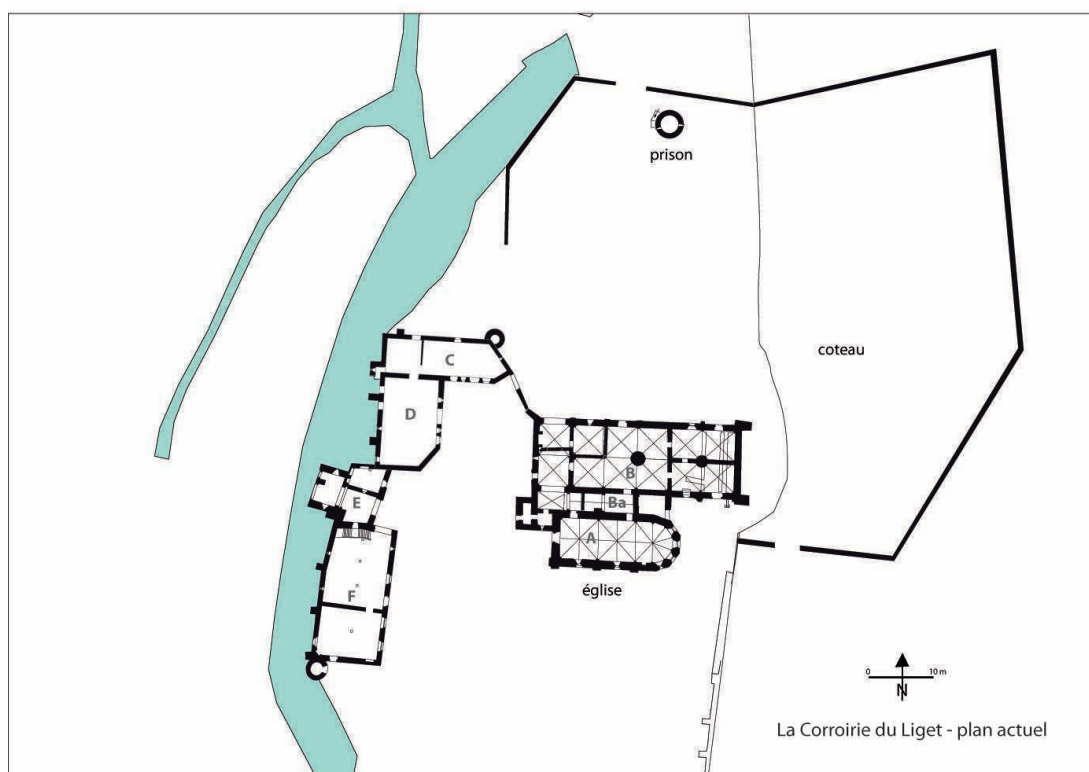


Fig. 4 : Plan actuel de la Corroirie.

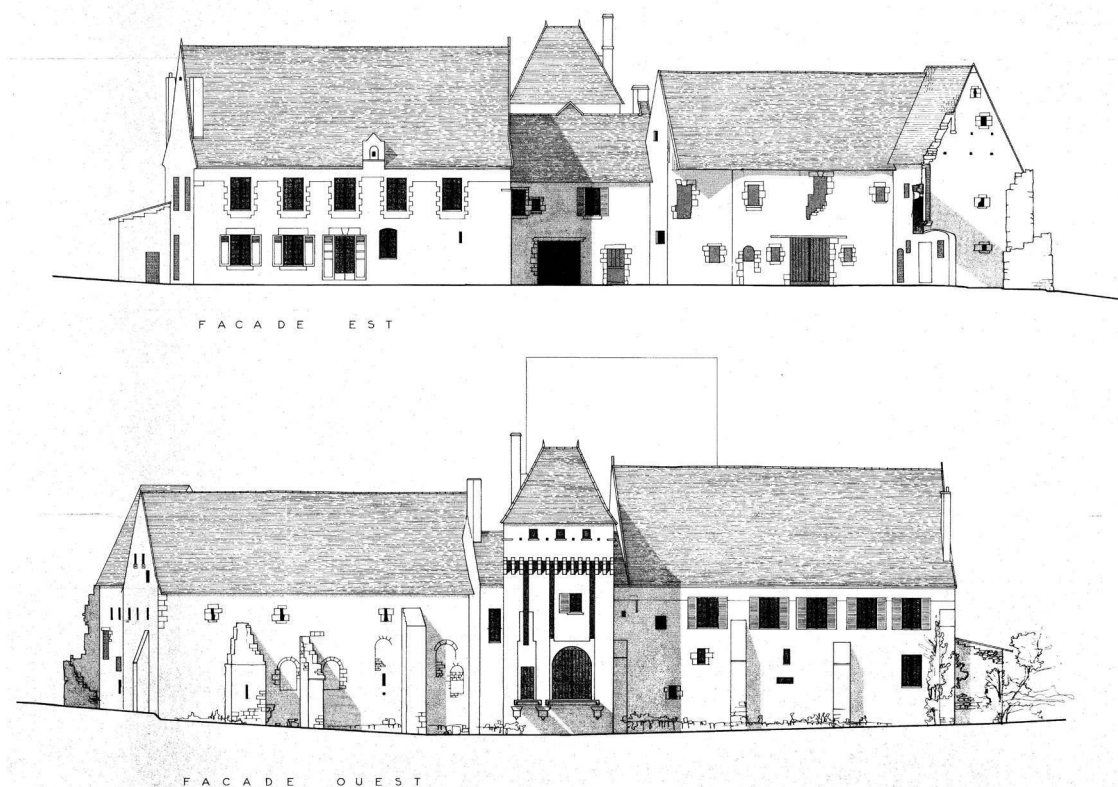


Fig. 5 : Élévation des façades ouest et est du corps de bâtiment sud de la Corroirie (Jean-Baptiste Bellon, 1985).

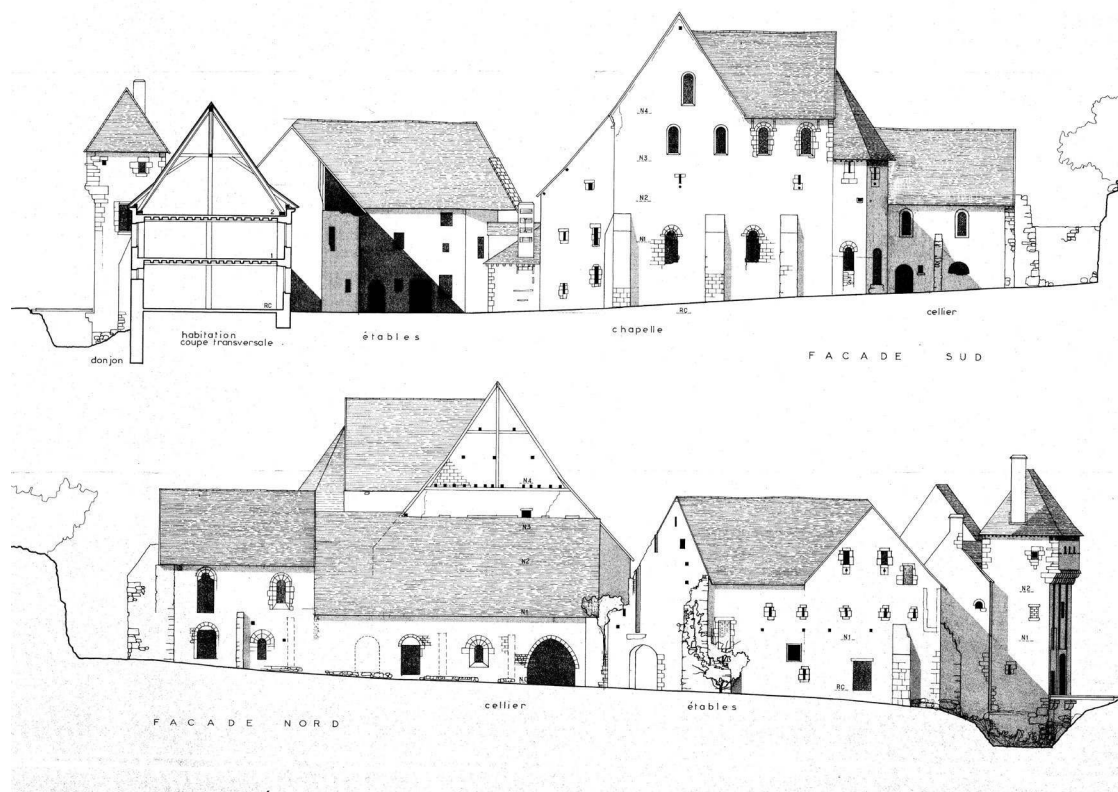


Fig. 6 : Élévation des façades sud et nord de la Corroirie (Jean-Baptiste Bellon, 1985).



Fig. 7 : Élévation des façades est et ouest de la Corroirie (Jean-Baptiste Bellon, 1985).

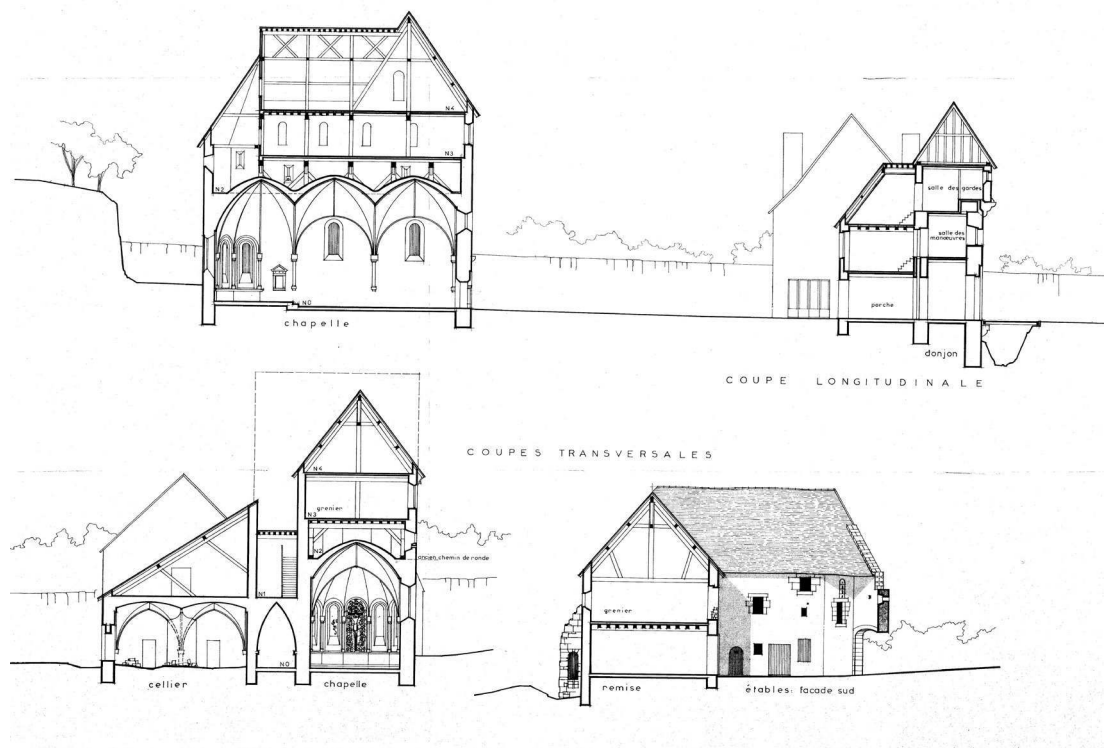


Fig. 8 : Coupes sur les bâtiments de la Corroirie (Jean-Baptiste Bellon, 1985).

RAND 1975). La plupart de ces établissements a été transformée en ferme.

La chartreuse du Liget témoigne de ce système. La Corroirie est établie à un gros kilomètre au nord-est du monastère, sur la route de Loches à Saint-Aignan-sur-Cher *via* Montrésor (Fig. 9). Elle est construite dans la vallée de l'Aubigny, entre le coteau et le cours d'eau. Celui-ci est un affluent de l'Indrois, lui-même affluent de l'Indre, qui se jette dans la Loire à 25 km en aval de Tours. La chartreuse est construite dans la vallée du Liget, minuscule affluent de l'Aubigny, qui lui a donné son nom (ou l'inverse ?).

À la tête d'un réseau de métairies, elle a servi, comme ses pareilles, de centre économique du domaine monastique. Elle a aussi géré directement une grande quantité de parcelles de la forêt de Loches dont le bois de qualité constituait une importante ressource (JACQUET 2003). D'après les plans d'arpentage de 1680, 27 % du domaine était en bois de haute futaie, ce qui est considérable, et 4 % en taillis. La Corroirie a fonctionné comme centre d'un fief : on verra que cela a eu des incidences sur la structuration des bâtiments, qui devaient permettre l'exercice du droit seigneurial, et a autorisé leur mise en défense à partir du XIV^e s.

2.2. Circonstances et date de la fondation

“ La tradition communément admise voit dans la Chartreuse du Liget l'une des fondations imposée par le pape au roi Henri II en expiation du meurtre de Thomas Becket, commis en 1170. Le roi demanda aux moines de Villeloin de lui vendre la terre nécessaire, (...) transaction qui eut lieu entre 1176 et 1183 [mort de l'abbé Hervé de Villeloin], la tradition cartusienne assignant l'année 1178 comme date de fondation ” (LORANS 1996 : 130). Il s'agissait de concéder ce site *aux frères chartreux du lieu appelé communément Liget, avec ses installations*⁷. Cela in-

dique une communauté déjà existante⁸, dont l'annaliste chartreux dom Molin fixe la date d'arrivée dans les terres de Villeloin à 1153 (MOLIN 1903 [texte de 1638] : 175). Henri II la récupéra à son profit, comme il avait repris à sa charge le prieuré de Waltham fondé en 1066, en transformant une communauté de chanoines séculiers en chanoines réguliers augustiniens (WITTERS 1965 : 213). Cela confortait la domination angevine dans ce territoire stratégique, au sud des possessions des comtes de Blois.

Comme le pensait déjà au XVIII^e s. Dom Housseau, c'est peut-être cette première communauté qui avait bâti la chapelle Saint-Jean du Liget⁹. Elle remonterait aux années 1160, d'après un relatif consensus sur le style des peintures et de l'architecture (en dernier lieu, TERRIER-FOURMY 2002 et MEUNIER 2007 et 2011) ; son architecture est du type “ rotonde mariale ”, en accord avec sa dédicace au Baptiste¹⁰. Les peintures qui en ornent les murs, guère cartusiennes comme le remarque Witters (1965 : 216), ont dû être réalisées avant que la communauté ne soit formellement rattachée à l'ordre par Henri II. On notera par ailleurs que, lors de l'installation des moines, les lieux étaient occupés depuis le X^e s., comme l'ont montré des prospections menées en 1998, avec deux concentrations de mobilier céramique des X-XI^e s. signalant sans doute des bâtiments dans les parages de la chapelle (JACQUET 2003 : annexe 4, XIV).

“ Entre 1181 et 1189 [mort du roi], Henri II confirme la fondation de la Chartreuse et concède à l'église Sainte-Marie et Saint-Jean-Baptiste les terres comprises dans le tracé des fossés, en réservant néanmoins les droits de ceux qui y détiennent une tenure ” (LORANS 1996 : 130)¹¹. Ce texte évoque donc une église et un espace. Celui-ci pourrait être le “ désert ”, institution propre aux chartreux. Il s'agit du territoire que les moines estiment nécessaire à la vie de leur établis-

7. *Dominus Herveus, abbas S. Salvatori Villelupinensis, concessit, cum assensu totius capituli, fratribus cartusiae locum illum qui vulgo Ligetum appellatur, cum pertinentiis (sic) suis...* (CARRÉ DE BUSSEROLLE, IV, 1882 : 53). L'abbaye bénédictine Saint-Sauveur de Villeloin, dépendant de celle de Cormery, avait été fondée vers 850 aux environs de Loches, sur l'Indrois (actuellement Villeloin-Coulangé, à 5 km à l'est de la Chartreuse du Liget) (LORANS 1996 : 113). Il en subsiste quelques éléments, dont l'église, datée du XII^e s, et une motte castrale.

8. À la date de la transaction, le groupe du Liget comptait trois frères (Herbert, Guillaume et Martin), dirigés par un prieur nommé Guillaume, mentionnés dans l'acte.

9. C'est PHILIPPON 1935 : 74 qui a le premier cité le texte de Dom Housseau, qui est une note manuscrite du fonds Salmon, page 12, Ms 1355, BM de Tours (WITTERS 1965 : 208 ; MEUNIER 2007 : 35).

10. Sur cette question des rotondes mariales à l'époque romane, voir JANNET-VALLAT et SAPIN 1996.

11. *Locum ipsum de Ligeto [...], cum terminis suis, sicut circuitus fossarum se habet, salvo unicuique jure suo qui aliquam teneuram infra eosdem terminos habere dinoscitur (Actes d'Henri II, II, n° 742)*. Delisle, éditeur de ces actes, propose la date de 1188. Une note marginale du cartulaire

sement, charge à eux d'obtenir réellement ces terres au cours du temps, par achat ou donation, et au-delà duquel, en revanche, ils n'ont pas le droit de posséder des biens (DUBOIS 1965 ; EXCOFFON 2007). On verra plus bas si l'on peut se faire une idée de ce territoire.

On ne sait pas de quelle église il est question dans la confirmation d'Henri II : il pouvait s'agir de l'église ronde ; une nef lui a d'ailleurs été ajoutée à l'ouest, sans doute avant la fin du XII^e s. (TERRIER-FOURMY 2002 : 94). Il n'est pas du tout sûr en effet que la construction du nouveau monastère ait commencé dès 1178 (s'il faut retenir cette date qui, rappelons-le, ne concerne qu'une transaction immobilière et non une fondation au sens strict). L'acte de confirmation d'Henri II visait probablement à stabiliser les limites du territoire de la Chartreuse et à clarifier les droits des uns et des autres ; à partir de là, seulement, les nouvelles implantations devenaient possibles. Des contestations se firent jour encore au long du XIII^e s., comme en 1223, où les héritiers d'un donateur souhaitèrent reprendre possession de ce bien (AD37, H193), ou en 1274, où l'abbaye de Villeloin, qui n'avait sans doute pas totalement accepté la vente forcée par Henri II, réclama des droits de pêche à la Chartreuse (WITTERS 1965 : 208). Un tel écart temporel entre la fondation de droit et la confirmation s'observe aussi pour la Chartreuse de Witham, en Angleterre, fondée par Henri II en 1173 au plus tard, dont la chartre de confirmation qui lui a donné les moyens effectifs d'exister ne date que de 1182 (WITTERS 1965 : 213). Notons aussi qu'Henri II a sans doute fondé, à 4,5 km à l'est du Liget, le prieuré grandmontain de Villiers¹², ce qui l'a peut-

être amené à détourner momentanément son attention de la Chartreuse.

Les moines, ensuite, " n'ont pas manqué de faire confirmer leurs biens à chaque changement de règne. La chartre de confirmation de Richard Cœur de Lion, du 2 février 1190, celle de Jean sans Terre, du 5 décembre 1199, sont conservées en copie dans le *Cartulaire du Liget* " (WITTERS 1965 : 214).

Il n'existe pas de source d'archive fiable concernant la fondation de la Corroirie. Trois textes tardifs mentionnent " l'église inférieure " de la Chartreuse, et pourraient donc s'appliquer à celle de la Corroirie.

Le plus ancien est une notice tirée de l'obituaire du Liget, daté du XV^e s. (folio 10, original maintenant perdu cité par PHILIPPON 1935 : 75, copié aussi à la fin du XIX^e s. par DOM BASTIN 1896). Ce texte est maladroit et fautif : *cette maison [du Liget] a eu dans la suite plusieurs biens facteurs [bienfaiteurs] considérable, sçavoir jean sans terre Roy d'Angleterre, mort en 1201 [en réalité en 1216]. Il étoit 4^e fils du fondateur hanry 2. Ces luy qui fit la dédicasse de Leglise inférieure en parcement, ce qu'on appelle au jour dhuy La chappelle de Saint-Jean du Liget. Faut-il penser qu'au XV^e s. cette dédicace était celle de notre Corroirie ? Ou que l'église basse était la chapelle ronde ? La signification de l'expression *en parcement*, terme inconnu des dictionnaires de vieux français¹³, est conjecturale (si ce n'est pas une erreur de transcription). Cela signifierait-il *en remplacement* de la chapelle Saint-Jean¹⁴ ? Dans ce cas, cela indiquerait que l'église de la Corroirie serait venue remplacer la rotonde, après qu'elle eut servi d'église basse lors d'une courte période pendant laquelle l'église haute était achevée, mais pas celle de la Corroirie. Quoi qu'il en soit, il paraît difficile de s'appuyer sur ce texte pour dater la dédicace de la Corroirie (et donc une construction antérieure) du règne de Jean sans Terre, d'autant qu'il paraît plus probable qu'il soit fait allusion à la chapelle ronde¹⁵.*

du Liget date aussi de 1188 un autre document d'Henri II, qui dégage de ses obligations un dénommé Thomas Raier ou Rayer, de Beaulieu, pour le donner à la Chartreuse (WITTERS 1965 : 211). MEUNIER (2007 : 23) mentionne par erreur la date de 1178 pour cette chartre, confondant sans doute avec la date traditionnelle de la fondation de la Chartreuse ; il la date d'ailleurs de 1189 à la page 43... De même, il n'a pas de raisons d'attribuer la transaction avec l'abbaye de Villeloin à la période 1153-1178, WITTERS 1965, suivi par LORANS 1996, ayant montré, en analysant la biographie des témoins de l'acte, qu'il ne pouvait dater que de la fourchette 1176-1183.

12. Le prieuré existait en 1200, mais c'est seulement la tradition qui attribue cette fondation à Henri II (LORANS 1996 : 132). MEUNIER (2007 : 20) affirme qu'il a été fondé en 1157, confirmé en 1162 par le roi de France, et que les premiers bâtiments en pierre sont construits en 1170, mais il ne cite pas ses sources. Henri II avait une prédilection particulière pour les Grandmontains, et, d'une façon générale, pour les ordres issus de la réforme grégorienne, qui lui permettaient de faire pièce à la puissance des abbayes bénédictines.

13. Merci à Benoist Pierre, maître de conférences à l'Université de Tours (CESR), d'avoir vérifié ce point.

14. L'expression *en parcement* pourrait aussi être lue pour *en parchement* = *en parchemin*, auquel cas cela indiquerait un acte diplomatique de Jean sans Terre plutôt qu'un déplacement de celui-ci (qui, d'ailleurs, en tant que laïc, ne pouvait pas consacrer une église).

15. Philippon (suivi notamment par MEUNIER 2007 : 37) estime sans hésiter que ce texte indique que la chapelle ronde a été fondée par Jean sans Terre.

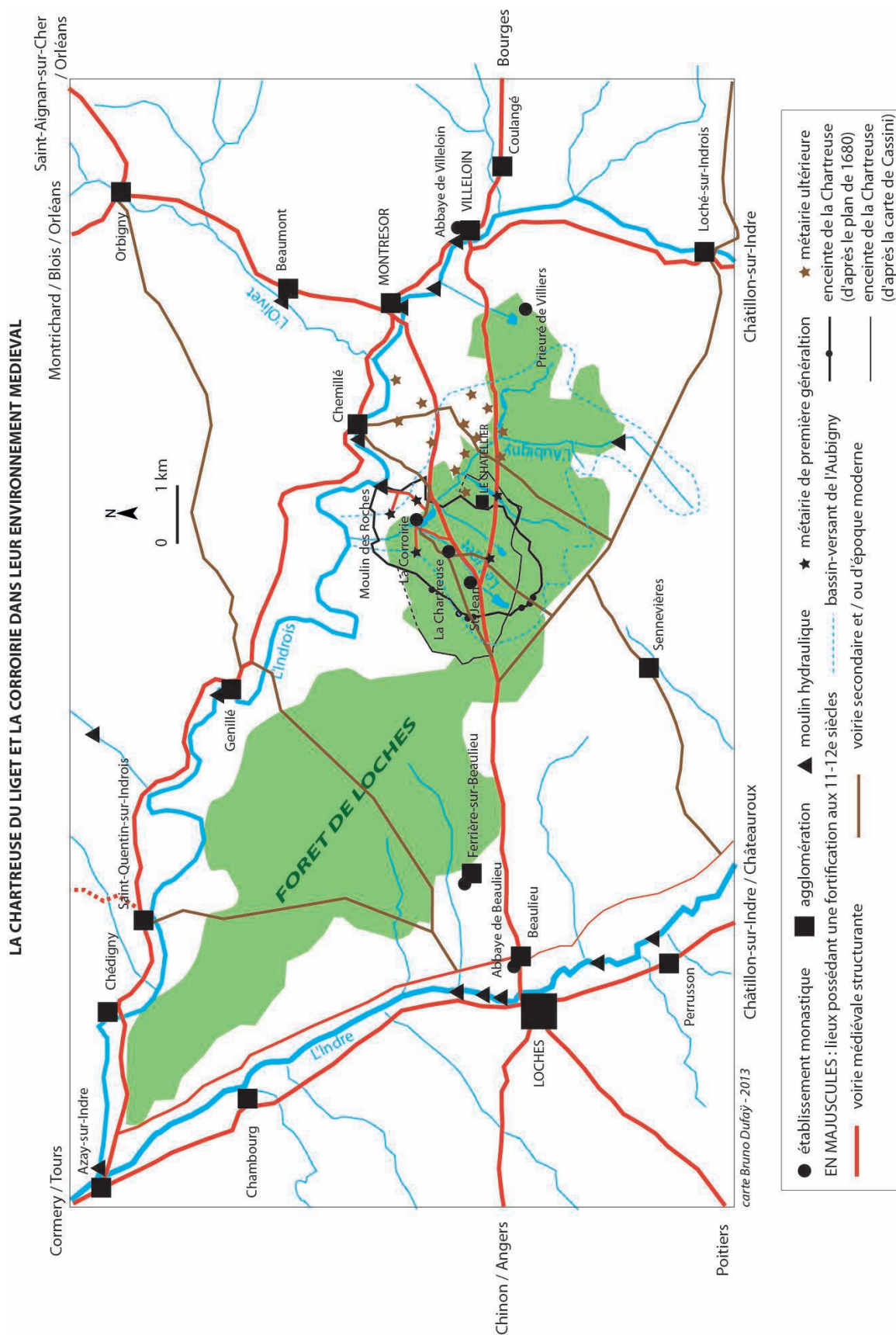


Fig. 9 : Carte de situation de la Corroirie et de la Chartreuse du Liget dans leur environnement médiéval (carte Bruno Dufay).

Les deux autres textes sont ceux d'érudits chartreux, commentant un bienfait du roi Louis IX, intervenu en 1234 pour une église au Liget. Dom Molin écrit de façon lapidaire que le roi *donna vingt livres pour la construction de l'église basse, qu'avait dédiée Eudes, soixante-et-onzième évêque de Paris*¹⁶.

Eudes de Sully a été évêque de Paris de 1196 à 1208. Par ailleurs, on fêtait la dédicace de l'église basse le 9 juillet, d'après le calendrier de la Chartreuse. Si cette dédicace a eu lieu un dimanche, comme cela est probable, il n'y a, au début du XIII^e s., que deux dimanches 9 juillet, en 1200 et en 1206. Witters estime avec raison que le contexte politique ne rend envisageable que la date de 1206 : il est possible notamment qu'Eudes se soit trouvé à Tours cet été-là pour organiser la succession de l'évêque du lieu, qui échut en octobre de la même année à Geoffroy de la Lande, archidiacre de Paris (WITTERS 1965 : 214-215, qui estime que cette dédicace s'applique à l'église ronde, ce qui l'oblige à considérer que la dédicace a eu lieu bien longtemps après son achèvement).

À la fin du XIX^e s., Dom Le Couteulx se sent gêné par cette mention de la construction au temps de Saint Louis de l'église d'une corroirie censée être dédiée par Eudes vers 1200. C'est pourquoi il précise que cette largesse renverrait à *la construction, ou plutôt à la restauration, de l'église inférieure, qu'avait dédiée longtemps auparavant Eudes, évêque de Paris* (LE COUTEULX 1887-1891, vol. 2 : 456)¹⁷.

Si les mentions de Molin et Le Couteulx sont exactes (ce que rien ne prouve), il est donc possible d'admettre qu'Eudes de Sully ait dédié l'église inférieure de la Chartreuse en juillet 1206, en profitant d'un séjour sur les bords de la Loire. Cela ne préjuge pas de l'état d'achèvement de l'édifice, car il était courant au Moyen Âge que les dédicaces soient faites avant la fin de la construction, dès qu'on pouvait assurer le couvert, éventuellement provisoire, d'au moins une partie de l'église. Cela dit, notons qu'en 1211, les religieux du Liget obtinrent du pape Innocent III *le pouvoir de consacrer leurs églises et*

autels (AD37, H193). Cela signifie-t-il qu'il restait des édifices à consacrer qu'Eudes n'aurait pas dédiés, ou qu'il ne serait en fait jamais venu ?

Aucun de ces trois textes ne met en présence Eudes et Jean sans Terre. Cette hypothèse a été évoquée par Gérard Fleury (2009), et avant lui par Deschamps et Thibout (1963 : 40-41 ; mais ils parlent de la rotonde). La présence conjointe des deux personnages n'est possible qu'entre 1199, avènement de Jean, et 1208, mort de l'évêque. On peut se demander s'il est bien vraisemblable que l'évêque de la capitale capétienne se retrouve au fin fond de la campagne tourangelles accompagné de l'ennemi intime de son roi. Celui-ci d'ailleurs ne remit plus les pieds en Touraine après 1205, lorsque celle-ci passa sous la domination de Philippe Auguste, si ce n'est en 1214 pour signer à Chinon la paix avec ce dernier, après Bouvines. Dès 1205 d'ailleurs, la forêt de Loches était domaine royal, donné en fief à Dreux de Mello (JACQUET 2003 : vol. 1 : 135). Witters (1965 : 217-218, n. 12) avait déjà fait justice de cette opinion en remarquant notamment qu'on ne pouvait traduire l'expression *en parcement* du texte du XV^e s. par " en présence " (sous-entendu : de Jean sans Terre).

Que peuvent nous apprendre les bâtiments eux-mêmes ? En l'absence de fouilles, seules des considérations sur le style architectural peuvent être utilisées, dont on sait l'imprécision.

L'église du monastère, très ruinée, est le seul édifice médiéval du lieu. Gérard Fleury (2009) estime que " si [ses murs] acceptent une date vers 1180-1190 (...), [l'usage du] doubleau intégré aux voûtes ne peut se situer avant les années 1215-1225 ", et il est possible que l'église ait connu une première phase couverte en charpente avant d'être voûtée. Élément indissociable du monastère, la " maison basse " a dû être construite en même temps, à la rigueur peu après si l'on admet que la rotonde a servi un moment d'église basse. Une église y était nécessaire, car les convers étaient tenus à une observance religieuse régulière, et l'abbé y séjournait fréquemment. Les hôtes, enfin, avaient besoin d'un lieu de culte. On le verra, la construction de l'église de la Corroirie a été entreprise en parallèle avec les bâtiments qui l'entourent ; elle est en outre construite d'un seul jet. Or l'analyse de cet édifice aboutit au même diagnostic que pour celle de la Chartreuse, du moins dans ses parties hautes. " Considérant la finesse des tores des nervures, les clés médaillons, les doubleaux en trompe-l'œil, les queues traversantes des ogives et liernes, les chapiteaux à feuilles terminées par des boules végétalisées, les bases à

16. *Et dedit viginti libras ad aedificationem ecclesiae inferioris quam dedicavit odo 71 episcopus Parisiensis benefactor* (MOLIN 1903 : 176-177).

17. *Et revera, [Ludovicus rex] augmentavit ut habet Liber Benefactorum deditque viginti libras ad aedificationem potius instaurationem ecclesiae inferioris, quam diu ante dedicaverat Odo episcopus Parisienensis.*

tores aplatis des colonnettes », Gérard Fleury (2009) estime “ raisonnable de placer la construction [de l’église de la Corroirie] vers 1220, date centrale de l’édification de Saint-Serge d’Angers ”.

Résumons : “ sur une terre appartenant à des bénédictins [de Villeloin], des ermites, eux-mêmes peut-être bénédictins à l’origine, se seraient installés, provoquant la donation de 1176-1183 ” (WITTEBS 1965). Le monastère transformé par Henri II était alors centré sur la petite église ronde, qui a pu être construite dès 1160-1170 et agrandie par l’ajout d’une nef avant la fin du ^{xii}e s. Il n’y aurait pas eu de “ maison basse ” alors, dont la nécessité organique ne s’est faite jour qu’à partir de la fondation d’Henri II et le rattachement à l’ordre cartusien. Les indices, textuels comme architecturaux, tendent à montrer que la construction du monastère n’a réellement débuté que vers 1188-1190. Pendant la construction de l’église haute, la chapelle ronde aurait continué d’être utilisée, puis serait devenue l’église basse quand l’église haute fut suffisamment avancée, peut-être charpentée dans un premier temps.

La Corroirie aurait été édifiée à partir de 1190-1200, en remplacement de la vieille église Saint-Jean et des anciens bâtiments claustraux transformés provisoirement en corroirie. Une dédicace en 1206 par l’évêque de Paris Eudes est alors plausible, même si celle-ci n’est qu’une hypothèse fondée sur la seule tradition cartusienne. Puis, seule l’église de l’établissement primitif fut conservée, et fit partie des *terminii spaceimenta* dans lesquels les chartreux faisaient désormais leur promenade hebdomadaire. Tout comme pour Notre-Dame de *casalibus* en Grande Chartreuse, la chapelle Saint-Jean dut devenir le lieu de pèlerinage aux origines de la communauté. Dans le même temps, l’église haute fut achevée en recevant des voûtes contrebutées par des contreforts.

2.3. Le choix du site

Le choix du site de la Corroirie dépend évidemment de la situation de la maison haute, dont elle devait être à la fois distante et proche. On l’a vu, celle-ci était elle-même sans doute l’héritière d’un monastère fondé vers 1160-1170, en marge de celui de Villeloin, mais sur des terres lui appartenant. La volonté de solitude de cette petite communauté (et peut-être le fait que cette terre ait été à la périphérie du domaine des moines de Villeloin) l’a amenée à s’installer au cœur de la forêt de Loches, au plus loin des habitations (carte de situation Fig. 9). La

structure de peuplement de ce secteur est étroitement liée à l’hydrographie : l’Indre et son affluent l’Indrois, qui coulent dans des vallées relativement encaissées entaillant le plateau calcaire, concentrent la quasi-totalité de l’habitat groupé. Le paysage actuel repose sur le massif tertiaire de Tuffeau de Touraine, représenté ici par des calcaires bioclastiques glauconieux à silex bruns caractéristiques du Tuffeau jaune. Ce calcaire gréseux est réputé pour la construction. La partie supérieure est altérée et se présente sous forme d’argile sableuse. Ces formations seront exploitées pour la construction de la Chartreuse et de la Corroirie. Les dépôts superficiels datent du Quaternaire (1,8 Ma - actuel). Ils viennent combler les vallons et ils se sont également déposés sur les plateaux, principalement des limons argileux d’une épaisseur d’un mètre. On les retrouve sur les hauteurs à l’ouest de la Corroirie.

Le premier monastère s’est installé à mi-chemin des deux vallées de l’Indre et de l’Indrois, mais n’est pas néanmoins au fond d’un vallon formant un cul-de-sac, comme les implantations qu’affectionnaient les cisterciens. Il a été construit le long d’un petit sous-affluent de l’Indrois (le Liget, qui dépend de l’Aubigny), dont il contrôle le bassin-versant, avec celui de deux autres plus en amont (Fig. 10). Mais il est aussi le long du chemin le plus important traversant la forêt de Loches, reliant cette ville à Montrésor, et plus généralement la vallée de l’Indre à celle du Cher. À chaque extrémité de cet itinéraire, de chaque côté de la forêt, se dressait une forteresse tenue par les comtes d’Anjou depuis le ^xe s. : Loches et Montrésor (avec la motte de Villeloin ; sur la structuration politique et les fortifications de la région à cette époque, voir en dernier lieu RIOU et MARTEAUX 2012).

Cet itinéraire empruntait probablement la vallée du Liget et non le bord nord de son talweg, comme aujourd’hui. En effet, la route actuelle (D 760) ne doit pas remonter au-delà du ^{xvi}e s. ou plutôt du ^{xvii}e s., date à laquelle on a aménagé les grandes allées forestières rectilignes qu’elle emprunte aujourd’hui. Vers 1680, elle emprunte également la chaussée de l’étang de la Corroirie (Fig. 11), qui ne figure pas sur la carte de Cassini pourtant postérieure où elle passe seulement au sud de l’étang, ce qui doit refléter un état ancien (feuille de Loches, deuxième moitié du ^{xviii}e s. ; Fig. 12). Le cadastre du ^{xix}e s. indique encore un système mixte d’itinéraires qui contournent les deux côtés de l’étang (Fig. 13). Cette modification du tracé de la route, peut-être pour éviter les inondations de fond de vallée, a entraîné au ^{xviii}e s. l’aménagement de la

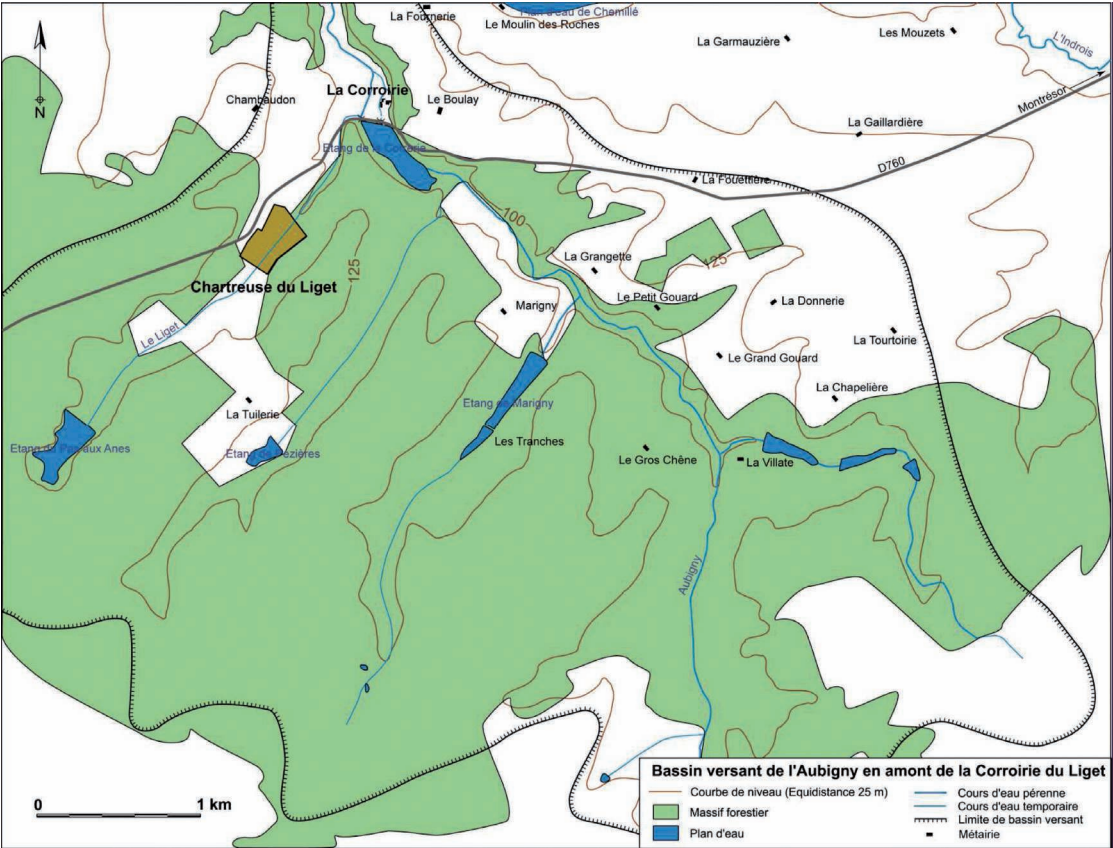


Fig. 10 : La Chartreuse du Liget contrôle le bassin-versant de l'Aubigny (carte Rémi Lequent).

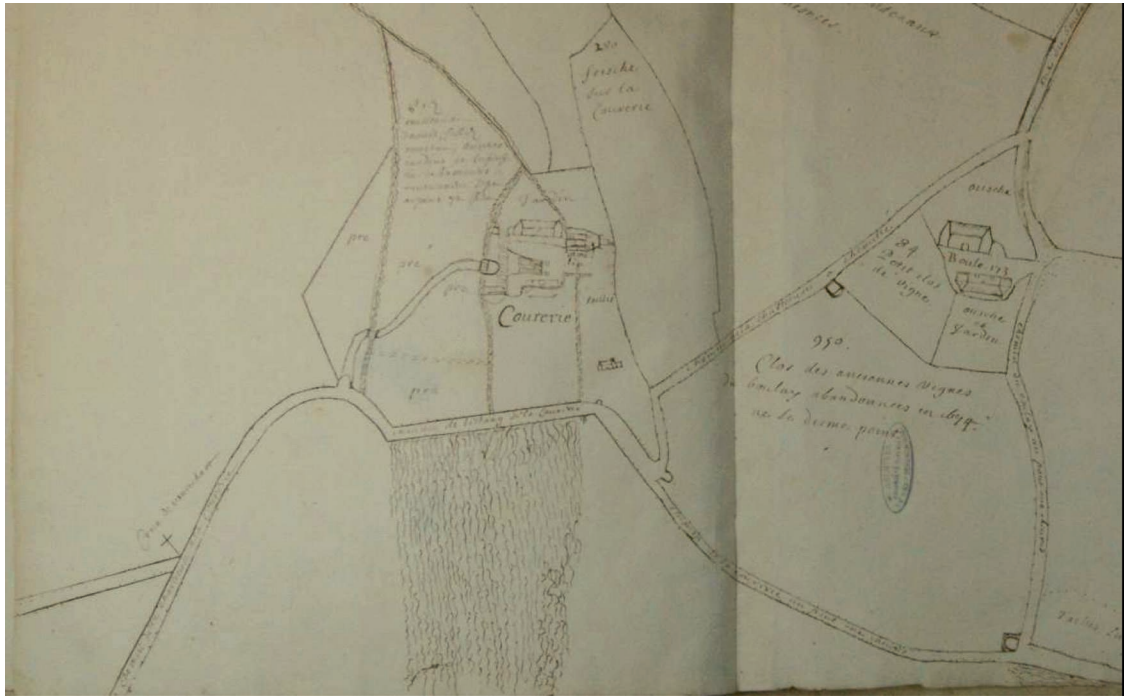


Fig. 11 : Plan de la Corroirie vers 1680 (AD37, H195).



Fig. 12 : Extrait de la carte de Cassini, feuille de Loches.



Fig. 13 : Extrait du cadastre "napoléonien".

grande porte au tympan sculpté du côté nord de l'enceinte du monastère.

On peut se demander pourquoi le premier monastère n'a pas été transformé sur place. C'était peut-être le projet initial, qui aurait notamment entraîné la construction d'une nef accolée à l'église ronde. Il est possible que les moines aient simplement trouvé plus simple de rebâtir à quelques centaines de mètres plutôt que de se retrouver au milieu d'un chantier qui aurait nui à leur tranquillité. Quant à la Corroirie, elle a été placée de façon à éviter d'avoir à traverser la vallée de l'Aubigny pour rejoindre la route. Elle a donc été édifiée sur sa rive droite, sur un micro-relief hors d'eau, entre le cours d'eau et le coteau (actuellement entre 89 et 91 m NGF). Cet emplacement très contraint l'empêchera de s'étendre par la suite, ce qui peut expliquer les rehaussements successifs de ses bâtiments.

L'analyse géomorphologique, effectuée sur un carottage à la tarière à une centaine de mètres à l'ouest de la Corroirie, entre celle-ci et le cours de l'Aubigny, montre un faciès argileux épais d'1,40 m, très organique, avec des développements racinaires. Il signale une zone marécageuse, qui s'est développée après le dernier épisode glaciaire au-dessus des argiles à cailloutis gélifracés (analyse Rémi Lequint ; Fig. 15). Cela s'explique sans doute par la zone de replat au niveau de laquelle a été construite la maison basse, et par la confluence avec le Liget. En revanche, un sondage du BRGM, réalisé en 2011¹⁸ à 400 m en amont de l'étang de la Corroirie, ne montre pas de tels dépôts au "Pont-aux-Chèvres", vestige de l'itinéraire ancien par le sud de l'étang. Cela signifie qu'à cet endroit, le vallon était bien drainé par l'Aubigny. La zone marécageuse qui se développe actuellement vers l'amont de l'étang est causée par son existence même, car lors de la création d'un plan d'eau, la nappe d'eau souterraine se relève généralement vers l'amont (BUSNEL 1988).

Ces inondations ont été régulées par un système d'étangs en amont, tant sur l'Aubigny que sur ses affluents. La datation de ce système est incertaine, mais il est peu probable qu'il soit médiéval. Contrairement aux cisterciens, les chartreux n'ont jamais cherché à développer l'énergie hydraulique, leur mode d'exploitation du territoire étant plus "doux", car ils formaient des communautés peu nombreuses et leur conception du monachisme s'opposait à un développement économique qui aurait excédé leurs

besoins. Un seul étang de pisciculture pouvait suffire : celui en tête du Liget, qui pouvait en outre réguler le débit au droit du monastère, selon la même configuration qu'au prieuré voisin de Villiers.

Le seul étang cité dans les sources est le plus proche de la Corroirie ; il est aussi le plus grand. La *chaussée de l'étang devant le lieu et maison forte de la seigneurie de la Correyrie* est mentionnée en 1587 pour la première fois (PHILIPPON 1935 : 57 ; MEUNIER 2007 : 69). Sa plus ancienne représentation sur un document planimétrique date des environs de 1680 (AD37, H195). Il est possible qu'il fût aménagé, vers 1570-80, en même temps que les douves de la Corroirie (ci-dessous § 5.5) qui, outre leur aspect défensif, ont sans doute eu un rôle de drainage. S'il est vrai que la création d'une retenue d'eau a des effets bénéfiques sur les risques d'inondation en aval, le rehaussement du site par un épais remblai au xv^e s. (ci-dessous § 5.2) indiquerait plutôt un risque d'inondation majeur, et donc l'absence de l'étang à cette date.

L'étang était aussi nécessaire aux moulins de la Corroirie. Ceux-ci ne sont pas non plus médiévaux : ils sont construits seulement en 1671 (ci-dessous § 6.1). Élisabeth Lorans a bien souligné pour le Lochois que " la saturation du réseau [des moulins et des étangs] serait postérieure au xiii^e s., en particulier pour les cours d'eau les plus petits ", comme l'Aubigny (LORANS 1996 : 178). Le moulin des Roches, sur l'Indrois, à moins d'un kilomètre au nord de la Corroirie, devait être le moulin du domaine auparavant. Il appartenait en 1156 à l'abbaye de Villeloin, comme tous les moulins de l'Indrois en amont des Roches, sauf celui de Montrésor (LORANS 1996 : 176), mais il a sans doute fait partie des transactions d'Henri II.

L'étang et le moulin figurent sur la carte de Cassini, or à cette époque la route de Loches à Montrésor passe au sud de l'étang et non sur la digue. D'après l'abbé Bosseboeuf (1895), il se présentait sous forme de prairie humide lorsqu'y passa une excursion de la Société Archéologique de Touraine, ce qui ne pouvait que renforcer les inondations au niveau de la Corroirie. Ce manque d'entretien explique peut-être l'ample zone bleue figurant l'eau sur le cadastre napoléonien, qui s'étend jusqu'au pied des bâtiments (Fig. 13). Entre le cadastre et les minutes d'État-Major de 1830 (Fig. 14), la superficie de l'étang s'est déjà un peu réduite. Il n'aurait été remis en eau qu'au début du xx^e s., lors de la construction de l'écluse visible actuellement, au droit de la route départementale. Disposée à l'ouest de la chaussée et régulant aussi la confluence avec

18. BRGM 2011. Visualiseur InfoTerre. <http://infoterre.brgm.fr>.



Fig. 14 : Extrait des minutes de la carte d'Etat-Major (1830).

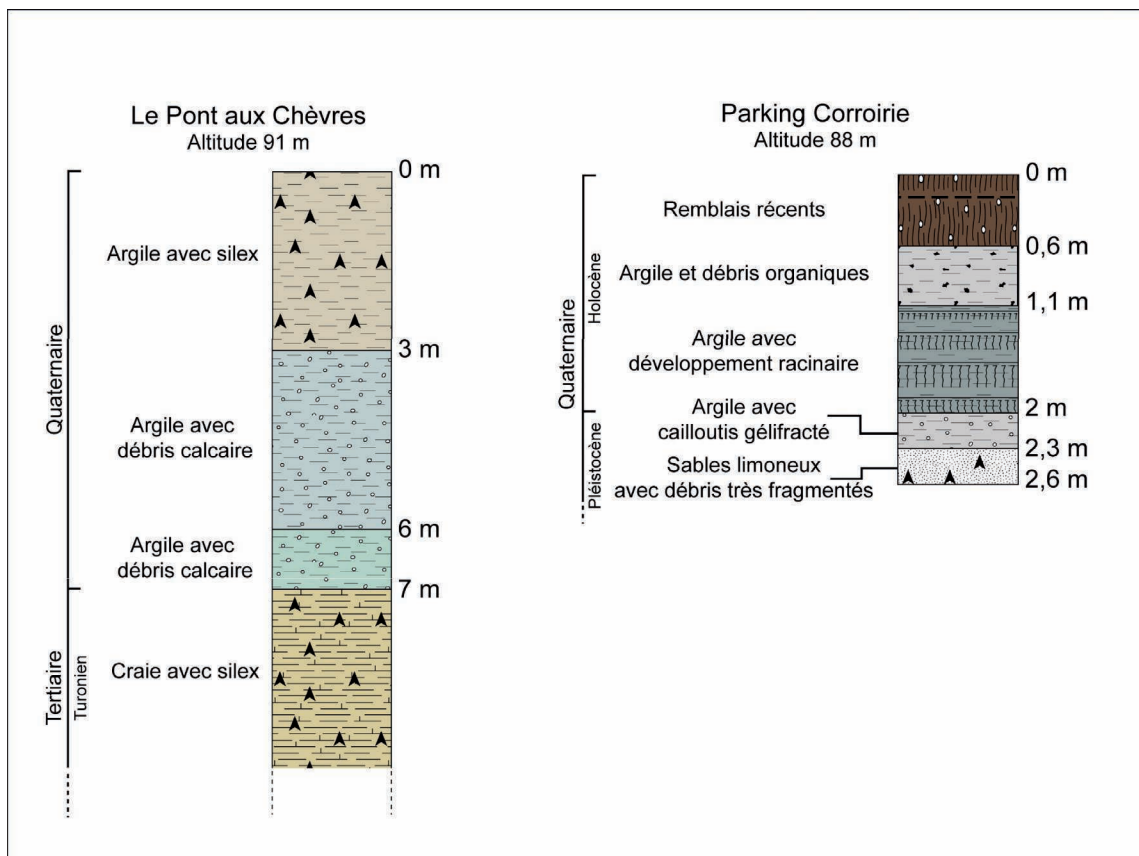


Fig. 15 : Logs stratigraphiques dans le périmètre de la Corroirie (pour le Pont-aux-Chèvres, source BRGM 2011, pour le parking, source Rémi Lequint).

le Liget, elle vint remplacer la vieille écluse aménagée à l'autre extrémité, plus proche de la Corroirie.

2.4. Le territoire de la Chartreuse

On a déjà évoqué le territoire de la Chartreuse, le "désert" constitutif de l'identité cartusienne. Peut-on en proposer une délimitation lors de la création du monastère par Henri II ? Si ses limites sont assez bien connues au ^{xviii} s. grâce aux plans d'arpentage étudiés par Anthony Grillot (Fig. 16), il n'en est pas de même à l'origine. Certes, théoriquement, ces limites ne sont pas censées avoir varié, puisque c'était la justification de cette curiosité juridique d'un territoire attribué mais non possédé entièrement qu'était le "désert" chartreux. En réalité, il existait des procédures pour étendre cet espace au cours de siècles, mais elles n'étaient pas à la seule discrétion du monastère.

On a évoqué ci-dessus le fait que, dans l'acte présumé de 1188, les terres concernées par la confirmation d'Henri II étaient entourées par des fossés. Les exemples assurés de "désert" chartreux étaient délimités par un bornage et non par des fossés, dont le linéaire serait ici gigantesque. Le "désert" du Liget était-il suffisamment réduit pour être délimité par des fossés ? À moins que le territoire fossoyé n'ait été qu'un sous-ensemble, celui justement concerné par l'acte ? On pourrait déduire cette idée d'un acte de 1237, qui signale une vente *inter fossata et terminis domus Ligeti* (WITTERS 1965 : 211), ce qui semble indiquer qu'il existait un espace entre les fossés et les limites du désert.

Le plan d'arpentage de 1680 indique les limites du domaine de la Chartreuse à cette époque. Il est confirmé par le relevé d'une carte de course d'orientation de 1985 (Fig. 17)¹⁹. Elles sont pour une bonne part encore visibles et appelées "le fossé des chartreux" (OURY 1971 : 88) (Fig. 18) ; des portions, revues en prospection par l'équipe de Jean-Louis Bernard, sont formées d'un fossé bordé d'une levée de terre, du côté intérieur, voire de deux levées, du côté est (Fig. 19). Des bornes en pierre en forme de pyramide tronquée jalonnent ce tracé, côté externe (Fig. 20) ; d'après le plan d'arpentage (Fig. 16), elles encadrent notamment les accès au domaine (réseau moderne). Pour la deuxième moitié du ^{xviii} s., la

carte de Cassini propose un tracé un peu différent, un peu plus vaste. Ce n'est pas forcément une erreur de dessin car, vers le sud-est, un diverticule du fossé de la carte d'orientation reprend le tracé proposé par la carte de Cassini, ce qui pourrait indiquer deux états successifs (Fig. 9 et 12).

Cette enceinte fossoyée constitue sans doute le *spacément*, espace de promenade que les moines parcourent une fois par semaine. Elle enclose une superficie centrée sur la Chartreuse qui correspond à peu près aux 435 ha proposés par Oury (1971 : 88)²⁰. Elle peut donc aussi être le souvenir du "désert" d'origine.

Plusieurs métairies dépendant de la Chartreuse se trouvent, à l'est, à l'extérieur de cette enceinte (Fig. 9-10 et 16). Il est donc probable que son terroir a évolué dans le temps. Les estimations de Grillot (2 500 arpents soit environ 1 276 ha) et de Meunier (1 477 ha ; 2007 : 63) se basent sur les documents du ^{xviii} s. et doivent représenter le territoire de la Chartreuse à son apogée. L'examen de la carte de répartition des métairies, telles qu'on peut les constater à cette époque, permet de distinguer deux ensembles principaux. L'un est proche des implantations de la Chartreuse, l'autre, plus à l'est, est regroupé dans la haute vallée de l'Aubigny et vers Chemillé. Il se peut que cela corresponde plus ou moins à la dynamique de constitution du domaine.

Il serait logique que les plus proches (ou au moins certaines d'entre elles) soient les plus anciennes. À l'intérieur des limites proposées, deux sont sur le chemin qui mène à l'abbaye de Villeloin, et remontent peut-être même à la première implantation, celle de l'église ronde dont elles sont proches (La Tuilerie et Les Tranches). Trois autres entourent la Corroirie, avec laquelle elles auraient formé un tout organique (Chambaudon, La Fournerie et Le Boulay)²¹. La Corroirie est alors au bord

20. JACQUET 2003 : vol. 1 : 139 propose une superficie de 700 ha, en citant SOURDEVAL 1863 : 115, mais cette référence ne figure pas dans sa bibliographie.

21. Philippon (1935 : 5) affirme que cinq métairies (Le Boulay, Chambaudon, La Garmouzière, Les Tranches, La Tuilerie) se trouvaient concernées par la transaction de 1176-1183 : aucun détail des terres n'est mentionné, encore moins des métairies. Il s'appuie sur un document du ^{xviii} s. conservé dans la famille possédant la Chartreuse, qui rapportait cette tradition (*Estat des domaines et héritages de la Chartreuse du Liget, 1674-1681*). La tuilerie était certainement en fonctionnement au ^{xviii} s., et n'a cessé son activité qu'en 1939. De nombreuses fosses d'extraction du limon sont encore visibles à l'ouest et au sud de la tuilerie, dans un rayon d'1,5 km.

19. Comité départemental d'Indre-et-Loire de Course d'Orientation, 1985, carte n° 3713.

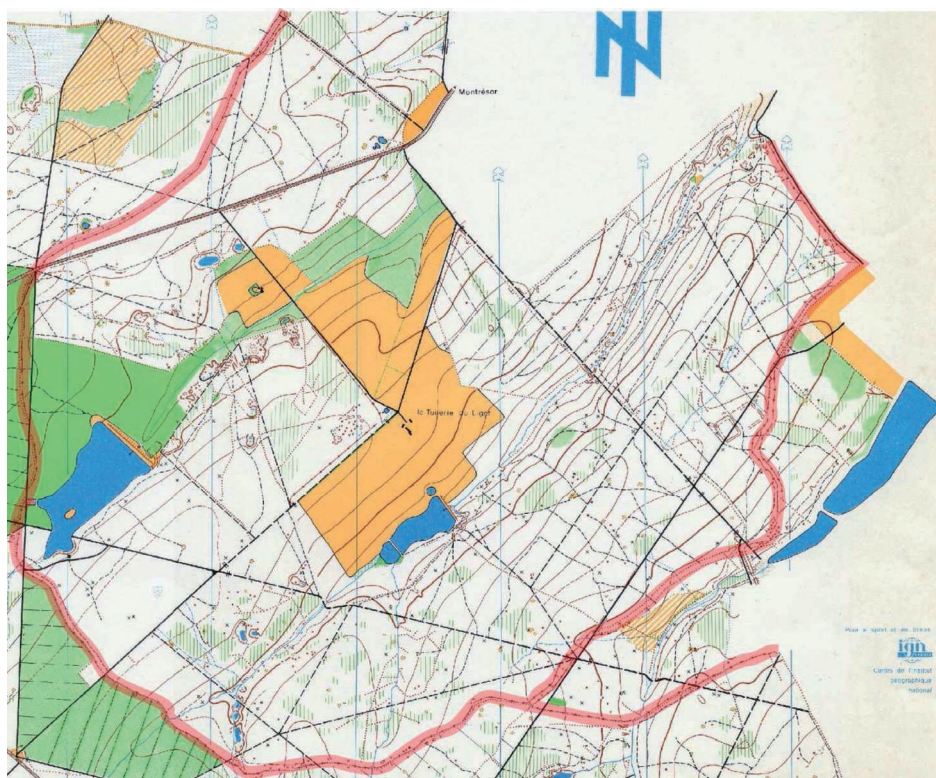


Fig. 17 : Extrait de la carte de course d'orientation dans le secteur de la Chartreuse (IGN, 1985, carte n° 3713). Le tracé en rouge souligne l'anomalie topographique marquant la limite du territoire des chartreux.

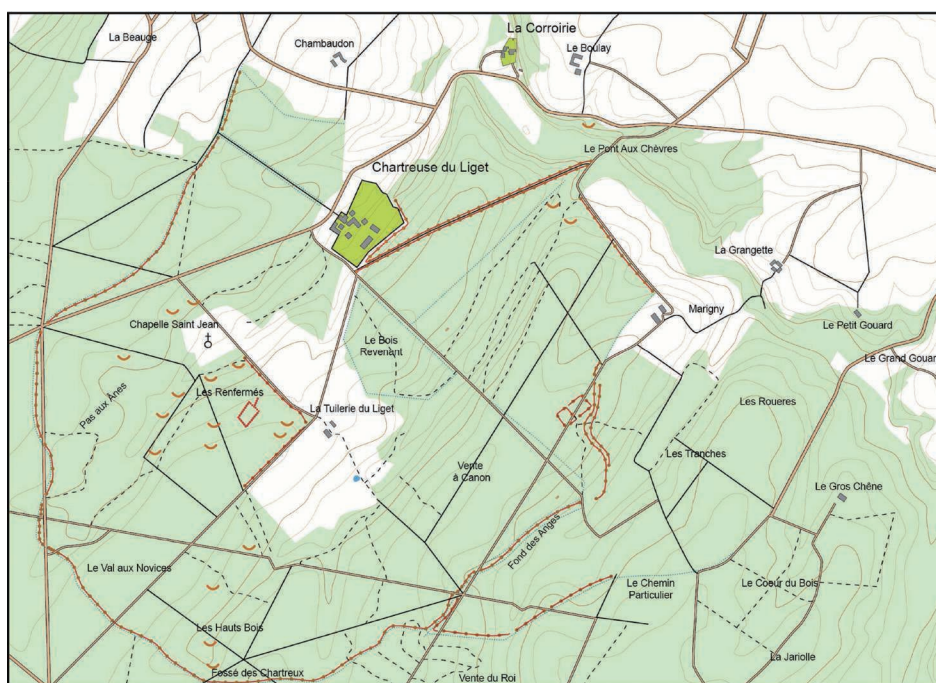


Fig. 18 : Les anomalies topographiques de la partie nord-est de la forêt de Loches (carte Rémi Lequint d'après Jacquet 2003).



Fig. 19 : Le fossé qui délimite le territoire des Chartreux est encore visible dans la forêt.

2.5. La question du fief de la Corroirie

Il n'y a pas, dans les publications, d'informations claires sur cette question. MEUNIER 2007 : 63, 65 et 68, qui décrit d'après PHILIPPON 1935 le fief et les droits attachés au XIII^e s., ne cite pas ses sources (plans d'arpentage du XVII^e s. ?). Il considère que la Corroirie était le siège du fief de Craçay, et que celui-ci a été donné par son seigneur à la Chartreuse en 1223, alors que c'est la contestation de cette donation qui est de 1223 (ci-dessus § 2.2). Cette donation consistait en terres, sans que soient mentionnés de quelconques droits attachés. D'après un autre texte de la même série, le seigneur de Craçay a donné à la Chartreuse en 1232 *plusieurs paysans pour leurs esclaves* (MEUNIER 2007 : 52). En 1236, les religieux ont aussi acheté des terres à Crassay à Dreux de Mello, seigneur de Loches (PHILIPPON 1935 : 37).

On trouve l'assimilation entre Craçay et la Corroirie dans la tradition de la Chartreuse, mais on ne peut savoir réellement à quoi cela correspond. L'inventaire des titres de l'abbaye de 1769, cité par

Meunier (2007 : 68 ; AD37, H193) mentionne *leur fief, terre et seigneurie de la Corroirie alias Craçay à eux appartenant depuis le XII^e s. situé en cette paroisse de Chemillé*. Cette idée est reprise par Carré de Busserolle (qui écrit Crassay ; IV, 1880 : 56) puis par tous les historiens suivants. Certes, Craçay était une seigneurie, mais il n'est dit nulle part qu'elle fut transférée aux religieux dès le XII^e s. Il est seulement certain qu'au XIV^e s., les religieux du Liget avaient un droit de haute justice et une prison, et qu'on connaît leurs baillis depuis 1497²³. C'est donc de leur " maison basse " que les chartreux vont pouvoir exercer pleinement leurs droits féodaux. Bien que ces derniers leur furent contestés à plusieurs reprises par certains propriétaires fonciers locaux, voire par des officiers, les rois de France ont toujours confirmé

23. AD37, H193. Cette liasse renferme les confirmations de ces droits de justice ainsi qu'un bref résumé des affaires judiciaires que les chartreux eurent à traiter. Tout ceci est excellemment détaillé dans PHILIPPON 1935.



Fig. 20 : Une borne délimitant le territoire des Chartreux, à proximité du fossé.

les pleins et entiers pouvoirs de justice des chartreux. La Corroirie revêt alors la fonction de *domus* seigneuriale, et les moines s'entourent d'officiers : bailli, sergent, avocat et procureur fiscal. Relevant elle-même du présidial de Loches en appel, puis dans un second temps du parlement de Paris, la Corroirie traite essentiellement les questions de basse et moyenne justice, autrement dit celles des amendes, notamment à partir du ^{xvii}e s.

On ne peut donc pas de façon certaine faire remonter ces droits à l'origine de la Chartreuse ou de la Corroirie. Ils ont pu être acquis dans le courant du ^{xiii}e ou au début du ^{xiv}e s. On pourrait en voir la traduction dans la phase 2 de la Corroirie, attribuée au ^{xiv}e s., qui voit la construction d'une grande salle devant l'église et le rehaussement du bâtiment B (ci-dessous § 4.2.2).

3. LES DÉBUTS DE LA CORROIRIE (PHASE 1, V. 1190-1220)

À quoi ressemblait la Corroirie à ses débuts ? Actuellement, il est clair que les bâtiments ont connu de nombreuses évolutions, mais deux d'entre eux sont encore attribuables pour une large partie à la fin du ^{xii}e ou au début du ^{xiii}e s. : l'église et le grand bâtiment adjacent (dits respectivement bâtiments A et B) (Fig. 4 et 21). On verra que des traces anciennes peuvent aussi se lire, plus difficilement, dans un bâtiment qui leur fait face (bâtiment D).

3.1. L'église

L'église est composée d'une nef unique de deux travées carrées et d'un chœur à cinq pans greffé sur une demi-travée (Fig. 22 à 25)²⁴. Elle est construite en moyen appareil de carreaux de tuffeau avec des joints assez minces et flanquée de trois contreforts plats sur chaque gouttereau et de deux sur la façade ouest (le contrefort nord-ouest a été bûché lors d'une phase ultérieure). Aucune trace de repentir ni d'arrêt de chantier n'est repérable. Il s'agit d'une construction d'un seul jet parfaitement homogène. Un escalier circulaire hors-œuvre sur le côté nord permettait de monter dans les combles depuis la nef. Le portail principal est placé sur le pignon occidental et une porte latérale, côté nord, permettait d'y accéder directement depuis le bâtiment voisin (B), par l'intermédiaire d'un couloir (Ba) qui passe entre les deux édifices. Elle mesure 6 x 15,50 mètres dans l'œuvre, et environ 11,50 mètres sous clé.

Actuellement, cette église a subi deux phénomènes qui donnent une perception différente de celle d'origine. Elle a été remblayée d'environ 1,50 m, à l'intérieur comme à l'extérieur, fait qui se remarque particulièrement au niveau du portail, anormalement bas. À l'extérieur, la base de ses murs a en outre été renforcée par un talus de terre jusqu'aux fenêtres, sans doute pour contrebalancer la poussée exercée par la charge des surélévations opérées au cours des âges, ainsi que, sans doute, celle de l'eau du bassin de régulation des moulins, à l'arrière de l'église ; ce talus se voyait encore au ^{xx}e s. Par ailleurs, l'église a été considérablement rehaussée, en plusieurs étapes qui seront détaillées ci-dessous. La hauteur d'origine se lit néanmoins à peu près dans

24. La description de l'église est essentiellement tirée de FLEURY 2010.

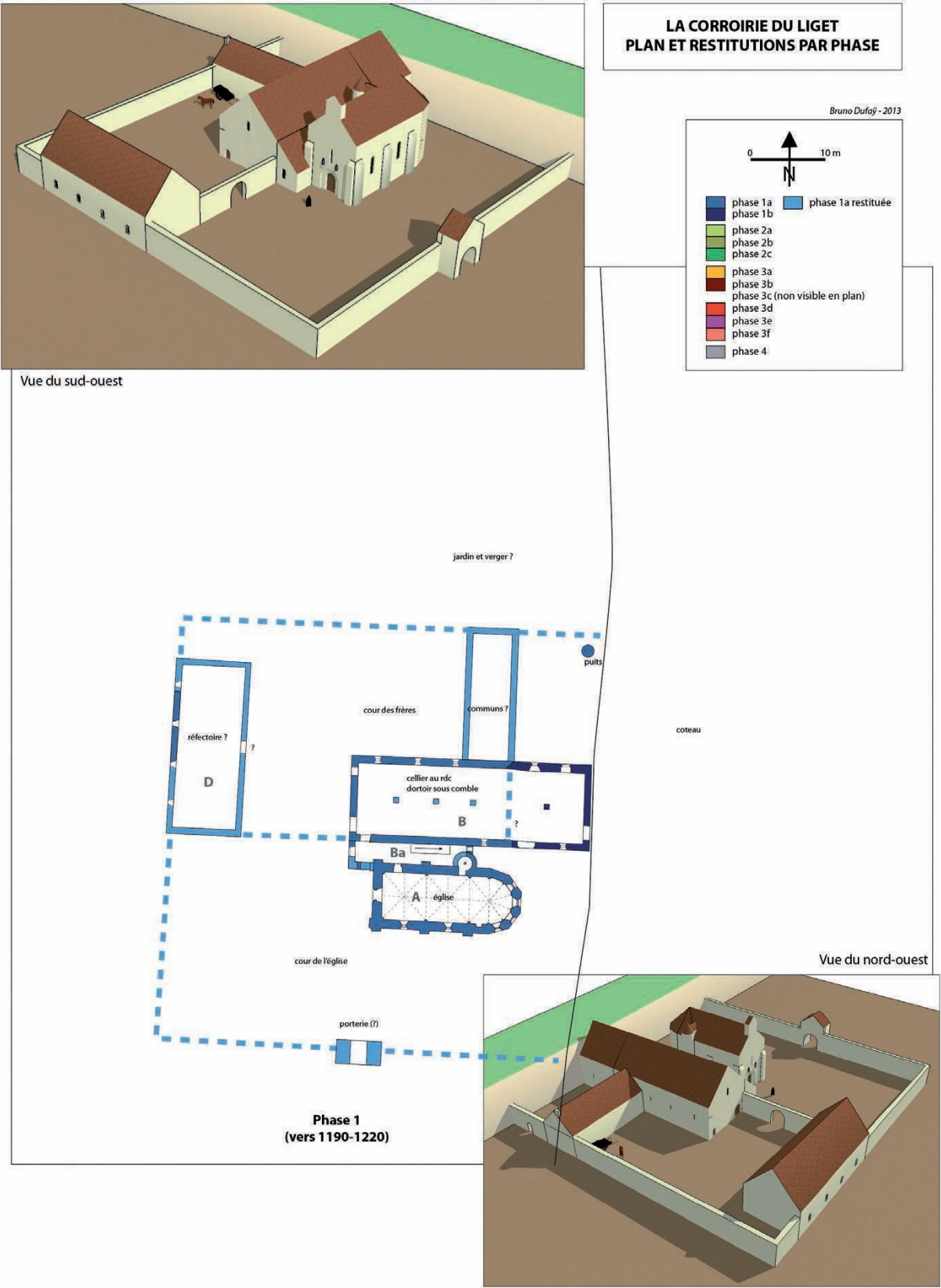


Fig. 21 : Plan et restitutions 3D de la phase 1 (vers 1190-1220).



Fig. 22 : Façade sud de l'église.



Fig. 23 : Façade ouest de l'église.



Fig. 24 : Intérieur de l'église : le chœur.



Fig. 25 : Intérieur de l'église : la nef, vue vers l'ouest.

les maçonneries extérieures (sud et est), et surtout à l'intérieur, puisque les voûtes, elles, sont d'origine.

Elles devaient être couvertes d'une toiture unifiant l'ensemble, y compris l'abside, puisque la voûte est continue. Cette couverture a disparu avec les adjonctions ultérieures. Elle devait être en tuiles, comme c'est le cas pour l'ensemble du site : il n'y a aucune trace d'ardoises dans des remblais. Il est possible qu'un petit clocher-peigne ait été construit en façade, comme sur dans nombre d'églises rurales de la région²⁵.

Si l'extérieur, avec ses baies en plein cintre à faible ébrasement extérieur et le portail mouluré, en plein cintre également, est encore de tradition romane, la voûte bombée de style angevin (ou "plantagenêt", ou "gothique de l'Ouest") est déjà fort élaborée. Les nervures sont profilées de tores de calibre régulier et plutôt fin. Elles traversent la maçonnerie appareillée des voûtes et se suivent à l'extrados, dans les combles. Les doubleaux font corps avec les bords contigus des voûtes, en arc brisé, alors que les formerets sont en plein cintre ; leur intrados est taillé en forme de triangle dont le sommet inférieur est adouci par un tore ("doubleaux en trompe-l'œil" de MUSSAT 1960). La voûte qui couvre la travée droite intermédiaire et l'abside est constituée d'une demi-voûte du type précédent et d'un cul-de-four à quatre nervures toriques, qui l'apparente visuellement au même système.

Les voûtes retombent sur des colonnettes très fines par l'intermédiaire de chapiteaux. Dans la nef, elles s'arrêtent à environ 2,50 mètres du sol sur des consoles en quart-de-rond. Leurs chapiteaux, sauf un, sont simplement épannelés en un cube surmontant une surface concave permettant de passer du cercle au carré. Les tailloirs sont à talon simple avec une rainure sur le bandeau terminal, ce qui est le profil habituel au gothique de l'Ouest (v. 1150-1250). Les bases sont formées de demi-tores très aplatis séparés par un large cavet. Le chapiteau situé au nord de la fenêtre centrale du chœur (aujourd'hui murée, cf. Fig. 24) possède un décor de deux couronnes de feuilles lisses qui se terminent par des enroulements globuleux en partie inférieure, et par des enroulements efflorescents sous une baguette sommitale en partie haute. Si l'angle sud est un peu

dégradé, on y décèle cependant deux fleurs à quatre pétales, placées sur les côtés de l'enroulement. À l'angle nord, l'enroulement se transforme en une fleur à quatre pétales dont les attaches au pistil sont séparées les unes des autres par de profonds trous de trépan. On est encore loin du chapiteau à crochets standard, mais on s'éloigne des simples boules terminales courantes à la fin du XII^e s.

Chacune des trois voûtes possède une clé-médailleur décorée de fleurs à simple couronne de pétales dans la nef, à double collerette et de calibre plus grand dans l'abside. Comme très souvent dans le dernier art du gothique de l'Ouest, ces clés ont des décors rehaussés de couleur. La surface des intrados de voûte garde les traces du faux appareil en noir et blanc qui masque l'appareil réel, pourtant régulier et soigné. Le mur de l'abside est animé par des arcs à nervures toriques, supportés par des colonnettes qui prennent appui sur un mur bahut. Au nord, cette arcature est aveugle au niveau des deux arcs de la travée droite intermédiaire et du premier arc de l'abside. Les fenêtres, quatre à l'abside, deux au mur sud et une en façade, sont en plein cintre, très hautes et avec double ébrasement, celui de l'intérieur étant deux fois plus important ; elles n'ont aucun décor.

Trois portes existent actuellement pour entrer dans l'église. À l'origine, la porte la plus à l'est dans le mur nord ne desservait que la tourelle d'escalier. Elle a été transformée, tardivement, en porte d'accès depuis le couloir, après la destruction de cet escalier (Fig. 36). Le portail principal, ouvert dans la façade ouest, est décoré de deux voussures plates et lisses, l'inférieure étant légèrement en retrait du mur. Les angles sont adoucis d'un mince tore, et un cordon demi-torique souligne la transition avec le mur. Correspondant aux deux voussures, des piédroits à colonnettes d'angle, sommées de chapiteaux, encadrent le passage. Les trois chapiteaux qui subsistent sont à feuilles lisses dont la partie supérieure épouse le bas du tailloir, pour se retourner sur des boules auxquelles elles sont liées par un petit pédoncule. Au-dessus du portail se trouvent deux consoles en quart de rond similaires à celles de la nef ; elles devaient chacune porter une statue, comme on le voit sur plusieurs façades de la région (Crouzilles, etc.). La porte latérale, percée dans le gouttereau nord, possède une seule voussure, identique à la voussure supérieure du portail ouest. À cause de remaniements, il n'est plus possible de savoir si les piédroits étaient décorés.

Une Crucifixion de qualité médiocre a été peinte en 1935 dans l'abside par le peintre local Robert Lens. En revanche, les sept disques marqués de la

25. La proposition de clocher indépendant construit à l'angle nord-ouest de la façade ouest faite par FLEURY 2010 n'a pas été retenue ici. On verra comment nous interprétons maintenant les différents états de la tour d'escalier (Bb) qui avait donné naissance à cette hypothèse.

croix de consécration, maintenant piquetés dans les murs intérieurs de la nef, sont sans doute d'origine.

Cette église n'est pas une copie conforme de l'église haute. Son chevet à cinq pans l'apparente à celle de Ferrière-sur-Beaulieu, un prieuré construit au début du XIII^e s. en bordure de la forêt de Loches (FLEURY 2005), alors que l'église haute avait une abside sans doute semi-circulaire (détruite actuellement, mais dont il reste un plan du XVII^e s.). Cette dernière était un peu plus grande et plus allongée (8 x 24,5 mètres dans œuvre). Elle était aussi plus ornée, avec un décor peint jaune et rouge et pas seulement du faux-joint, et présentait des détails de sculpture architecturale plus raffinés, comme la présence d'un tore qui adoucit l'angle intérieur de l'ébrasement des fenêtres. Cependant, malgré la similitude des modénatures entre les deux églises, certains caractères de l'église haute paraissent moins évolués et pourraient indiquer une réalisation légèrement antérieure à celle de l'église basse (par exemple l'absence d'attaches de lierne sur les formerets).

3.2. Le bâtiment B : cellier et dortoir des moines ?

Au nord de l'église se trouve un bâtiment rectangulaire allongé, largement dépourvu de couverture aujourd'hui (Fig. 26 à 33). Il est long d'une trentaine de mètres dans œuvre (probablement 100 pieds), pour un peu moins d'une dizaine de large, dans œuvre également. Il ne possède un étage que sur sa partie orientale, mais il est clair qu'il était, à l'origine, plus haut sur toute sa longueur. Il est construit dans une maçonnerie assez grossière de moellons plus ou moins équarris et assisés. D'importantes traces d'enduit intérieur subsistent. Elles ne facilitent pas la lecture des murs, où les différences d'appareil ne renvoient pas nécessairement à des phases différentes. En l'absence de sondages et d'une archéologie du bâti invasive, l'analyse présentée ci-dessous reste une première approche.

Le pignon oriental est le plus grossier, puisqu'il n'est que très approximativement parementé. C'est qu'il était adossé au coteau qui s'en écarte aujourd'hui de quelques mètres, en raison d'un recusement qui sera évoqué ci-dessous (phase 3e). Les autres indices de cet ancien accotement sont constitués par une porte bouchée à l'étage qui donne maintenant sur le vide et, au rez-de-chaussée, la porte d'une cave creusée dans le coteau (maintenant déconnectée du bâtiment).

Il est possible que cette extrémité orientale du bâtiment ait été ajoutée ultérieurement, mais il

pourrait ne s'agir que d'une simple phase de chantier (phase 1b). En effet, sa position calée contre le coteau et sa dimension ronde de 100 pieds (qui explique que sa façade ouest n'est pas alignée sur celle de l'église) sont plutôt les indices que cette implantation comme cette dimension ont été prévues dès l'origine. Toutefois, sur le tiers oriental, on peut observer que l'appareil est un peu plus médiocre, et le mur nord plus épais, ce qui rétrécit un peu l'espace intérieur. Les deux fenêtres du gouttereau nord, côté est, ne sont pas alignées avec les autres. En revanche, côté sud, on a une composition symétrique d'une fenêtre de part et d'autre d'une grande porte (B4 entouré des baies B39 et B42 ; Fig. 21 et 82-83), qui font penser à une unité de conception entre les deux parties du bâtiment.

Pris globalement, ce dernier est éclairé au nord par cinq baies en plein cintre d'allure romane. Depuis l'est, quatre sont visibles : B160, B164, B162, transformées ultérieurement en portes, et B166. À noter qu'il n'y a pas la fenêtre attendue entre B164 et B162, si le rythme des travées était respecté. À l'ouest, il est probable qu'il existait une dernière fenêtre, disparue lors du percement ultérieur de la grande baie en tiers-point qui ouvre sur un couloir situé à l'extrémité du bâtiment (B62, phase 2). Le gouttereau sud n'est éclairé que dans la partie orientale, par la fenêtre B42. En effet, la quasi-mitoyenneté avec l'église empêchait la création de fenêtres (il en va de même pour cette dernière, dont le mur nord est aveugle). Peut-être y en avait-il une tout-à-fait à l'est, à l'emplacement de la baie ultérieure B38.

Plusieurs accès ont pu être observés : portes à arc surbaissé maintenant bouchées ou très remaniées. Leur seuil est nettement plus bas que le niveau actuel du sol²⁶. L'accès piéton se faisait dans le pignon ouest, du côté nord, par la porte B129. Les deux autres portes sont charretières, avec une largeur restituée comprise entre 2,30 m (B122, dans le pignon ouest), et 2,60 m (B4, dans le mur sud, derrière l'église). L'existence de ces deux portes suggère deux espaces distincts ; dans ce cas, on peut imaginer que, si le bâtiment primitif a été allongé vers l'est, son pignon soit demeuré sous forme de mur de refend. Cette hypothèse est renforcée par le fait que les voûtes sont un peu plus basses dans cette partie orientale, comme s'il n'y avait pas de conti-

26. On verra que ce remblai général du site, déjà mentionné pour l'église, date du XV^e s. Il permet de distinguer les vestiges antérieurs, qui correspondent au sol bas du site, de ceux qui fonctionnent avec le sol haut.



Fig. 26 : Bâtiment B, façade nord.



Fig. 27 : Bâtiment B, façade sud.



Fig. 28 : Bâtiment B, façade ouest.



Fig. 29 : Bâtiment B, façade est.



Fig. 30 : Bâtiment B, vue intérieure du rez-de-chaussée, vers l'est.



Fig. 31 : Bâtiment B, vue intérieure du rez-de-chaussée, travée sud, vers l'ouest.



.Fig. 32 : Bâtiment B, vue intérieure du premier étage, partie occidentale (les murs ouest et nord ont disparu).



Fig. 33 : Bâtiment B, vue intérieure, partie orientale.

nuité (toutefois, la cloison qui isole actuellement cette partie est postérieure au voûtement). Mais on peut aussi penser que ces deux accès facilitaient simplement l'accès au rez-de-chaussée et à la cave qui s'ouvrait dans le coteau.

Il est probable qu'à cette première phase, le bâtiment ne comportait pas d'étage, sinon sous comble. La hauteur des gouttereaux peut être estimée d'après la trace d'un changement d'appareil entre partie basse et partie haute du bâtiment, très visible côté sud où davantage d'élévation est conservée (assise de réglage notamment). La porte qui donne à l'étage (porte B76, à l'extrémité ouest du gouttereau sud) s'insère seulement en partie basse dans une maçonnerie antérieure, alors qu'elle est parfaitement chaînée avec le reste du mur²⁷, ce qui donne la limite haute du mur antérieur.

Le bâtiment ne devait pas non plus être voûté, contrairement à aujourd'hui, ce qui convient à un édifice sans étage. Certes, les traces d'engravure des nervures de voûte ne sont pas évidentes (voir pourtant un exemple clair dans l'angle sud-est, Fig. 72), mais le parement interne est très repris et surtout composé de blocage enduit, ce qui ne facilite pas la lecture des maçonneries. Le principal argument pour une absence de voûte à l'origine est que les portes du pignon ouest du bâtiment évoquées ci-dessus (B122 et B129) ne sont pas compatibles avec le système de voûtement que l'on peut observer. Celui-ci est homogène, et couvre, à l'extrémité ouest du bâtiment, un couloir qui le traverse de part en part (cf. ci-dessous). Or on ne comprendrait pas qu'une porte cochère donne latéralement dans ce couloir, et même une porte piétonne. Ceci est d'ailleurs confirmé par la stratigraphie, car la retombée d'une nervure de voûte vient se caler, au sud, dans la voussure de la porte B122. On peut noter aussi que la fenêtre (B42) conservée dans le gouttereau sud n'est pas centrée sur la travée, ce qui indiquerait son antériorité.

Quel était l'usage du bâtiment B ? La présence de portes charretières invite à attribuer au rez-de-chaussée une fonction utilitaire, sans doute de cellier. Sa position à côté de l'église invite aussi à y voir, à l'étage, le dortoir des frères, qui pouvaient facilement se rendre dans l'église pour les offices nocturnes par un escalier aménagé dans le couloir Ba entre l'église et le bâtiment (cf. ci-dessous). Les traces archéologiques du premier état de ce

couloir sont difficiles à démêler, car il a été ensuite voûté, et l'articulation entre le bâtiment B et l'angle nord-ouest de l'église, modifiée à plusieurs reprises, est occupée maintenant par une tour qui fausse notre perception (Bb). Le pignon ouest du bâtiment B (B72) se prolongeait vers le sud derrière cette tour, et l'on aperçoit encore sur la façade les pierres de taille d'un piédroit d'une ouverture murée, mieux visible à l'intérieur (B119). Ce mur faisait retour vers l'église, pour se raccorder au contrefort de l'angle nord-ouest. Ce retour a disparu en élévation, mais il est encore conservé au ras du sol de la tour. La baie B119, trop haute pour avoir été une porte, devait être une fenêtre éclairant ce couloir ; elle possède son symétrique à l'autre extrémité (B48). Ces deux fenêtres impliquent que l'espace était couvert, même si nous n'en avons la certitude archéologique qu'avec son voûtement ultérieur (phase 2a).

3.3. Le bâtiment D : le réfectoire des frères ?

Outre l'église et le cellier / dortoir, un autre bâtiment a été repéré, dont certains éléments peuvent remonter à cette première phase de la Corroirie : le bâtiment D, en face du bâtiment B et perpendiculaire à lui (Fig. 34-35). Seule une petite portion de sa façade occidentale subsiste pour cette phase. Sa longueur a été restituée par extrapolation du rythme des fenêtres attribuables à cette première phase (D26 et D29). Le terrain, raviné jusqu'au substrat rocheux le long du pignon nord du bâtiment, montre que, dans cette direction, il ne se prolongeait pas davantage qu'aujourd'hui, car sinon des fondations apparaîtraient. Du côté sud, il pourrait avoir été aligné sur le gouttereau sud du bâtiment B. On lui a donné la même largeur que celle qu'il aura dans les états postérieurs.

Il n'avait pas d'étage (celui qui existe actuellement est postérieur), et était donc constitué d'une salle à un volume unique, bien éclairée. Sa situation en face du complexe église / dortoir invite à y voir le réfectoire des frères.

3.4. Les installations utilitaires :

communs, cuisine, cave, puits, enclos

Ces trois bâtiments étaient peut-être accompagnés d'un quatrième qui aurait fait fonction de communs : écuries et cuisine, notamment, manquent dans la distribution fonctionnelle des bâtiments A, B et D. On peut en soupçonner l'existence à l'absence de

27. Plus précisément, ceci est visible du côté est, le piédroit du côté ouest est entièrement lié avec le mur adjacent.



Fig. 34 : Bâtiment D, façade ouest.



Fig. 35 : Bâtiment D, façade est.

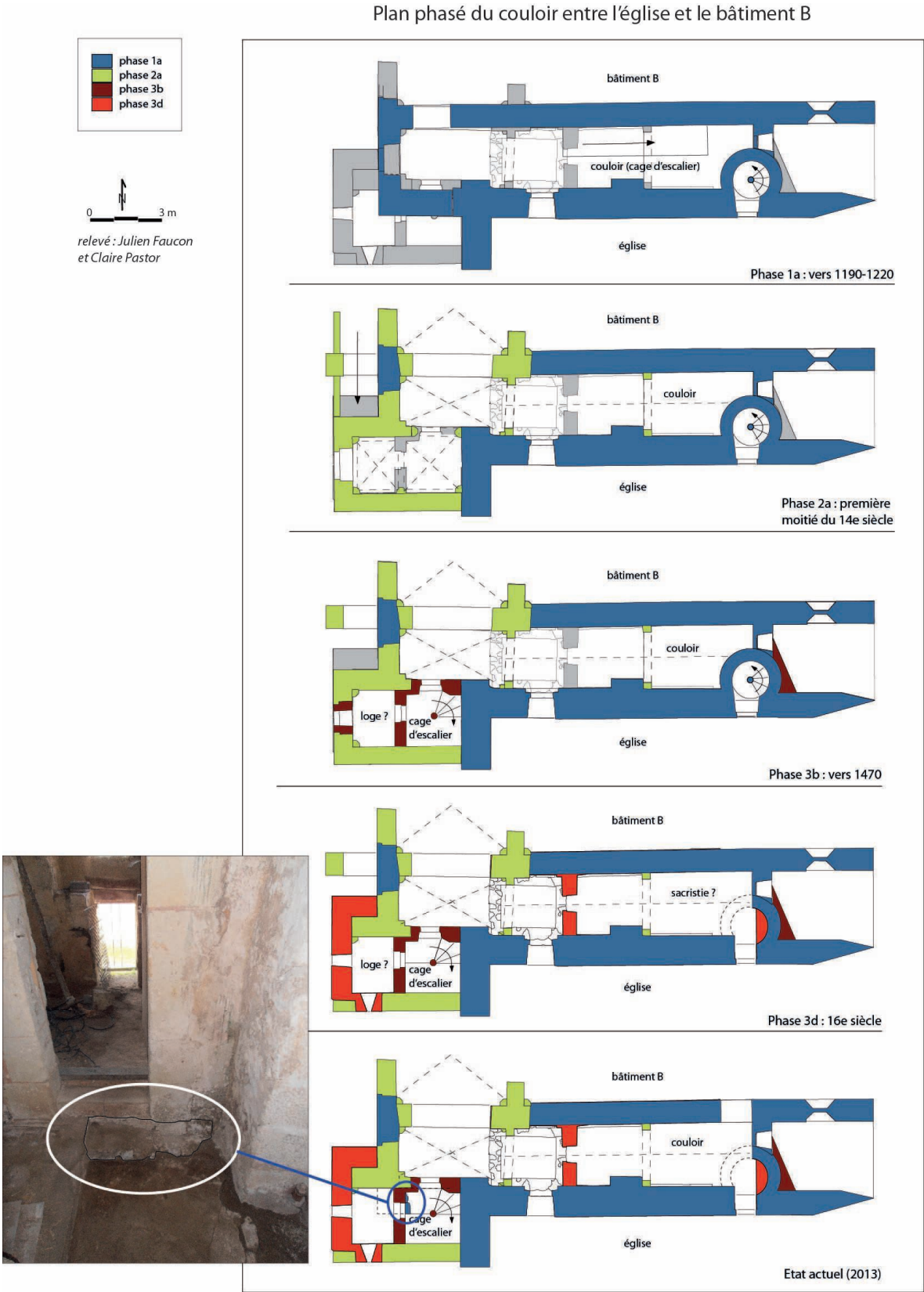


Fig. 36 : Plan phasé du couloir entre l'église et le bâtiment B (relevé Julien Faucon et Claire Pastor).

fenêtre au mur nord du bâtiment B, au niveau de la quatrième travée en partant de l'ouest. Il se pourrait qu'à cet endroit ait été adossé un bâtiment perpendiculaire, dont les dimensions sont hypothétiques. Un micro-relief dans la prairie au nord du bâtiment B, à cet endroit, pourrait signaler sa démolition. Il était peut-être en matériaux périssables, ce qui expliquerait sa disparition précoce. Il a pu être construit avant l'extension du bâtiment B, si celui-ci a été réalisé en deux fois (cf. ci-dessus) : en effet, la fenêtre B164 du mur nord de cette extension est décalée vers l'est, comme s'il avait fallu éviter de la coller trop contre ce bâtiment présumé. Celui-ci, par ailleurs, s'alignerait parfaitement avec le pignon est du bâtiment B avant son extension, formant un plan en équerre.

Ce bâtiment était peut-être lié à un puits, autre équipement nécessaire à un tel établissement. Il existe toujours un puits circulaire creusé au pied du coteau et, étant donné le travail que cela demande pour en creuser un nouveau sans nécessité absolue, on peut penser qu'il était là dès l'origine, même si sa margelle est moderne. Il a été repéré sur 7,50 m de profondeur, ce qui lui permettait d'atteindre la nappe phréatique en toutes saisons.

Dans le pignon est du bâtiment B s'ouvre une porte, actuellement murée (B32), visible seulement de l'intérieur (le parement externe a été ensuite repris et renforcé). Comme ce mur, à ce moment, était plaqué contre le coteau, elle ne pouvait donner sur l'extérieur, mais devait ouvrir sur un boyau souterrain. Il existe, en effet, à la Corroirie, un réseau souterrain creusé dans la craie turonienne (Fig. 37). Une partie est d'origine naturelle, due à la dissolution du calcaire par les infiltrations d'eau dans des diaclases qui suivent la ligne de fracture du coteau exploitée par l'Aubigny pour se frayer un chemin. Un boyau est de ce type (n° 2 et 3 sur le plan Fig. 37) ; il est muré à son débouché du coteau et ennoyé par la nappe phréatique à l'autre extrémité. Un autre (n° 1), est une galerie creusée artificiellement dans les années 1970, pour débayer le boyau n° 2-3. Un troisième, plus ou moins perpendiculaire, a aussi été aménagé par l'homme et paraît ancien. Il consiste en une salle rectangulaire allongée, à laquelle on accède par un passage légèrement coudé, présentant un arc taillé au milieu de la voûte, sans doute pour une porte. Malheureusement, il est remblayé à son extrémité sous le coteau. Comme l'autre est murée, la salle est aujourd'hui accessible par le boyau n° 1. On ne sait donc pas s'il existait une autre issue, qui aurait pu déboucher à la surface du plateau, au-dessus de la Corroirie. Par ailleurs, aucun dispositif de défense active ou passive n'a été observé. Il est

donc difficile d'attribuer une fonction à ce souterrain mais, même s'il a pu avoir un rôle de refuge ou permettre la fuite, il a dû aussi servir de cave, plus secrète et plus sûre que le cellier.

Un tel ensemble était forcément clos de murs et pourvu d'une porte plus ou moins monumentale. Aucun de ces éléments n'est actuellement visible, l'enceinte qui subsiste au nord, on le verra, ne remonte pas au-delà de la deuxième moitié du XVI^e s., et elle a disparu au sud. Elle a été restituée sous forme d'un carré de 200 pieds de côté, s'appuyant à l'est sur le coteau et reprenant à l'ouest les limites des bâtiments (Fig. 21). Au nord, elle englobe le puits, et, au sud, elle s'aligne sur le pignon du bâtiment F, qui apparaîtra à la phase suivante. Il est possible que cet espace ait été divisé en deux parties égales : au nord, la cour des moines, au sud, la cour de l'église, avec l'entrée principale. C'est seulement à la phase 3 que cette dernière apparaît à l'ouest, comme elle se situe aujourd'hui. Une entrée au nord, à l'opposé de la maison haute, est peu vraisemblable ; ce n'est qu'à l'époque moderne qu'un accès sera percé de ce côté dans l'enceinte (connue seulement dans son état du XVI^e s.).

Ainsi constituée, la première maison basse de la Chartreuse du Liget n'était pas organisée sur le modèle d'un monastère, autour d'un carré claustral. Mais sa structure était néanmoins développée autour d'une ou deux cours, et elle possédait tous les équipements nécessaires à son fonctionnement.

4. L'AGRANDISSEMENT DE LA CORROIRIE (PHASE 2, MI-XIII^e À MI-XIV^e S.)

4.1. La prospérité de la Chartreuse dans les textes

La Chartreuse du Liget conforte son établissement peu à peu, au point que, à l'aboutissement de cette phase, en 1363, elle obtient du dauphin, futur Charles V, l'autorisation de créer treize cellules supplémentaires et 300 livres de rentes annuelles sont prises sur le domaine royal pour ce faire. En 1370, Charles V y ajouta 5 000 livres sur les aides des villes de Tours et de Bourges, et les deux frères du roi, Jean de Berry et Philippe de Bourgogne, promirent des sommes considérables. Mais les dépenses de la guerre de Cent Ans perturberont ce développement, les sommes n'arriveront pas et les chartreux n'auront édifié, à la fin du XIV^e s., que cinq cellules supplémentaires (PHILIPPON 1935 : 6).

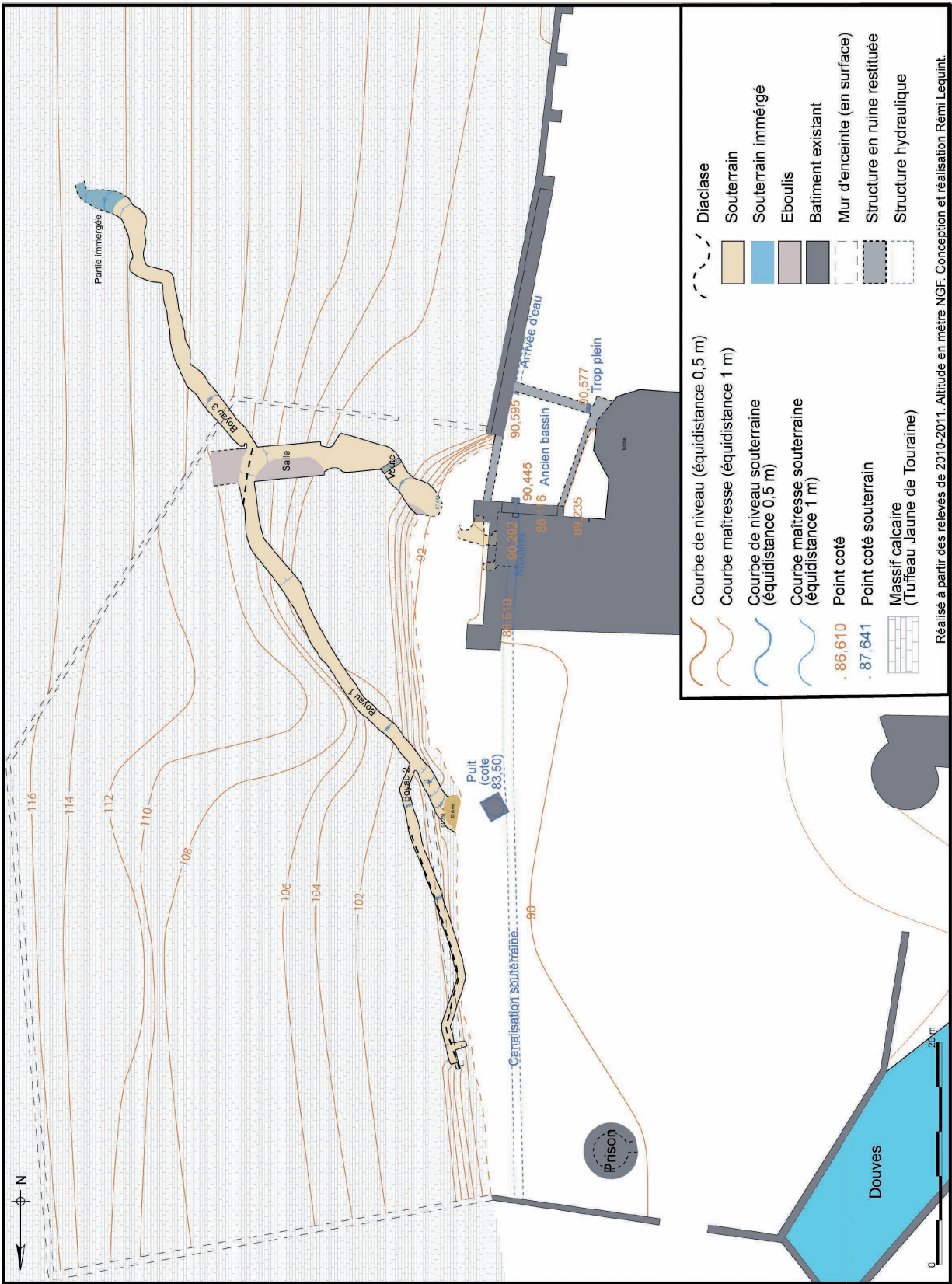


Fig. 37 : Plan des souterrains de la Corroirie.

La noblesse d'alentour a continué ses donations, dans la ligne de Dreux de Mello, seigneur de Loches, qui en 1178 avait donné Thomas Rayer à la communauté (cf. note 9). Rappelons aussi la donation, contestée en 1223, du seigneur de Craçay. Diverses rentes sont établies au profit des chartreux : de 1198 à 1395, plus d'une soixantaine de donations nous sont connues par les textes (listes complémentaires dans MEUNIER 2007 : 71-72 d'après PHILIPPON 1935 et CARRÉ DE BUSSEROLLE 1882 : 53-54).

Après la confirmation de 1234 par Saint Louis, des privilèges lui sont donnés en 1301 et 1312 par le roi Philippe IV (exemptions de taxes, coupes de bois). En 1352, leur droits de haute et basse justice leurs sont confirmés par le Parlement (CARRÉ DE BUSSEROLLE 1882 : 58). Les papes ne sont pas en reste, du point de vue des privilèges canoniques : Alexandre IV, entre 1254 et 1257, accorde aux prieurs du Liget la permission d'absoudre de l'excommunication et de l'irrégularité, protège la communauté en interdisant aux autres religieux et prélats de les visiter, de les importuner et de s'immiscer dans leurs affaires. En 1274, ils sont dispensés d'avoir à payer la décime pour financer les Croisades. En 1276, Jean XXII confirme tous leurs privilèges. En 1356, Clément VII les autorise à dire la messe sur des autels portatifs en dehors de la Chartreuse (MEUNIER 2007 : 45).

4.2. Des locaux considérablement agrandis

Cette prospérité est sans doute la cause des très importants agrandissements dont la Corroirie fut l'objet durant cette période. La capacité d'accueil du bâtiment B fut triplée, avec l'adjonction de deux étages. En face, le bâtiment D fut prolongé par une très grande salle, le bâtiment F (Fig. 38).

4.2.1. Ajout de deux étages au bâtiment B

Actuellement, la hauteur maximale conservée du bâtiment B montre deux étages de fenêtres au-dessus du rez-de-chaussée voûté. Seul le sol du premier étage est conservé, couvert d'un carrelage de terre cuite, qui semble d'origine. Du dernier étage, une seule baie est encore d'origine (B44) ; elle est moins haute que celles du premier étage. Il est possible que ce dernier étage fût sous comble, dont le plancher pourrait avoir été supporté par la corniche B90. Un volume sous charpente est toutefois plus habituel au

xiii^e s., mais la situation stratigraphique et le rôle de cette corniche ne sont pas clairs.

Le niveau de plancher entre le premier et le deuxième étage est encore marqué par la sablière B103 encastree dans le mur, qui supportait les solives arrachées à l'époque moderne (B102, face interne du gouttereau sud). Il devait être soutenu en son centre par des poteaux de bois posés sur des dés de pierre encore visibles au sol du premier étage. On y accédait peut-être par un escalier en bois le long du gouttereau sud, ménagé dans la partie ouest du bâtiment dépourvue de fenêtres : l'interruption des empochements des solives du plancher permet cette hypothèse, même si la présence d'enduits postérieurs rend la lecture de ce mur difficile. Depuis ce deuxième étage, percée dans le pignon oriental, une porte aujourd'hui murée (B219) donnait sur le plateau qui, à cette époque, jouxtait encore le pignon. Les deux petites ouvertures de guet qui la flanquent sont postérieures à la porte.

Pour renforcer l'édifice, le rez-de-chaussée a été voûté, et des contreforts rectangulaires sont venus maintenir à l'extérieur la poussée des voûtes et le poids des nouvelles maçonneries. Les voûtes (B2) sont couvertes de croisées d'ogives peu bombées retombant, dans l'axe, sur des piliers cylindriques appareillés, par l'intermédiaire de chapiteaux simplement épannelés s'ajustant à des tailloirs octogonaux profilés en talon simple. Ces arcs sont composés d'un tore relié par un amincissement en gorge à un dossier, assez haut plaqué sur le corps des voûtes. On peut remarquer que, si les ogives ont parfois disparu, cela n'affecte en rien la solidité des voûtes. Elles apparaissent ainsi comme des voûtes d'arêtes géométriquement constituées de deux berceaux brisés, dont les intersections sont presque des demi-cercles. On peut même se demander si les voûtes n'ont pas été coffrées sans l'aide des nervures. L'enduit de surface a disparu en grande partie, ce qui permet de constater que l'appareillage résulte d'une juxtaposition de carreaux de tuffeau, noyés dans un bain de mortier.

Le voûtement ne concerne pas que le bâtiment B *stricto sensu*, mais également le couloir Ba qui le relie à l'église. Il est couvert d'un berceau brisé prenant naissance sur une corniche formant tailloir (B56), et renforcé par trois petits arcs doubleaux (B55) (Fig. 39)²⁸. La travée rectangulaire qui fait la jonction entre le bâtiment et le couloir, à l'ouest,

28. L'un est aujourd'hui masqué par une cloison plus tardive (B58). Il est restitué grâce au rythme de ces doubleaux.

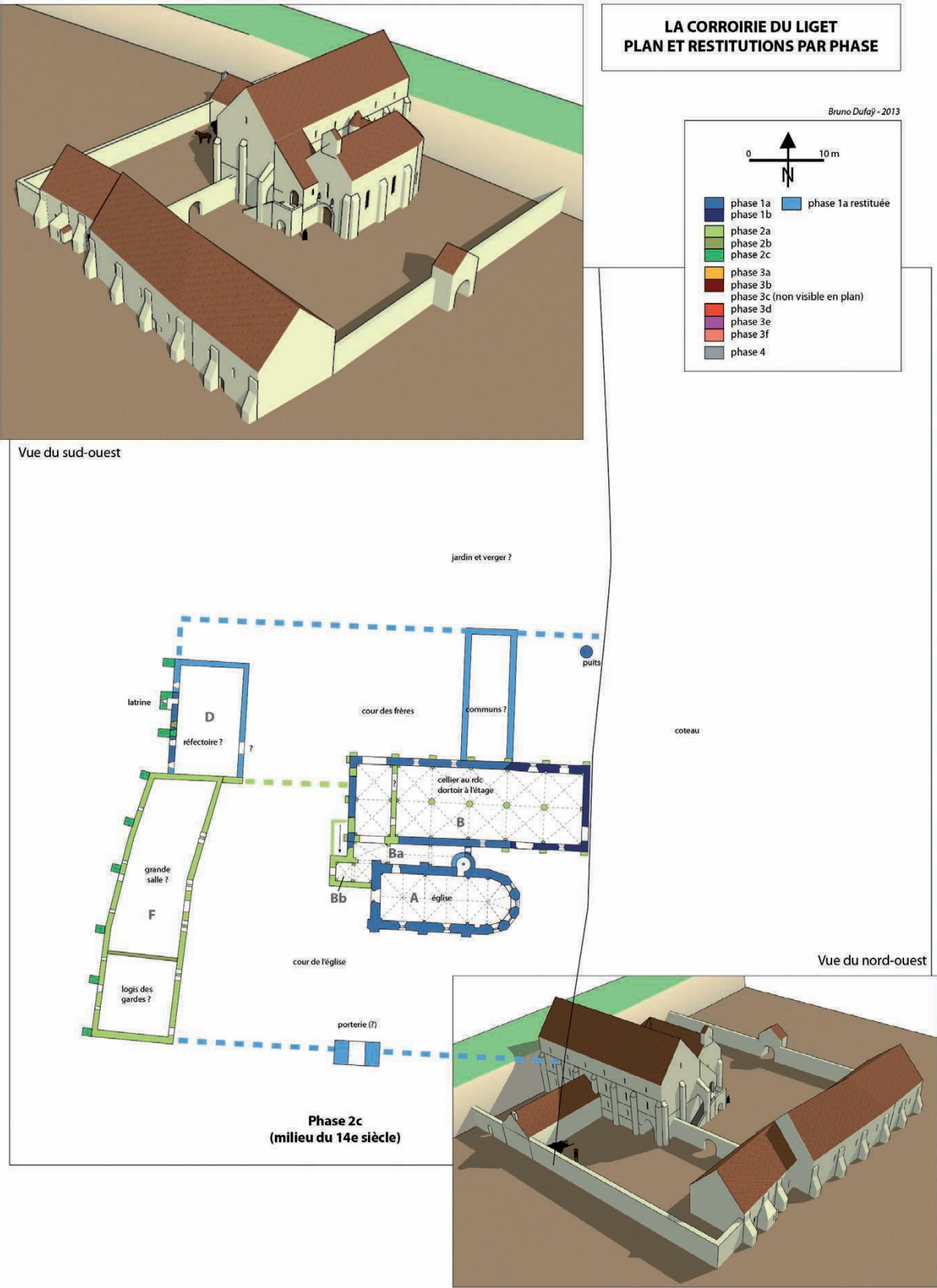


Fig. 38 : Plan et restitutions 3D de la phase 2c (milieu du xiv^e s.).

est aussi voûtée en croisée d'ogives. La nervure qui aboutit à l'angle sud-est de la travée vient entailler légèrement le contrefort nord-ouest de l'église, ce qui est un signe que le voûtement est intervenu après la construction de l'église. Comme ce voûtement appartient lui-même au deuxième état du bâtiment B, cela indique bien que ce deuxième état est postérieur à la construction de l'église.

On l'a dit, la médiocrité de l'appareil rend la lecture des parements difficile. Pourtant, à l'extérieur, on peut lire assez clairement l'engravure des contreforts en partie basse, avec des chaînages plus ou moins réguliers, alors qu'ils sont mieux montés dans les parties hautes (quand celle-ci sont conservées, comme dans la partie orientale du bâtiment : B20). Ces contreforts ont souvent disparu, mais leur trace est encore lisible, et ce qu'il en reste affleure au niveau du sol (B173 côté nord et B234 côté ouest). À l'angle nord-ouest, il n'est plus visible, masqué par un gros contrefort oblique postérieur (B130). Il ne semble pas y avoir eu de contrefort à l'angle sud-ouest, sans doute parce que cet angle s'est trouvé contrebuté par la grande cage d'escalier construite alors à cet endroit. La trace d'une engravure (B186) sur le pignon ouest, en partie haute seulement, permet d'envisager un grand contrefort échancré par une porte par où passait un escalier extérieur (solution présentée sur la restitution 3D mais pas sur le plan de la Fig. 38).

Le fait que le couloir ait été voûté a sans doute surtout une fonction de contrebutement du bâtiment. En effet, il n'y a pas de contreforts dans cette partie, pour ne pas gêner la circulation. Du coup, ce voûtement interdisait de conserver l'escalier droit menant aux étages. Une cage d'escalier fut donc construite dans l'angle nord-ouest de l'église, à laquelle on accédait sans doute depuis l'extérieur par une volée de marches placées le long du pignon ouest du bâtiment B. Il n'a pas apparemment laissé de traces, mais ce pignon est très enduit, et il pouvait être en bois, ou simplement plaqué contre le parement. Un tel dispositif est courant au Moyen Âge, où l'accès à l'étage principal se faisait très souvent par l'extérieur.

Ce dispositif a été restitué essentiellement à partir de l'interprétation des vestiges du rez-de-chaussée de la tour Bb qui flanque l'angle nord-ouest de l'église, et qui abrite actuellement un escalier en vis plus tardif (cf. phase 3b). Les traces d'un voûtement d'ogives sont encore perceptibles, par des restes de nervures (un doubleau est visible dans la



Fig. 39 : Le couloir voûté entre l'église et le bâtiment B, vue vers l'est.

cage d'escalier actuelle²⁹), et par les culots identiques à ceux du bâtiment B (dans la petite pièce au rez-de-chaussée, à l'ouest de cette cage d'escalier). Cela permet de restituer un espace de plan barlong de deux travées. La travée occidentale fait saillie au-delà du pignon ouest du bâtiment B, et s'avance vers le sud jusqu'à mordre sur la modénature du portail de l'église. Elle pourrait avoir supporté le palier de l'escalier extérieur. La hauteur de ce palier est calée sur celle de la voûte évoquée ci-dessus. Sa trace est encore perceptible, à l'extérieur, en partie basse du mur sud de la tour Bb, par un changement de maçonnerie (Fig. 77). Une autre volée en retour devait mener à une porte donnant sur le premier étage du bâtiment B (B76).

29. Le mur sur lequel il est apparemment plaqué a en fait été monté ultérieurement, lors de la construction de la cage d'escalier actuelle, à la phase 3b, sur un arc de décharge au-dessus de la porte du rez-de-chaussée mettant en communication cette cage d'escalier et la pièce à l'ouest.

Cette porte, on l'a dit, est postérieure au premier état du bâtiment B dans lequel elle vient s'engraver, mais elle est synchrone du rehaussement du bâtiment³⁰. L'accès aux étages supérieur devait se faire par l'intérieur du bâtiment. En effet, le couloir voûté ne pouvait donner accès aux autres étages, car alors sa couverture aurait bouché les fenêtres des étages du côté nord (au premier : B43 et une fenêtre peut-être disparue derrière les enduits et les reprises récentes ; au second : B80 et B81, modifiées ultérieurement).

Étant donnée la présence des nombreuses fenêtres, il est probable que les nouveaux étages ont dû avoir une fonction résidentielle. Cela triplait la capacité d'accueil du bâtiment, ce qui laisse supposer un nombre accru de convers à cette phase. Toutefois, leur nombre diminuant à la fin du XIII^e s. dans l'ordre cartusien, ils ont pu être remplacés par des dépendants n'ayant pas le même statut, mais qui constituaient la force de travail de la Chartreuse. Il n'est pas exclu non plus qu'un étage ait été réservé aux visiteurs (le premier ?), comme le procureur ou les divers hôtes.

Il n'y a guère d'indices de datation pour cet exhaussement, réalisé avec un appareil médiocre. Les baies en plein cintre ne sont guère typiques, et l'on verra que, en plein XV^e s., les bâtisseurs de la Corroirie continuent avec fidélité d'utiliser les fenêtres en plein cintre. Le voûtement, quant à lui, peut renvoyer au XIII^e s. Si l'on admet qu'il correspond à la même large phase que la construction du bâtiment F, il est probable qu'il date de la deuxième moitié du XIII^e, voire du début du XIV^e s.

4.2.2. La Corroirie comme seigneurie : construction du bâtiment F ?

Devant l'église, au bout du bâtiment D, fut construit un long édifice (F) fermant le site à l'ouest (Fig. 40-43). À dire vrai, il n'en reste qu'une grosse moitié, la partie nord ayant disparu au cours des âges. Il est clair en effet que le bâtiment subsistant n'est pas complet. Le pignon nord n'est pas d'origine, car les corniches sous le toit s'interrompent brusquement, et la façade ouest se prolonge vers le nord au-delà de ce pignon. On voit, derrière le châtelet d'entrée (E), la poursuite de cette façade, et notamment deux

de ses contreforts qui sont englobés par le châtelet. En outre, le contrefort le plus au nord n'est pas à l'angle du bâtiment, ce qui laisse supposer au moins une travée supplémentaire, travée que l'on a rajoutée dans la restitution proposée. Ce bâtiment est édifié en retrait du bâtiment D, vers l'ouest, peut-être pour mieux dégager le parvis de l'église et l'escalier monumental menant aux étages du bâtiment B. Bizarrement, il est légèrement coudé, peut-être parce qu'il devait rejoindre l'angle nord-ouest du bâtiment D, que l'on avait peut-être prévu de détruire dans le projet initial ?

Il reste peu des ouvertures d'origine de ce bâtiment, très transformé au XVII^e s. Sur la façade est, donnant sur la cour, on voit encore, noyées dans la maçonnerie et dégagées récemment, des portions de remplage trilobé de baies géminées d'un gothique passe-partout qui peut dater du XIII^e ou du XIV^e s. (F14 et F22). Au nord de la baie la mieux conservée se voit encore le départ des piédroits d'une porte (F19), dont on ne connaît pas le sommet. À partir de ces vestiges, et en reprenant la longueur supposée d'origine, on peut restituer une façade bien structurée, avec une porte au centre, flanquée de part et d'autre de deux baies géminées. À l'ouest, sur l'extérieur, des vestiges de piédroits alignés sont, sans doute, ce qui reste de cinq fenêtres hautes (F35, F38 et F47).

4.2.3. Aménagements ultérieurs des bâtiments D et F (phases 2b et 2c)

À l'ouest également ouvrent deux portes (F29 et F51), qui sont actuellement perchées parce que le creusement d'une douve a par la suite abaissé le sol. Il est possible qu'elles n'aient été percées que dans un second temps (phase 2b). En effet, elles supposent une partition interne du volume ; le volume sud, le plus petit, aurait été rendu indépendant vers la cour par le percement d'une petite porte presque à l'angle sud-ouest du bâtiment (F2). Or, il semble que la porte sur la cour, au centre de la façade, et les baies géminées, s'accommodent mieux d'une grande salle à volume unique. Cette bipartition du bâtiment F sera ensuite pérenne, et les niveaux de sol varieront indépendamment dans chacune des deux parties.

Enfin, sans doute assez peu de temps après (phase 2c), la façade ouest des bâtiments D et F a été dotée de gros contreforts. Ces contreforts sont clairement postérieurs aux portes de la façade ouest du bâtiment F, car ils viennent mordre sur leur piédroit. Sans doute ces façades donnaient-elles des

30. La disposition de cette ouverture, en arc brisé avec une arrière-voûture, indique que le battant s'ouvrait non pas vers l'intérieur de la pièce, mais vers le palier d'accès. La présence d'arrière-voûtures signale autant des portes que des fenêtres.



Fig. 40 : Bâtiment F, façade ouest.



Fig. 41 : Bâtiment F, façade ouest, vue prise depuis le sud-ouest.
Le recreusement de la douve permet de voir les reprises en sous-œuvre.



Fig. 42 : Bâtiment F, façade est.



Fig. 43 : Bâtiment F, pignon sud.

signes de faiblesse. On en profita aussi pour aménager dans l'un d'eux, dont les dimensions furent amplifiées, une latrine en encorbellement (le long du bâtiment D). Sa porte avec linteau sur coussinets peut dater du ^{xiv}^e s. Sur le bâtiment D, la construction du contrefort D48 obligea à décaler la fenêtre vers le sud (D33 à la place de D31).

À quoi pouvait servir ce grand bâtiment à la façade sur cour soignée, sans doute à un volume ? Il évoque des bâtiments comparables en milieu castal, par exemple à Chinon, avec des dimensions similaires (une quarantaine de mètres de longueur). Il est tentant d'en faire une salle de réunion, servant de salle de chapitre pour les frères, et peut-être surtout au traitement des affaires publiques de la Chartreuse. En tant que centre d'une seigneurie et détentrice d'un fief avec les droits de haute et basse justice, il était normal que le monastère se soit doté d'une " *aula* " pour exercer ses droits. La partition rapide de ce grand volume a peut-être permis d'aménager, à l'extrémité ouest, une salle pour des gardes et/ou à des fins d'administration.

5. LA CORROIRIE ENTRE REPLIS DÉFENSIFS ET DÉVELOPPEMENTS (PHASE 3, FIN ^{xiv}^e-DÉBUT ^{xvii}^e S.)

5.1. La première mise en défense de la Corroirie, réaction au début de la guerre de Cent Ans (phase 3a)

C'est au détriment de ce grand bâtiment F que fut aménagée une porterie (E), avec un grand portail muni d'une herse dont les rainures sont encore visibles (Fig. 44 et 45 à 47). Ce dispositif ne remonte pas à la construction du bâtiment F (phase 2a), car le piédroit sud du portail vient en masquer une baie. Il est par ailleurs antérieur au châtelet d'entrée, dont les niveaux sont cohérents avec le rehaussement ultérieur du sol, alors que les piédroits des portes à herse s'enfoncent dans le sol, signe que leur seuil est plus bas.

Cela entraîna la reprise complète de l'extrémité nord du bâtiment F. La porte F29 fut murée (F34) et remplacée par un étroit jour de guet (F33). Les piédroits de la herse ne se prolongent par vers la cour au-delà d'1,85 m, ce qui signifie qu'il n'y a pas eu de couloir traversant le bâtiment (comme ce sera le cas plus tard). Vers la cour, on sortait par une autre porte munie d'une herse, comme en témoigne le piédroit sud, arasé mais encore visible (la porte actuelle, surmontée d'un linteau en bois, est ré-

cente). Le mur dans lequel elle est percée est très en retrait de l'ancien gouttereau oriental du bâtiment F. Du côté nord, cette porterie fut munie d'une petite cheminée au manteau sommairement mouluré d'un gros tore. L'âtre et la base de ses piédroits sont actuellement enfouis par le rehaussement du sol.

Un nouveau pignon nord fut construit pour le bâtiment F, percé d'une porte en son centre. Le long de ce pignon, un escalier droit dut être construit pour monter dans la chambre de la herse, éclairé par la fenêtre F42 située dans le gouttereau ouest. L'extrémité sud du bâtiment D fut aussi reprise pour s'adapter à la nouvelle morphologie du bâtiment F. Le bâtiment s'en trouva agrandi, mais la partie sud resta aveugle sur l'extérieur, afin de contribuer à la défense passive.

Il n'est pas facile de savoir pourquoi l'accès à la Corroirie a été modifié à ce point, et pourquoi ce n'est pas l'accès méridional qui a été fortifié³¹. Il fut peut-être considéré qu'il était plus simple de profiter d'un bâtiment existant pour aménager une chambre à herse, plutôt que de transformer un accès qui devait être un simple porche. Auparavant, la Corroirie était surtout reliée à la grand'route et au moulin des Roches, vers le nord et l'est, sans avoir à traverser l'Aubigny. Mais, quand la préoccupation première fut la défense, l'accès a été tourné vers la Chartreuse, peut-être afin que les moines puissent s'y réfugier par le plus court chemin. L'Aubigny lui-même peut avoir été considéré comme un élément défensif.

De quand peut dater cette première mise en défense ? La moulure de la cheminée oriente vers le ^{xiv}^e s. La porterie à herse n'est guère postérieure au ^{xiv}^e s., car ce type se raréfie dans la deuxième moitié du siècle pour disparaître au ^{xv}^e s., définitivement supplanté par les ponts-levis (MESQUI 1981 : 213). À la Corroirie, cet aménagement pourrait être lié à la guerre de Cent Ans. C'est sans doute lui qui est évoqué dans une lettre patente du roi de France Charles VII, en date du 12 juin 1432, qui confirme que les religieux de la Chartreuse " *ont fait fortifier une maison ou hostel appelé la Courroirie* " (mention par Dom Housseau dans MEUNIER 2007 : 80 ; BASTIN 1896). De fait, la charpente du toit de la porterie a été datée par dendrochronologie de

31. Si bien sûr notre hypothèse d'entrée primitive par le sud est juste (cf. § 3.4).

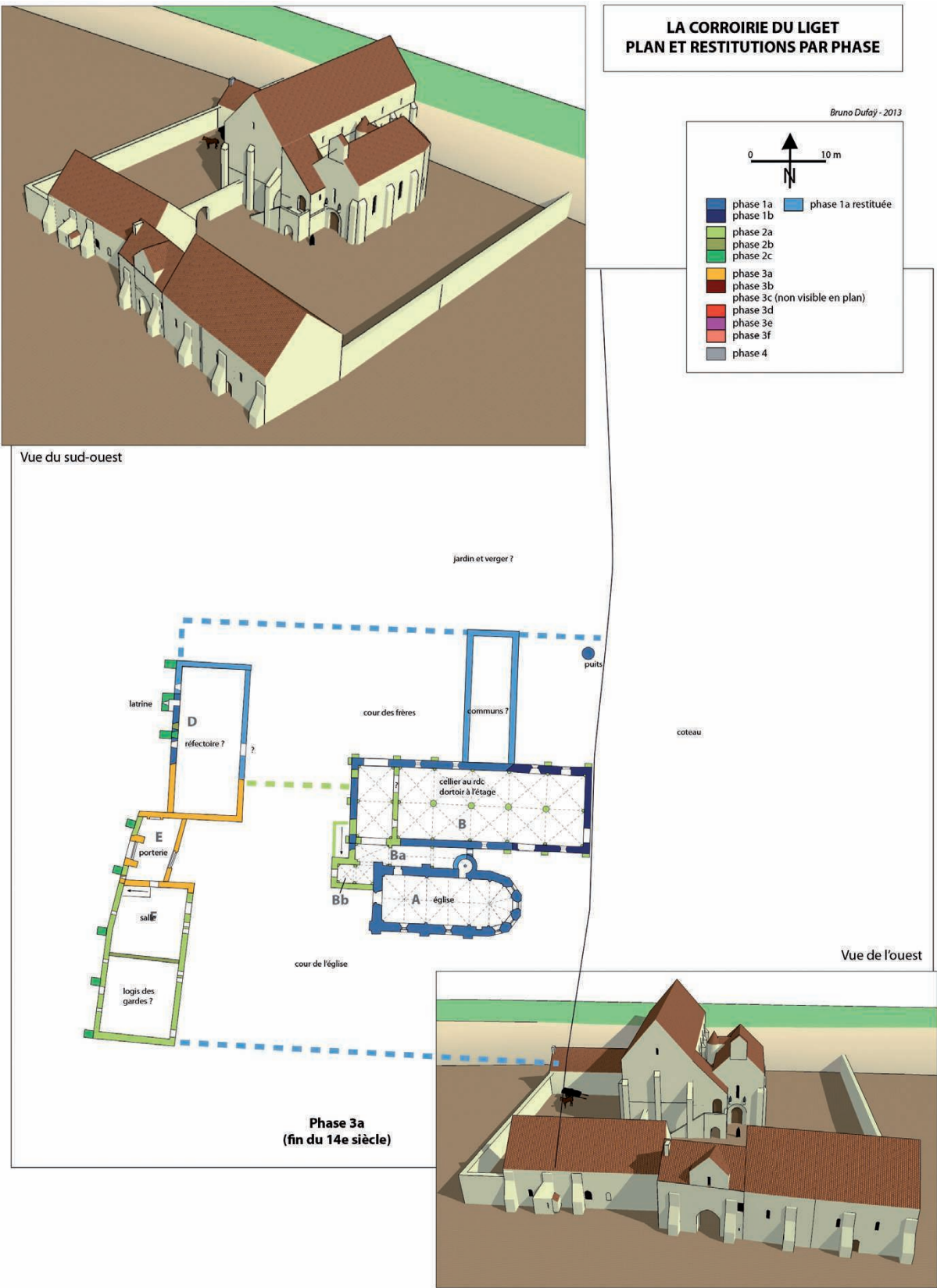


Fig. 44 : Plan et restitutions 3D de la phase 3a (fin du XIV^e s.).



Fig. 45 : Le châtelet d'entrée et le bâtiment F, vus de l'ouest.



Fig. 45bis : Plan du rez-de-chaussée du bâtiment E (porterie et châtelet d'entrée)
(relevé Jean-Louis Bernard, Vanessa Toutain et Clémentine Buonomo).



Fig. 46 : Détail de la rainure de la herse du châtelet d'entrée.



Fig. 47 : La cheminée au rez-de-chaussée de la porterie.

1427 au plus tôt³². Elle est peut-être consécutive à un siège par les Anglais en 1361, qui entraîna le repli des moines dans une maison à Loches ; vers 1393, *une fois que [les moines] récupérèrent leur maison basse ils la fortifièrent* (Dom Housseau dans MEUNIER 2007 : 79). Au mois d'octobre 1432, les chartreux obtiennent une garnison de quelques hommes pour *l'office de garde de l'hostel de la Corroirie*, avec un capitaine nommé Jacques Devilliers, écuyer, qui a pu occuper au moins une partie du bâtiment F (AD37, H193, cité par PHILIPPON 1935 : 39). Ces travaux ont pu être financés par les donations à la Chartreuse, à nouveau nombreuses à partir des années 1420, notamment de la part d'Agnès Sorel.

5.2. Retour à la prospérité : travaux de génie civil et nouveaux locaux (phase 3b)

Après ces épreuves, la prospérité semble reprendre. Le conflit avec les Anglais est en voie d'achèvement et la Touraine constitue l'un des séjours préférés des souverains. Les donations à la Chartreuse continuent, puis elles " s'espacent à partir de 1497 pour reprendre en 1574 " (MEUNIER 2007 : 72 et liste dans CARRÉ DE BUSSEY 1882 : 54).

Cette période (Fig. 48) est en premier lieu marquée par d'importants travaux de génie civil : le sol de l'ensemble de la Corroirie est rehaussé d'1 m à 1,50 m, pour atteindre les cotes des sols actuels. Ceci est parfaitement observable en plusieurs points malgré l'absence de fouilles. Dans le cellier, un sondage réalisé par une entreprise de restauration des maçonneries dans les années 1980, au niveau d'un des piliers du bâtiment B, montre une épaisseur de remblai d'environ 1,50 m au-dessus de sa base. On le voit aussi au niveau du portail de l'église, dont la base des piédroits est enfouie sous le sol. Il en va de même d'un certain nombre de baies dont les ouvertures se prolongent nécessairement sous le sol actuel, étant donnée la faible hauteur de leur couvrement, notamment sur le pignon ouest du bâtiment B (B122 et 129) et son gouttereau sud (B4), ainsi que sur le gouttereau est du bâtiment F (F2, F14, F19 et F22).

L'explication de ce remblaiement est sans doute à rechercher dans un effort des frères pour échapper

aux débordements de l'Aubigny. On sait que la zone était plutôt marécageuse grâce aux couches supérieures du carottage géologique réalisé à l'ouest de la Corroirie (ci-dessus § 2.3). Ce phénomène a été constaté ailleurs (au prieuré Saint-Cosme à La Riche près de Tours, par exemple : DUFAÏ et GAULTIER 2011). C'est aussi la période où on renforce ou construit des digues le long de la Loire (DION 1961 ; BOISSEUIL 1992). Ceci est à mettre en relation avec la péjoration climatique qui a été repérée à cette époque, dans le cadre du " petit âge glaciaire ".

Il fallait quelques ressources et une situation pacifiée pour entreprendre de tels travaux. Il en fallait aussi pour entreprendre l'agrandissement significatif de la surface utile des bâtiments de la Corroirie, par l'ajout d'étages ou la création de planchers dans les bâtiments existants.

Le rehaussement du sol eut en effet des répercussions sur la structuration horizontale du bâtiment F. Dans la partie nord, un demi-étage fut créé, desservi dans le gouttereau oriental par la porte F6, et, dans le pignon nord, par une porte à la même altitude, qui vint condamner la porte précédente. Un perron dut être créé pour accéder à la porte F6 (cette ouverture est maintenant une fenêtre, sans doute depuis la phase 4, mais son appui est clairement un seuil, avec l'usure caractéristique au milieu). Ce dispositif évoque les maisons rurales qui possèdent un tel demi-étage desservi par un perron, afin de se garantir des crues les plus hautes. Ces deux portes supposent la création d'un plancher, dont les traces ne sont plus visibles actuellement. Toutefois, si cet espace ne fut pas remblayé, le sol bas a pu être préservé et constituer celui d'une cave. Une autre alternative est possible : l'espace aurait été remblayé, il n'y aurait donc pas eu de plancher, ce qui expliquerait son absence de traces. Mais il faut alors supposer qu'il a ensuite été partiellement déblayé à nouveau, sans doute au moment du grand réaménagement du XVII^e s. (phase 4), pour retrouver un sol horizontal dans tout le bâtiment, comme il est actuellement. C'est le scénario le plus vraisemblable. Une fenêtre F13, percée dans le gouttereau est, vint éclairer cet espace à la place des vieilles fenêtres gothiques, alors condamnées ; on peut sans doute rattacher à cette phase les deux petites fenêtres ouest F39 et F40.

C'est sans doute à cette phase également qu'il faut rattacher la construction du bâtiment C, perpendiculaire au bâtiment D (Fig. 49-50), car il n'y a pas d'indice qu'il ait existé avant le rehaussement du sol. Il possédait un étage, pourvu d'une cheminée commune avec le bâtiment D (n'en sont visibles que les consoles avec l'arc supportant les piédroits,

32. Deux campagnes d'abattage ont été déterminées : hiver 1424-1425 et hiver 1426-1427. Le linteau de la porte à herse a son dernier cerne de bois de cœur formé en 1407, il manque l'aubier et un peu de bois de cœur.

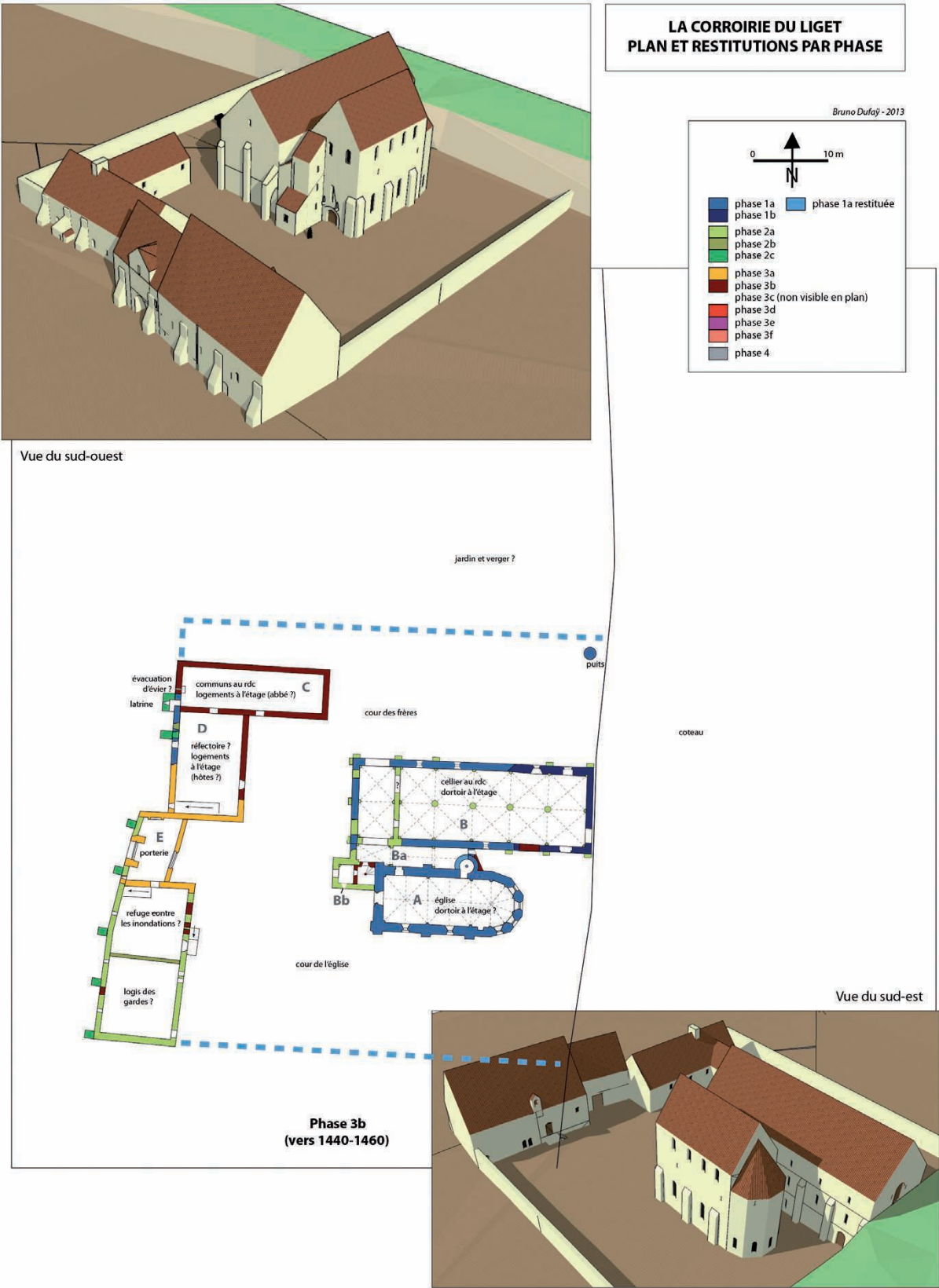


Fig. 48 : Plan et restitutions 3D de la phase 3b (vers 1440-1460).

au niveau du plafond du rez-de-chaussée des deux bâtiments). Cela indique donc aussi la création d'un étage dans le bâtiment D. On devait y accéder par un escalier intérieur le long du pignon sud, ce qui expliquerait la création de fenêtres en hauteur à cette extrémité sud du gouttereau ouest (D39 et D42). Ces étages possédaient, sur la cour, des fenêtres rectangulaires pourvues d'appuis moulurés. Le bâtiment C pourrait avoir remplacé les présumés communs perpendiculaires au bâtiment B. Plutôt que de modifier un bâtiment sans doute vétuste, peut-être en matériaux périssables, à la suite du rehaussement du sol, les frères auraient préféré en reconstruire un autre, de même module.

Une autre manière de gagner de la place, outre la création d'un plancher dans les bâtiments C et D, a été d'ajouter un étage au-dessus des voûtes de la nef de l'église (Fig. 51). Cette solution originale indique sans doute que la place était contrainte et que les frères ont préféré gagner en hauteur plutôt qu'en extension. Cet étage est largement éclairé par des baies en plein cintre qui ne déparent pas le style roman finissant de l'église. Le pignon oriental est réalisé en pan de bois et torchis, percé d'une grande fenêtre à meneau et traverse. Il n'était pas en effet possible de poser un mur en pierre sur la voûte de l'église à la jonction de la nef et de l'abside. Les croix de Saint-André de ce pignon et d'autres détails d'agencement et de mouluration indiquent que ce surhaussement pourrait dater du xv^e s. Il est antérieur à la création d'un chemin de ronde dans les combles de l'église, daté de 1462 ou peu après (phase 3c).

Si l'église possédait un clocher-peigne en façade, il disparut à ce moment. Il a peut-être été remplacé par une cloche installée sur une maçonnerie ajoutée au gouttereau est du bâtiment F. Ce dispositif a été ultérieurement transformé en lucarne, mais l'analyse de la charpente montre qu'il n'y avait pas de plancher et donc de comble à cette époque.³³

Plutôt que de rehausser l'escalier en vis de la phase 1 sur le côté nord de l'église jusqu'aux nouveaux combles, on préféra restructurer l'accès de l'angle nord-ouest. L'escalier rampe sur rampe partiellement hors-œuvre fut supprimé au profit d'un escalier en vis en bois (Fig. 52). Son noyau a été daté par dendrochronologie au plus tôt des années 1440³³. Il fut logé dans une tour flanquant l'angle

nord-ouest de l'église, bâtie au-dessus du palier intérieur de l'ancien escalier ; son angle sud-ouest est parfaitement lisible dans le mur sud de la tour actuelle (Fig. 77). Dans son mur nord se voit un arc de décharge qui aboutit à l'angle de l'église. Cette cage d'escalier était éclairée par des jours rectangulaires étroits (B187). L'escalier démarre du rez-de-chaussée (sol haut, ce qui confirme que ce dispositif date au plus tôt du xv^e s.), dessert le premier étage du bâtiment B, puis monte à l'étage supérieur de l'église. On continuait cependant de monter au deuxième étage du bâtiment B par l'intérieur, car la nouvelle tour d'escalier n'était pas en contact avec le bâtiment B à cette hauteur.

L'ancien palier extérieur de l'escalier rampe sur rampe supprimé fut sans doute couvert et transformé en local réduit, peut-être une loge de concierge, car sa situation topographique lui permettait de contrôler tous les accès. Elle pouvait avoir une fenêtre donnant vers la porte à herse, disparue de nos jours puisque le mur ouest de la tour a été refait ultérieurement.

Le couloir entre l'église et le bâtiment B a aussi été doté d'un étage carrelé, au-dessus de la voûte, afin de les relier par un couloir au premier étage, donnant sur l'escalier en vis de la phase 1 (Fig. 53). En même temps, ou peu après, une cloison est venue couper le couloir, peut-être pour éviter les courants d'air : une saignée est visible dans les parois et dans le carrelage (B78 dans le gouttereau sud du bâtiment B ; Fig. 82). Les deux escaliers en vis se sont donc substitués au grand escalier droit des périodes précédentes. Pour que l'escalier en vis accédant aux combles de l'église soit accessible au niveau du premier étage du bâtiment B, on y a fait une porte, logée dans un épaissement biais du mur est de ce couloir.

C'est donc au total plus de 250 m² de plancher qui ont été ajoutés par rapport à la phase précédente, dont la surface utile était d'environ 930 m² (hors circulations mais en comptant l'église). Cela représente une augmentation de plus d'un quart, ce qui est loin d'être négligeable. Conjugée aux travaux de remblaiement préalables, cette phase de construction, que l'on peut caler dans les années 1440-1460,

33. Le noyau de cet escalier est constitué de deux pièces de bois moulurées en spirale, posées l'une sur l'autre. Il s'agit de troncs fortement équarris, dont l'aubier est donc loin, ce qui ne nous livre que des *termini post quem*. Ce *terminus* est de 1417 pour

le segment inférieur, et de 1440 pour le segment supérieur. Rien n'indiquant une réfection de la partie haute de l'escalier, il faut probablement y voir un abattage synchrone d'arbres différents, auquel il ne manquerait que quelques cernes pour celui du haut, et davantage pour celui du bas.



Fig. 49 : Bâtiment C, façades est et nord. Au premier plan, les ruines de la tour d'angle. À gauche du bâtiment, le mur de clôture de la phase 3e, avec sa porte piétonne à pont-levis transformée ultérieurement en porte charretière. Encore à gauche, l'entrée du bâtiment B.



Fig. 50 : Bâtiment C, façade sud.



Fig. 51 : Vue intérieure, vers le sud-ouest, de la salle ajoutée au-dessus de l'église à la phase 3b, vers 1440-1460.

a donc été très importante. Elle signale certainement la présence d'un personnel plus nombreux à la Corroirie. En effet, les étages rajoutés sont clairement résidentiels : grandes fenêtres, cheminées dans les bâtiments C et D, impossibilité de monter de grosses charges par les escaliers en vis, tout plaide pour cette hypothèse. Aller plus loin est bien sûr hasardeux. L'étage au-dessus de l'église était sans doute prévu pour descendre facilement la nuit à l'église et donc y aménagea-t-on un nouveau dortoir ? Dut-on trouver de la place supplémentaire parce qu'on aménagea des cellules et non des dortoirs ? Les rez-de-chaussée des bâtiments C et D, pratiquement sans fenêtre, durent servir de communs.

5.3. Une nouvelle phase de fortification : premier aménagement pour l'artillerie (phase 3c)

Après la création d'un étage au-dessus de l'église, celle-ci continua de subir des aménagements qui avaient bien peu de rapport avec sa fonction reli-

gieuse. En effet, elle fut transformée en petite bastille, avec la création d'un chemin de ronde pourvu de bouches à feu, composées d'une petite ouverture circulaire surmontée d'une fente de visée indépendante, dites " en point d'exclamation ". Il y en a deux dans le mur gouttereau sud et deux dans l'abside (Fig. 54-56), assez hautes pour commander l'accès par le plateau au dernier étage du bâtiment B. Cette fortification a entraîné le rehaussement de l'abside et de sa toiture. Celle-ci vint s'appuyer partiellement sur le pignon oriental de la surélévation de la nef et condamner sa fenêtre (Fig. 3). Dans le gouttereau, les ouvertures de tir sont plus basses car elles sont coincées sous le plancher de la surélévation et n'avaient, du reste, pas besoin d'être aussi hautes pour battre la cour.

Ces ouvertures de tir étaient desservies de l'intérieur par un chemin de ronde constitué par un retrait de la maçonnerie. Il existait naturellement du côté sud, car l'épaisseur du mur de la surélévation de la nef possède une épaisseur moindre que le mur de l'église. Pour y accéder de façon commode et sans avoir à passer par l'église, la tour d'escalier en vis



Fig. 52 : L'escalier en vis en bois qui donne accès à la salle ajoutée au-dessus de l'église (vers 1440-1460).



Fig. 53 : L'étage du couloir entre l'église et le bâtiment B, au-dessus du rez-de-chaussée voûté.



Fig. 54 : Les ouvertures de tir dans l'église. Noter les deux types différents : en point d'exclamation (phase 3c, vers 1440-1460), et à étrier triangulaire (phases 3e ou 3f, fin du ^{xvi}^e s.).

menant aux combles fut supprimée et remplacée par un escalier droit le long du gouttereau nord de l'église. Il desservait sans doute aussi un plancher dans le couloir à ce niveau, si l'on en juge par les traces d'encastrement des poutres de chaque côté (B84, Fig. 82). La porte menant à cette tour ayant disparu, elle fut remplacée par une fenêtre dans le mur est de la galerie (B51)³⁴.

Au rez-de-chaussée, la vis fut détruite dans sa partie saillant dans le couloir et l'espace concave résiduel bourré par une maçonnerie (Fig. 36). La porte qui la mettait en communication avec l'église devint accessible depuis le couloir Bb. Il fut alors possible d'y créer une pièce, en construisant un mur de refend (B58) percé d'une porte rectangulaire (B60) surmontée d'un petit jour (B59), sans doute pour servir de sacristie. Toutefois, le style de la porte et le fait que, lors de la mise en défense, les préoccupations immédiates n'étaient sans doute pas d'ordre liturgique, suggèrent que la sacristie a pu n'être créée qu'au ^{xvi}^e s., à la phase 3d.

D'autres ouvertures de tir, semblables à celles de l'église, ont été disposées pour défendre l'accès de la Corroirie. L'une est percée dans le gouttereau du bâtiment D (D28), et deux dans celui du bâtiment F (F37). Enfin, si l'on admet qu'il fallait que tous les

fronts soient défendus pareillement, il faut supposer une ou deux bouches à feu aménagées à l'étage du bâtiment B, pour contrôler le front nord, mais ce mur a disparu.

Cet épisode de fortification pourrait être celui autorisé par Louis XI en 1462 (BOSSEBOEUF 1895 : 430), peut-être au cours de la grande tournée qui le mena de Tours à Bordeaux au début de cette année-là (KENDALL 1971 : 116). Les analyses dendrochronologiques effectuées dans le linteau et la barre d'appui de l'arquebuse de l'ouverture ouest du mur sud de l'église ont donné la date de 1320. Bien qu'il manque beaucoup de cernes, il paraît difficile d'aller jusque dans les années 1460. Il est probable que ces pièces de bois proviennent de remplois, comme c'est manifeste pour le linteau de l'ouverture de tir orientale de ce même mur, où se voit encore la découpe d'une mortaise. En tout état de cause, ce type d'ouverture de tir apparaît dès le milieu du ^{xv}^e s. dans l'ouest de la France (cf. PROUTEAU, DE CROUY CHANEL et FAUCHERRE, dir. 2011, notamment l'article de J. Martineau sur les tours à canon du duché de Bretagne au ^{xv}^e s.).

5.4. Encore des agrandissements (phase 3d)

Un nouvel agrandissement de la capacité du bloc église + bâtiment B fut réalisé par la suite, grâce à la construction d'un corps transversal rejoignant les deux combles, créant ainsi un espace continu (Fig. 57). Des éléments de confort furent ajoutés au bâtiment B : latrines et cheminées.

Le pignon ouest rehaussé de la nef de l'église fut abattu, afin d'ajouter d'un corps de bâtiment perpendiculaire, orienté nord-sud. Son pignon sud, muni d'une fenêtre copiée sur les autres, bien qu'un peu plus grande, fut construit au-dessus du gouttereau sud de la première surélévation de la nef. Au nord, il venait s'encastrer dans la toiture du bâtiment B, sans doute refaite en même temps avec une pente plus prononcée conforme aux usages du temps. On en profita pour y aménager un comble. Ce dernier a presque entièrement disparu, mais, à l'intérieur du pignon est, reste visible le niveau du plancher ainsi que la trace d'une cheminée (B221) dont l'âtre était soutenu par des consoles (B218). Pour des raisons d'esthétique, elles sont centrées par rapport à l'étage où elles sont visibles, alors que la cheminée est décalée classiquement sur le côté de la poutre faîtière. À l'extérieur, il reste de ce remaniement deux assises de parement d'assez grand appareil (B221), qui tranchent au sommet du pignon monté

34. Porte et fenêtre ne sont pas compatibles par leurs positions respectives, mais leur chronologie relative n'est pas décelable.



Fig. 55 : Détail d'une ouverture de tir en point d'exclamation, depuis l'intérieur des combles de l'église (ouverture orientale du gouttereau sud). On notera, sur le linteau de bois, à droite, une ancienne mortaise qui signale que cette pièce est un remploi. Il doit en être de même de l'autre ouverture de tir du gouttereau de l'église, ce qui explique une datation dendrologique de la première moitié du ^{xiv}e s., en contradiction avec la typologie de ces ouvertures.

en moellons tout venant. Le mur B171 qui ferme actuellement au nord ce corps de liaison, au niveau du gouttereau sud du bâtiment B, est récent. Il s'agit d'un simple remplissage, par une maçonnerie, des espaces laissés par les poutres d'une ferme principale, B115 ; on voit sur celle-ci les solives du plancher du comble, B95. Sans doute pour soulager le vieux bâtiment B éprouvé par cette nouvelle charge, un gros contrefort oblique fut construit à son angle nord-ouest (B130).

La tour d'escalier fut renforcée vers le nord par un épais mur de doublage et agrandie vers l'ouest par l'exhaussement de l'ancien palier extérieur (B132) pour y loger une pièce de latrine aux étages (Fig. 58). De l'autre côté, entre l'église et le bâtiment B, le couloir fut allongé vers l'est par la construction d'un mur et doté d'un plafond (B85). La toiture devait être continuée depuis le corps transversal, comme c'est encore le cas en partie (cette zone est très ruinée et reprise). Une cheminée fut,

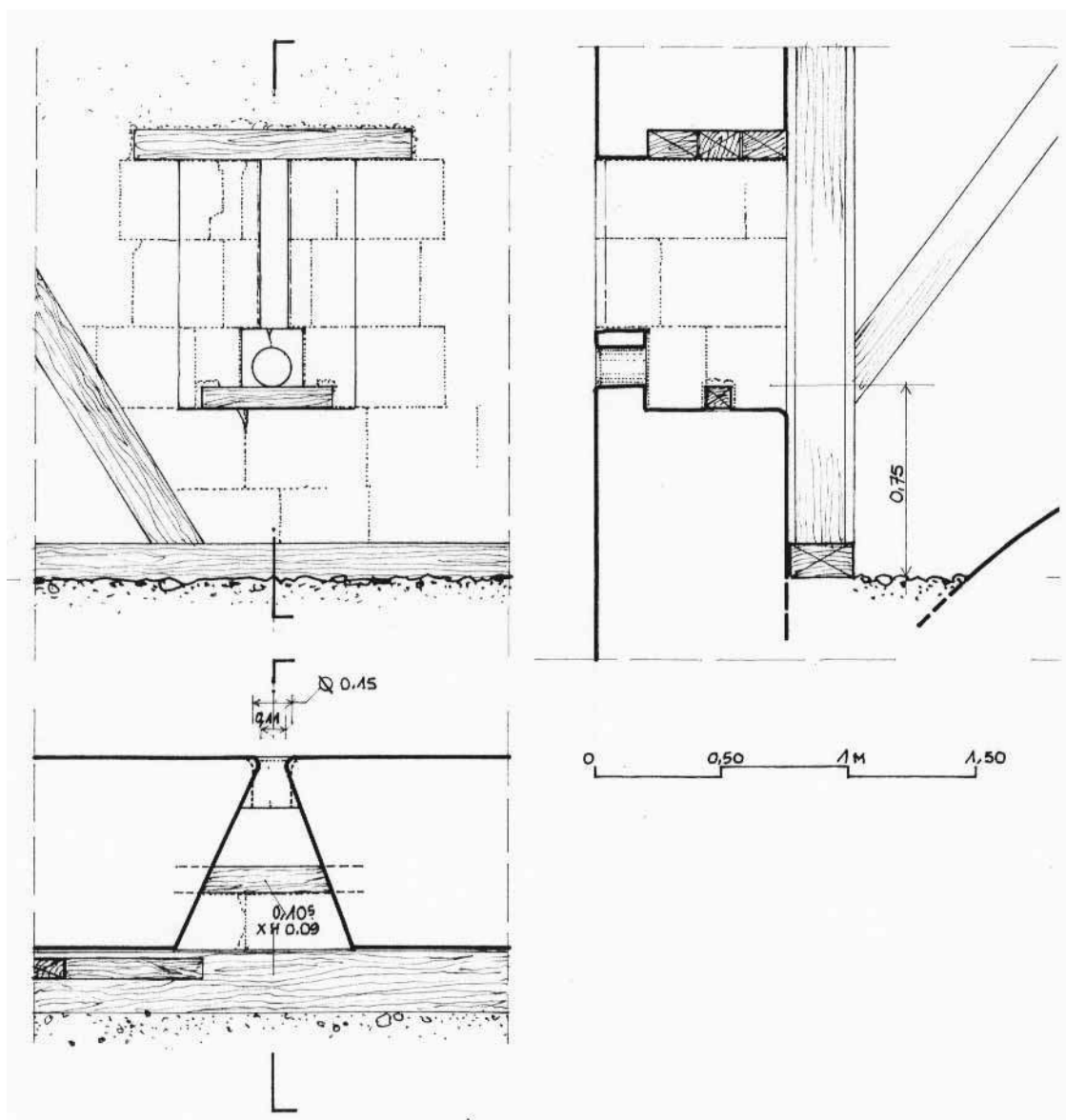


Fig. 56 : Relevé d'une ouverture de tir en point d'exclamation (ouverture occidentale du gouttereau sud de l'église)
(dessins Serge François).

sans doute, construite le long du mur gouttereau sud : du moins c'est ce qu'on pourrait déduire d'un grand bouchage moderne qui court sur les deux étages, et qui pourrait représenter la destruction moderne de ces cheminées (B227).

Cet épisode n'est pas daté précisément, d'autant que les charpentes n'ont pas été étudiées. Il est probable qu'il faille caler cette phase avant la phase suivante de fortification de la Corroirie, datée des années 1570. Ainsi, le contrefort oblique B130 est-

il antérieur à un mur qui vient s'y appuyer, et dans lequel s'ouvre une porte à pont-levis datée de cette phase de la fin du xvi^e s. Une arquebusière sommaire sera alors aménagée à partir d'une fente de jour appartenant à la nouvelle tour (B75). Le style général de la construction, notamment sa fenêtre, est encore de tradition médiévale, alors qu'on note une rupture nette après, notamment dans la forme des baies.

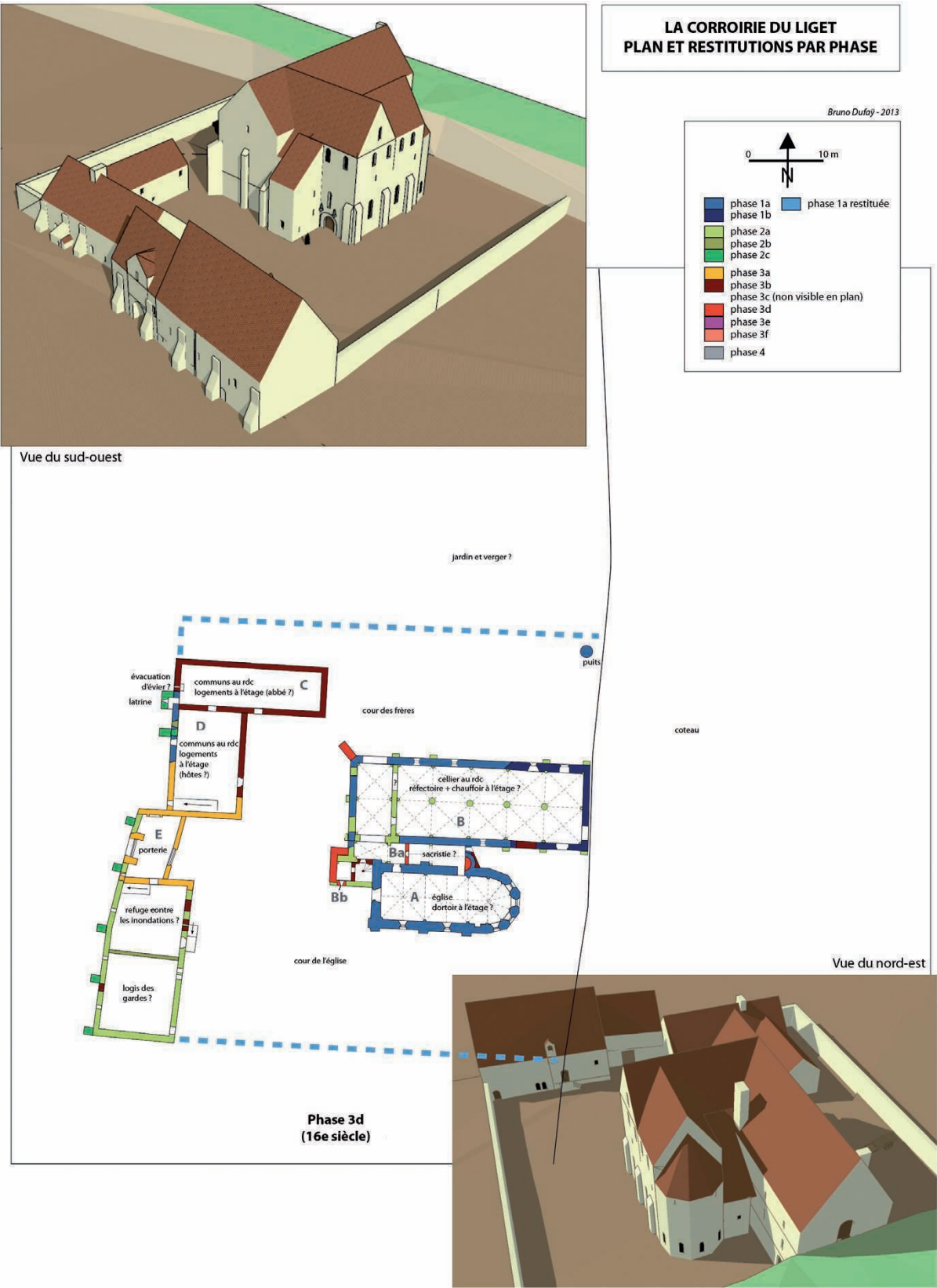


Fig. 57 : Plan et restitutions 3D de la phase 3d (xvi^e s.).



Fig. 58 : Latrine aménagée dans la tour d'escalier (mur ouest) menant aux étages au-dessus de l'église.

5.5. La transformation de la Corroirie en maison-forte (phases 3e et 3f)

Malheureusement, le ^{xvi}^e s. n'en a pas fini avec les conflits et les drames : les guerres de religion sont violentes en Touraine, et la Chartreuse en fait les frais. En 1562, l'abbaye est pillée, le prieur mis à mort (PHILIPPON 1935 : 45 ; MEUNIER 2007 : 86). Les chartreux quittent leur monastère en 1563, mais y retournent sans doute peu après. Le 12 octobre 1575, ils reçoivent la protection du duc d'Alençon, frère du roi Henri III, contre les pillards de la région, par un mandement adressé *aux gouverneurs, lieutenants généraux, capitaines, colonels, chefs conducteurs de gens de guerre, tant de cheval que de pied, maîtres de camps et tous autres qu'il appartiendra*³⁵. Mais, le 3 mars 1589, malgré de nombreuses lettres de sauvegarde royale et la pose de panonceaux marquant la

protection royale³⁶, un parti de Huguenots investit la Corroirie. Elle est pillée et ses archives sont brûlées (PHILIPPON 1935 : 47-51 ; MEUNIER 2007 : 90-92) : *les paysans du voisinage, profitant de cette occasion, allumèrent un feu dans la cour où ils jetèrent ce qu'ils purent trouver de titres*³⁷. On voit bien par cette notation que la Corroirie était le centre administratif du domaine et de la seigneurie.

Pendant cette période troublée, on met à profit le moindre répit pour se retrancher derrière des fortifications qui prennent de plus en plus d'ampleur, que ce soient les bourgs ou les domaines particuliers. L'abbaye n'échappe pas à la règle, et son enceinte est dotée d'échauguettes. La Corroirie, en tant que lieu pour le refuge des frères et centre du temporel de l'abbaye, fait l'objet de travaux importants : creusement d'une douve en eau, construction d'un châtelet d'entrée avec pont-levis, porte surmontée d'une bretèche pour protéger l'entrée du bâtiment B, échauguette sur le bâtiment C, etc. Tous ces éléments transforment les lieux en une véritable maison-forte, avec tous les signes distinctifs de la puissance, fonctionnels et symboliques (Fig. 59).

La douve est une dérivation de l'Aubigny, alimentée en eau par une écluse à l'angle nord-est de l'étang. Il est probable qu'il se soit agi d'un simple canal creusé dans le sol, sans maçonneries, de cinq à huit mètres de large pour 1,50 m de profondeur (voire sans doute au moins deux mètres à l'origine). Dans un premier temps, il devait passer seulement devant le châtelet d'entrée, sans retour vers le coteau. La partie nord est plus récente (une partie en est maintenant comblée). Cette douve a entraîné la mise à nu des fondations des façades ouest des bâtiments D et F et le déchaussement de leurs contreforts. Une reprise en sous-œuvre a donc été nécessaire. C'est la façade du bâtiment D qui était la plus fragile, elle a donc largement été reprise et il a même fallu ajouter un contrefort pour stabiliser la maçonnerie (D50). Les contreforts du bâtiment F ont été soutenus par un massif de maçonnerie à pans coupés (F30) plus large que le contrefort rectangulaire (Fig. 64).

36. Ces lettres sont essentiellement conservées dans le dossier H193. Ces panonceaux, représentant les armoiries royales, pouvaient être en bois ou en tissu. Ils étaient parfois appelés bâtons royaux car on ajoutait derrière l'écu, deux bâtons royaux disposés en sautoir. Seuls les sergents du roi avaient le droit d'apposer ce signe de protection en cas de danger imminent (ANONYME, *Le grand vocabulaire François*, tome XX, Paris, 1772.)

37. AD37, H193, cité par MEUNIER 2007 : 90.

35. AD37, H193, cité par MEUNIER 2007 : 89.

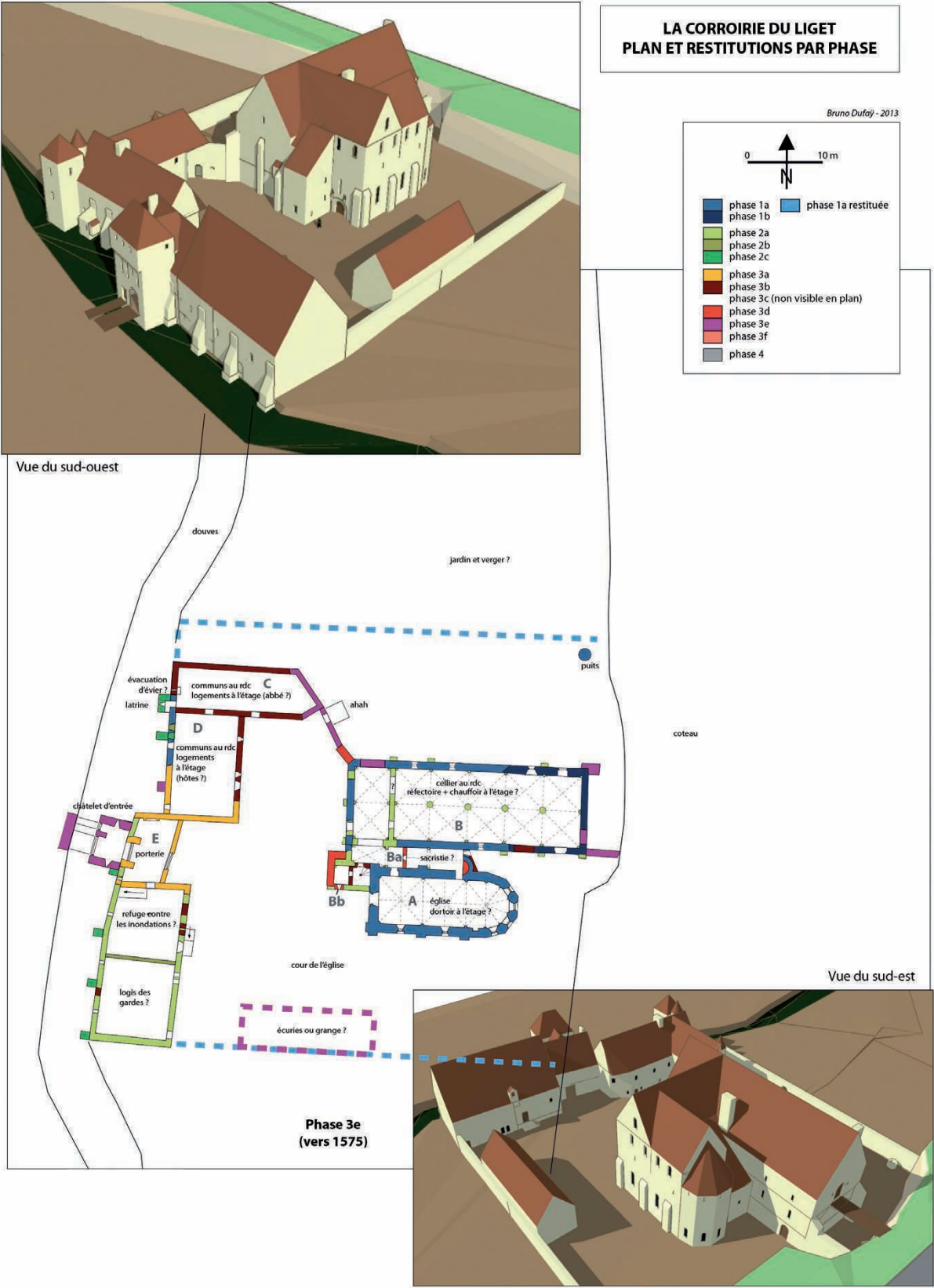


Fig. 59 : Plan et restitutions 3D de la phase 3e (vers 1560).

Bien que non protégé par la douve, le front nord de la Corroirie fut également mis en défense. Les traces d'une fondation à l'angle nord-ouest du bâtiment C nous font proposer l'hypothèse d'une tour carrée à cet endroit. On y aurait accédé par la petite porte qui se voit en hauteur dans le pignon nord du bâtiment. Les désordres de la maçonnerie dans ce secteur pourraient être la trace de sa destruction (contrefort – sans n° – et reprise du parement du gouttereau ouest C1). Toutefois, sans fouilles, il est impossible d'en être certain ; il pourrait aussi s'agir des traces d'un dispositif d'écluse ou de franchissement de la douve.

Les bâtiments B et C furent reliés par un mur, percé d'une porte piétonne munie d'un pont-levis dont on voit encore la fente pour la flèche. Comme la douve ne passait pas à cet endroit, il faut imaginer un " ahah ", petit fossé sec creusé juste devant³⁸. Cette porte était aussi défendue par une ouverture de tir.

Afin de mieux insérer ce mur, l'extrémité orientale du bâtiment C fut entièrement reprise sur un plan qui concorde avec l'oblique du mur. La date de 1563 est gravée sur le parement interne du mur oblique de ce bâtiment. À son angle nord-est, pour flanquer la porte à pont-levis, fut construite une tour d'échauguette circulaire, dont l'arrondi et la porte d'accès sont encore visibles à l'intérieur du bâtiment. Pour dégager le passage, l'angle sud-est du bâtiment D fut aussi rogné ; il se peut toutefois que ceci n'ait eu lieu que plus tard (phase 4), quand la porte piétonne à pont-levis fut transformée en passage pour les charrettes³⁹. Pour que cette porte soit réellement défensive, il a fallu condamner la grande baie qui donnait dans le couloir à l'extrémité ouest du bâtiment B, car elle le rendait indéfendable. À sa place, fut percée une porte dans le pignon ouest (B123), surmontée d'une bretèche en ultime précaution (B128)⁴⁰.

À l'est de cette ligne de défense, l'à-pic du coteau a été entaillé afin de supprimer tout accès direct aux

bâtiments par le haut. La porte dans le pignon du bâtiment B devint accessible par une passerelle (on en voit encore la corniche d'appui, très abîmée), et défendue par deux petites ouvertures de tir ou de guet (Fig. 29). Comme ce pignon s'adossait auparavant au rocher, il s'est trouvé fragilisé par cette opération de terrassement : il a donc été renforcé à l'angle nord-est par un gros contrefort, tandis qu'à l'angle sud-est ce contrefort se transforme en mur de clôture jusqu'au coteau. Il a en partie disparu, mais un arrachement s'observe encore nettement, interdisant de voir à cet endroit un simple contrefort symétrique du précédent. Le pied du mur a aussi été renforcé par un talus de maçonnerie.

Avec la douve, l'élément aujourd'hui le plus visible de cette campagne de fortification est le châtelet d'entrée (bâtiment E) qui se dresse au centre du front occidental de la Corroirie (Fig. 45 et 45bis). Plaqué contre la porte à herse, il s'agit d'une tour avec un étage sur mâchicoulis, dotée d'une porte piétonne et d'une porte charretière. Ces deux portes sont dotées d'un pont-levis qui franchit la douve. Ce châtelet fonctionne avec le niveau de sol rehaussé au xv^e s., et sa construction peut être datée des années 1575 : la date de 1578 est gravée au revers du mur ouest sur une console, sans doute destinée à supporter une statue ; parfaitement liée à la maçonnerie, cette console est contemporaine du châtelet dont elle doit dater peu ou prou l'achèvement. Le style des mâchicoulis, le système de pont-levis⁴¹, la décoration des cheminées aux étages ou la charpente à chevrons formant fermes ne contredisent pas cette datation. Celle-ci est confirmée par la dendrochronologie, qui donne pour la charpente du toit un abattage des bois à l'hiver 1578-1579 et, pour le pan de bois qui cloisonne le haut du châtelet, deux campagnes d'abattage, en 1577-1578 et 1578-1579.

D'autre part, la charpente du toit du bâtiment F a été refaite dans la foulée, puisque les bois qui la constituent proviennent de deux abattages successifs, en 1581-1582 et 1582-1583.

À la phase suivante (3f), l'enceinte a été considérablement agrandie vers le nord, avec une porte piétonne, murée mais encore visible (Fig. 60)⁴².

38. Un " ahah " est une petite fosse formant coupure devant un passage à défendre. C'est souvent un aménagement secondaire dans une zone où un véritable fossé n'est pas envisageable. L'onomatopée évoque la surprise de celui qui tombe dedans, car la petite taille des ahahs les rendait discrets. Un tel dispositif a été retrouvé pour défendre la tour du Coudray au château de Chinon, à la même époque (LEFEBVRE *et al.* 2005).

39. La première option est retenue dans les restitutions 3D, la seconde dans le plan phasé du site.

40. Tous ces dispositifs défensifs n'excluent pas le maintien du mur de clôture nord primitif, notamment pour maintenir le puits relativement à l'abri.

41. Un système identique a été installé pour accéder à la tour de Boissy, au château de Chinon, également dans le cadre des guerres de religion.

42. La grande porte qui ouvre aujourd'hui dans ce mur nord est récente, simple brèche sans piédroits. Elle doit dater du remblaiement de la douve, sans doute à l'époque moderne.

Elle protégea aussi la partie du plateau qui domine la Corroirie, garantissant d'une attaque contre l'accès par le bâtiment B ; des impacts de balle d'une attaque précédente se lisent en effet sur ce pignon. En elle-même, cette enceinte n'est qu'un mur maigre de moellons, couvert par un chaperon en bâtière fait de lauzes et porté par une tablette en débord, sans dispositifs défensifs particuliers, si ce n'est deux bouches à feu de part et d'autre de l'entrée nord.

Ces phases de construction furent accompagnées du percement d'un grand nombre d'ouvertures de tir adaptées aux arquebuses ou aux mousquets, fentes étroites munies d'un étrier triangulaire à la base (Fig. 54, 61) ou d'une petite ouverture circulaire au centre ou à la base de la fente, toujours courte. Deux furent ajoutées au chemin de ronde de l'abside de l'église, dans les pans qui n'avaient pas déjà reçu de bouche à feu (Fig. 62), parfois des fentes de jour furent adaptées, parfois elles furent créées de toutes pièces. Dans le bâtiment F, le clocheton de la façade sur cour a été "bricolé" en lucarne munie de telles ouvertures, sans doute accessible du rez-de-chaussée par une échelle de meunier, puisque le plancher ne sera aménagé qu'à la phase 4 (Fig. 63). Dans les bâtiments C et D, elles étaient desservies par un véritable chemin de ronde qui courait le long des murs extérieurs. Pour ce faire, ces bâtiments ont été rehaussés ou repris en partie haute.

En même temps sans doute, le dispositif fut complété par deux tours rondes. L'une est située à l'extrémité sud du front ouest, à l'angle du bâtiment F (maintenant coupée à mi-hauteur) (Fig. 43 et 64), et l'autre, très ruinée, vint remplacer l'échauguette à l'angle nord-est du bâtiment C (Fig. 49). Elles sont de facture médiocre, en moellons de tout venant, et munies de petites ouvertures de tir pour des mousquets. On y pénétrait par l'étage, en liaison avec une porte percée à l'étage de chacun des bâtiments dont elles sont mitoyennes (une porte au rez-de-chaussée fut ultérieurement percée dans chacune). Le mur où s'ouvrait la porte avec le ahah fut percé d'une nouvelle ouverture de tir, placée en hauteur et servie par une plateforme accessible depuis le bâtiment C. Une modification de la charpente du toit du bâtiment C, sans doute liée à ces travaux, est datée par dendrochronologie au plus tôt de 1588 (bois abattus à l'hiver 1587-1588). Un madrier encore en place dans l'ouverture de tir du rez-de-chaussée de la tour sud, servant d'appui à l'arquebuse, a fourni une date dendrochronologique malheureusement inex-

ploitable⁴³. C'est sans doute aussi à cette phase que fut supprimée la tour carrée à l'angle nord-ouest du bâtiment C, si jamais elle a existé.

5.6. La prison, un témoin exceptionnel de la justice des chartreux

À l'écart de l'ensemble monastique, au nord de la grande cour créée à la phase 3e, se dresse une construction atypique. Elle se présente comme une tour cylindrique de cinq mètres de diamètre pour sept mètres de haut, couverte en calotte ovoïde de pierres sur corniche formant larmier (Fig. 65, 66 et 67). Elle est dressée en moellons de tout venant, où l'on peut observer de rares trous de boulin (la majorité est rebouchée). Toutes les baies sont encadrées par des blocs de pierre de taille calcaire. La seule porte originelle, au niveau supérieur, ouvre vers l'ouest. L'intérieur se présente sur deux niveaux voûtés reliés entre eux par un trou d'homme central de 70 cm de diamètre, obstruable par une trappe de bois dont subsistent la feuillure d'encastrement dans le sol supérieur et un scellement de charnière.

Le niveau inférieur, de 2,70 m de diamètre pour 2,90 m de haut, était parcimonieusement éclairé par deux jours en archère, l'un à l'ouest, l'autre à l'est, et couvert d'une voûte surbaissée percée en son centre d'un trou d'homme. À chaque étage, une latrine est aménagée au sud, simple niche de retrait avec trace du siège, et sans doute à fond perdu.

Le niveau supérieur, de 3,65 m de haut pour 2,80 m de diamètre, était percé de deux jours en archère où subsistent les arrachements d'un double barreaudage, extérieur et intérieur. Ce niveau est accessible par une porte de 70 cm de large. Elle se fermait du dehors, puisque le vantail se tirait de l'extérieur et se bloquait par deux barres de bois dont les orifices de coulisse d'effacement se superposent dans l'épaisseur du mur au nord. Cette porte devait être précédée d'un balcon de bois intégrant l'escalier d'accès extérieur, dont sont visibles dans le parement externe les empochements de solives.

À une période indéterminée, les deux jours du niveau inférieur ont été obstrués, puis une nouvelle porte a été sommairement percée au rez-de-chaussée sur la façade ouest, en empiétant sur une des baies

43. Il s'agit d'un madrier très retaillé dont le dernier cerne de bois de cœur conservé date de 1484. Il lui manque beaucoup de cernes, donc une date plus récente est certaine, sans qu'on puisse la préciser. Il est possible qu'il s'agisse d'un remploi.

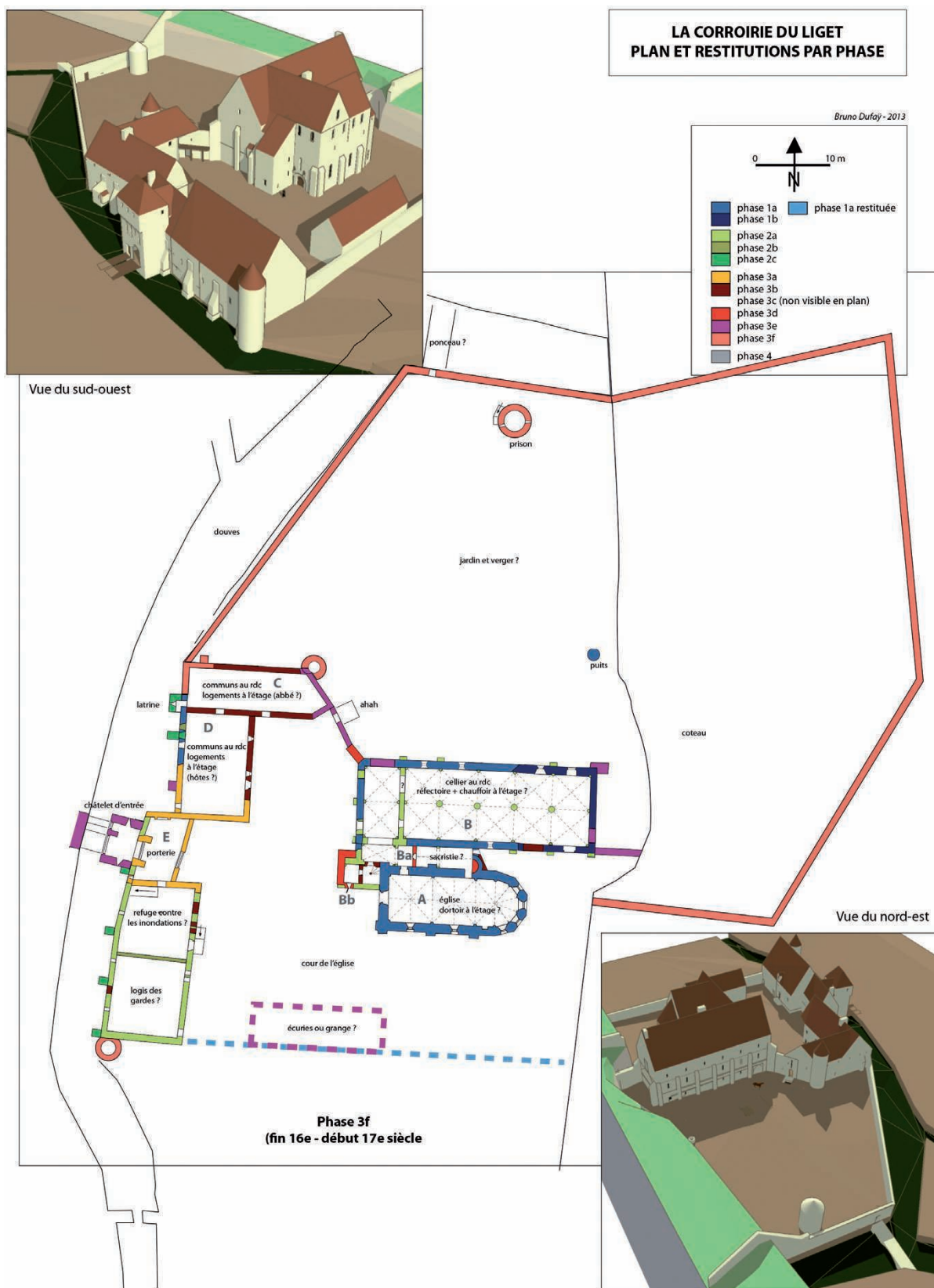


Fig. 60 : Plan et restitutions 3D de la phase 3f (fin XVI^e-début XVII^e s.).



Fig. 61 : Fente de tir dans le châtelet d'entrée (mur nord).
L'évier placé dessous est peut-être plus tardif.

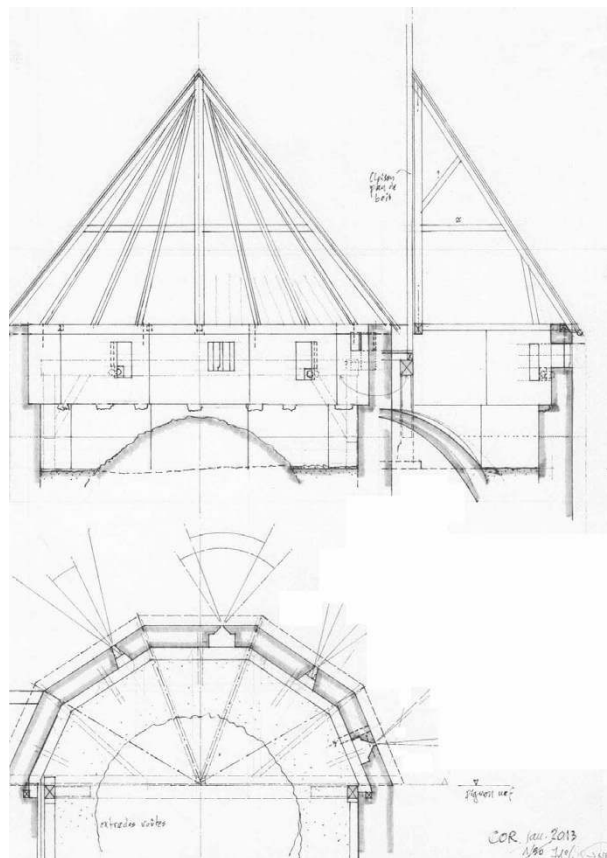


Fig. 62 : Plan et coupe des ouvertures de tir de l'abside de l'église
(dessins Serge François).

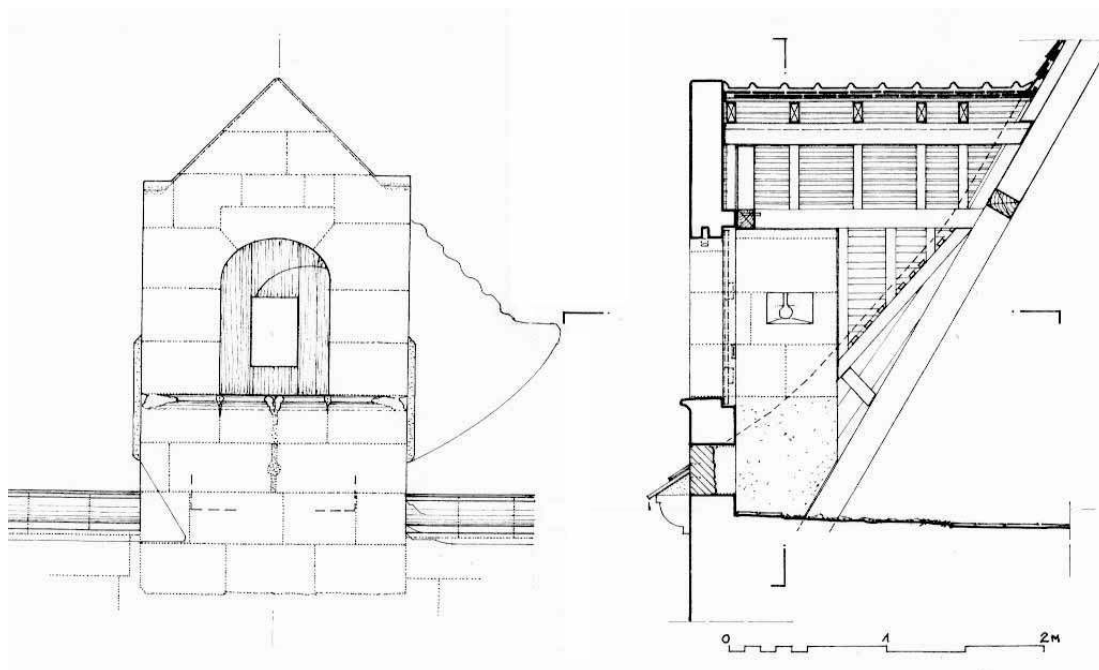


Fig. 63 : Lucarne du bâtiment F aménagée pour le tir (dessins Serge François).



Fig. 64 : Le bâtiment F avec au premier plan la tour ronde de la fin du ^{xvi}^e s. ou du début du ^{xvii}^e s., et à l'arrière-plan le châtelet d'entrée (vers 1575).



Fig. 65 : La prison de la Corroirie (fin du ^{xvi}^e s. ou du début du ^{xvii}^e s.).



Fig. 66 : La prison de la Corroirie, vue intérieure prise depuis le rez-de-chaussée, regardant vers le trou d'homme qui y donne accès, avec la coupole de couverture de l'étage en arrière-plan.

condamnées. Dans la dernière décennie du ^{xx}^e s., la façade ouest a été reprise pour éviter la chute du linteau de la porte, par obstruction des brèches.

Quelle était la fonction de ce bâtiment ? S'il n'y avait eu les latrines, il aurait été tentant d'en faire une glacière. Une tradition tenace voudrait en faire un four à chanvre, compte tenu de l'importance de cette production textile attestée à la Corroirie. Dans cette hypothèse, la salle basse aurait été la chambre de chauffe, le chanvre étant déposé dans la salle haute. Mais le four à chanvre, comme bâtiment dédié, n'existe qu'à partir du ^{xix}^e s. Auparavant, le chanvre est séché, après rouissage et avant broyage, dans la cheminée de la demeure même, avec tous les risques d'incendie inhérents. Par ailleurs, la structure du bâtiment ne permet pas cet usage : d'une part, l'orifice reliant les deux niveaux est d'un diamètre trop important (70 cm) pour empêcher la propagation des

flammes de la chambre de chauffe vers la chambre de séchage du niveau supérieur ; d'autre part, ce niveau n'a aucun orifice dans le sommet de la voûte pour évacuer fumées et vapeurs, rendant inopérant son usage pour le séchage, même en oxydo-réduction.

Au vu de ses caractéristiques (accès par le seul niveau supérieur, condamnable de l'extérieur par double barre, et d'où l'on descend au cul de basse fosse par un trou d'homme central ; latrines non isolées de l'espace central ; jours étroits sécurisés par deux barreaudages), la seule hypothèse pertinente est de faire de cette tour une geôle. L'histoire des lieux vient corroborer cette hypothèse.

L'ampleur du domaine chartreux du Liget entraîna, dès la constitution du domaine, bien des convoitises. L'interdiction de l'usage de la force pour ces contemplatifs accentua cette tendance à la prédation par les populations voisines sur le domaine non

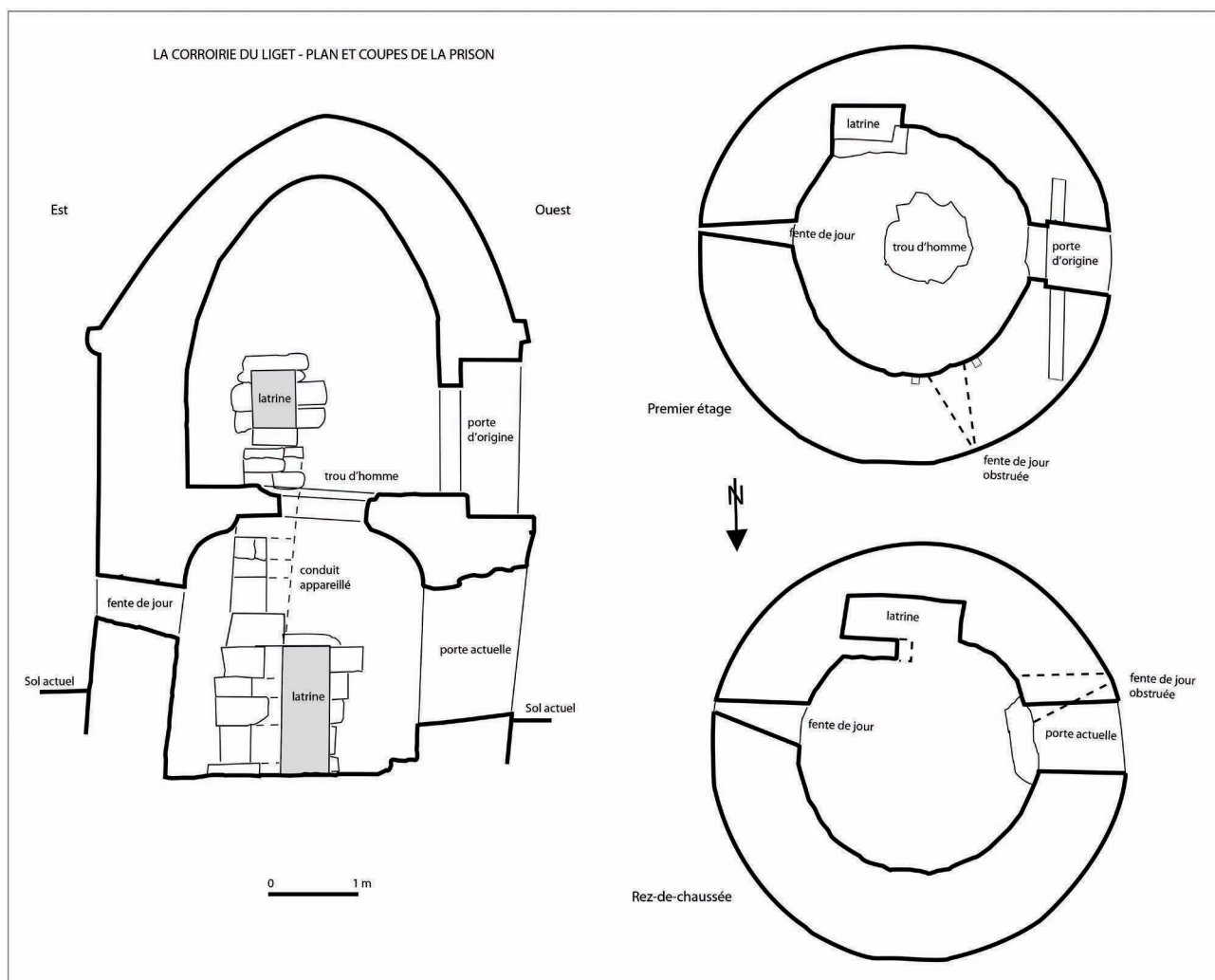


Fig. 67 : La prison de la Corroirie, coupe et plans (relevé Camille Culioli, Claire Pastor, Clémentine Buonomo et Rémi Lequint).

agricole du monastère : marronnage clandestin, braconnage de la forêt et des étangs. Cette tendance était d'autant plus forte qu'elle était encouragée par les seigneuries laïques des alentours, elles-mêmes, *a contrario*, légitimées par nature à employer la violence pour faire respecter leurs propriétés et leurs droits sur la terre et sur les hommes. De rares sources suggèrent l'antagonisme des populations à l'égard des bons pères, comme l'attaque huguenote de 1589, au cours de laquelle les paysans environnants assistent passivement à la torture des moines, puis participent au pillage de l'établissement (MEUNIER 2007 : 90-92 ; cf. ci-dessus § 5.5.).

On l'a vu, même si leur origine est incertaine, les religieux de la Chartreuse du Liget avaient tous les droits d'une seigneurie selon les coutumes de Touraine, dont ceux de chasse, de pêche, de haute,

moyenne et basse justice, droit d'avoir des fourches patibulaires, tous droits confirmés par Louis XI en 1468, à cause de leur fief et seigneurie de la Corroirie. Le fief de la Corroirie relevait du château de Loches ; sa justice, elle, relevait du présidial de Loches et du Parlement de Paris. Le bailli royal de Loches intenta à plusieurs reprises des procès aux chartreux pour contester leurs droits de haute justice, mais le roi trancha toujours en leur faveur. Deux documents, de 1352 et 1379, mentionnent les prisons de la Corroirie. Par lettres patentes du 12 juillet 1432, Charles VII leur octroya une garnison avec un capitaine ; quelques mois plus tard fut créé l'office de garde de l'hôtel de la Corroirie. La Corroirie abritait, en tout cas à partir de 1497 (première mention), un bailli, des sergents, un avocat et un procureur fiscal. Des condamnations à mort y ont été pronon-

cées par deux fois au ^{xvi}^e s., contre des sorcières qui furent brûlées vives. En 1713, un jugement est rendu *es assizes de lad. Justice de la Corroirie*.

La prison de la Corroirie appartient à la même campagne de construction que la grande clôture de l'abbaye, au nord du site et sur le plateau (phase 3f). C'est la même mise en œuvre, la même tablette haute formant larmier, la même couverture de lauzes en tas de charge qu'on retrouve à la prison : elle participe donc du même programme d'ensemble. On imagine mal, du reste, que cette prison ait été antérieure à l'enceinte qui la protège. On ne sait donc pas où, avant la fin du ^{xvi}^e s., étaient détenus les prisonniers à la Corroirie.

6. LE BASCULEMENT DANS LA MODERNITÉ : MOULINS HYDRAULIQUES, CONFORT DES LOCAUX, EXPLOITATION AGRICOLE APRÈS LA RÉVOLUTION (PHASE 4, DU ^{xvii}^e AU ^{xx}^e S.)

Une fois les troubles intérieurs définitivement écartés, après les premières années du ^{xvii}^e s., la Chartreuse entreprit de se relever (Fig. 68). Dans une supplique du 24 mars 1584, les Pères pouvaient se plaindre que *par le passage des camps toutes nos métairies [ont été] ruinées* (MEUNIER 2007 : 86), même si un rapport huguenot, en 1586, jugeait que les chartreux disposaient encore d'une *maison et couvent fort riche, pécuniairement et biens meubles, tant en fort beau bois de haute futaie qu'autrement*⁴⁴.

La période de la Contre-Réforme fut bénéfique pour la Chartreuse dont l'ordre était actif au sein du parti dévot. Un certain nombre d'intellectuels et d'enseignants qui eurent une influence dans les débats du temps vécurent à la Chartreuse dans la première moitié du ^{xvii}^e s., comme Jacques Pétau qui occupa une chaire de théologie à la Sorbonne, ou Alphonse-Louis du Plessis de Richelieu, frère aîné du cardinal, qui fut Grand Aumônier de France (MEUNIER 2007 : 97-98). En août 1649, Louis XIV confirma tous les biens et privilèges des chartreux du Liget. Un *État des domaines et héritages de la Chartreuse du Liget*, établi entre 1674 et 1681, recense les biens fonciers du monastère : 582 ha de terres cultivées, 434 ha de bois et 27 ha d'étangs. La Corroirie se trouve alors à la tête d'un réseau de dix-sept métairies (AD37, H195, cité par MEUNIER 2007 : 105-109).

6.1. Aménagement de deux moulins à eau

La Corroirie elle-même n'échappe pas à l'expansion économique : des travaux sont menés dans le bâtiment B pour y installer deux moulins à eau. Le plan d'arpentage du ^{xvii}^e s. évoque *le moulin des roches ou on a annexé des terres depuis 1671 que les moulins de la Courroirie sont faits* (AD37, H 197 fol. 2 recto). Nous connaissons ainsi la date de la création de ces moulins. L'analyse archéologique indique que cette datation est crédible ; les moulins sont les dernières installations repérables dans le complexe de l'église et du bâtiment B. Ils ne peuvent fonctionner que si les douves existent, dont on a vu qu'il fallait en placer le creusement dans le dernier tiers du ^{xvi}^e s. au plus tôt. Du reste, le débouché du canal de fuite dans la douve nord est clairement une reprise dans la maçonnerie du mur d'enceinte. Cette reconversion signe le glas de la dimension religieuse de la Corroirie : en 1674, on parle de "l'ancienne chapelle" du lieu, ce qui signifie que l'église a été déconsacrée (AD37, H193 fol. 200 recto). La campagne de rénovation du monastère datant du milieu du ^{xvii}^e s. fait état de la construction d'une cellule pour un frère convers (AD37, H174). La Corroirie n'est donc plus le monastère des convers, puisque ces derniers sont accueillis au sein de la Chartreuse. La "cour des obédiences"⁴⁵ figure en toutes lettres sur les plans du ^{xviii}^e s. de la Chartreuse, du côté de l'entrée nord, ce qui indique bien que les fonctions de la Corroirie ont été transférées dans l'abbaye. Cette évolution était d'ailleurs dans l'air du temps, puisqu'en 1678, le Chapitre général de l'Ordre décida de supprimer les maisons basses en tant que lieux de résidence des frères convers.

Les vestiges de ces moulins sont assez bien conservés pour qu'on puisse en proposer la reconstitution (Fig. 69 à 73). Ils sont au nombre de deux, logés dans les deux travées orientales du bâtiment B. Elles furent isolées par une cloison transversale B141, et subdivisées en deux pièces communicantes par la cloison B73, chacune pour un moulin. Cloisons et portes ne sont pas toutes contemporaines l'une de l'autre, on y reviendra. Des "quais" maçonnés furent construits pour supporter les roues à eau (B148 au sud et B143 au nord). Parallèles au pignon, ils délimitent aussi le canal de fuite par où l'eau s'écoule après être passée sur les roues. À l'autre extrémité du bâtiment B, deux pièces d'ha-

44. *Description de Loches, ville et chateau et de leurs issues et advenues*, Bibliothèque de l'Institut, collection Godefroy 219, folio 65 (cité par MEUNIER 2007 : 90).

45. Les "obédiences" sont les bâtiments utilitaires des monastères cartusiens.

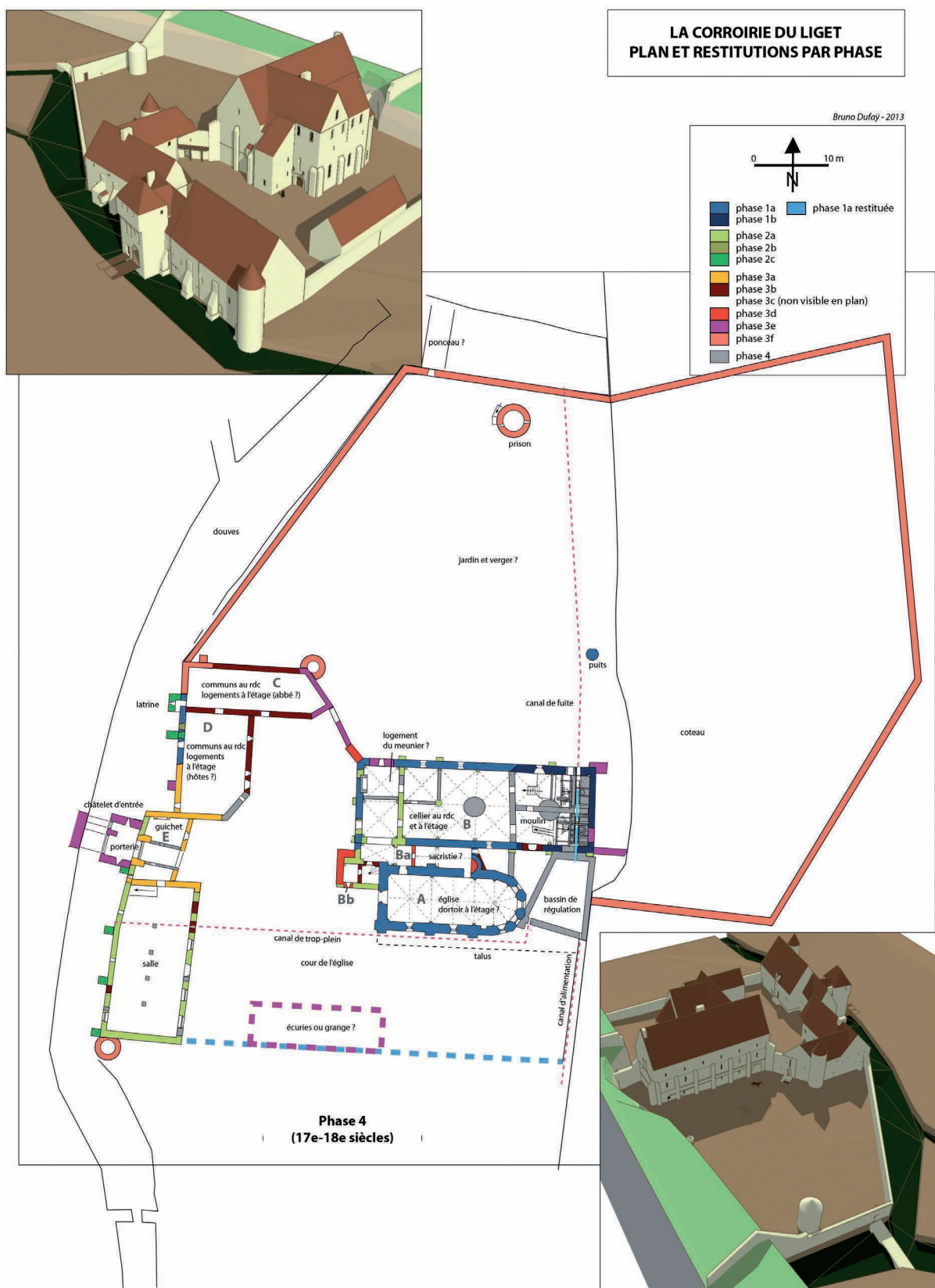


Fig. 68 : Plan et restitutions 3D de la phase 4 (xvii^e-xviii^e s.).

bitation furent aménagées dans l'angle nord-ouest, avec une grosse cheminée datable du ^{xvii}^e s. par le style de ses piédroits. Il est loisible d'y voir le logement du meunier.

L'eau était amenée par un canal souterrain (B35), construit au sud, en provenance de l'étang. Il débouche dans un bassin trapézoïdal (B34) construit devant l'extrémité orientale du bâtiment B, condamnant la porte cochère B38 qui fut transformée en un simple soupirail. Profond d'1,40 m, ce bassin est constitué de murs épais revêtus de béton de tui-leau étanche. Dans l'angle sud-ouest, un orifice de trop-plein donne sur une conduite souterraine qui traverse la cour pour se jeter dans la douve devant le bâtiment F, par l'orifice en plein cintre F28. Du côté sud où, ni le coteau, ni des maçonneries ne viennent contrebuter la poussée de l'eau contre les murs du bassin, un talus de terre fut apporté, et prolongé le long de l'église. Ce bassin permet la régulation du débit de l'eau, voire son arrêt temporaire, sans qu'il soit besoin d'aller fermer la vanne à la sortie de l'étang.

L'eau parvenait à l'intérieur du bâtiment B par l'orifice rectangulaire B16, percé dans le gouttereau sud, au niveau du fond du bassin. Après avoir joué son rôle moteur, elle tombait dans un canal creusé dans le sol du bâtiment pour avoir une hauteur de chute suffisante. Le long du pignon, on a simplement construit un mur bas, juste pour contenir l'eau et protéger le pied du pignon ; le fait qu'il soit bas permettait aussi de loger la lanterne (cf. ci-dessous ; " quai " B148 est). Du côté ouest, le mur du canal a été construit plus haut, environ un mètre au-dessus du sol (B148 ouest ; cette maçonnerie a perdu sa hauteur, mais celle-ci est lisible dans les murs gouttereaux du bâtiment B). Il était destiné à recevoir les poutres du plancher portant la meule (cf. ci-dessous), et empêchait les gens de tomber dans le canal. Puis l'eau s'échappait par l'ouverture B147, ménagée à l'opposé, dans le gouttereau nord, vers un canal de fuite souterrain qui se déversait dans la douve nord.

Il n'a donc pas été choisi par les chartreux de créer un bief de l'Aubigny, en parallèle des douves. Les travaux de terrassement eussent été considérables, et la topographie s'y prêtait peu. Ce ne sont donc pas des roues à aubes qui furent installées, fonctionnant avec l'eau " par en dessous ", mais des roues dites " à augets " ou " verticales en dessus ", mues par l'eau qui s'écoule par-dessus, ajoutant son poids à son débit. Celle-ci devait tomber sur les augets (ou pales) par une gouttière ou " coursière "

en bois⁴⁶ (reconstitutions explicatives Fig. 74-75 ; relevés Fig. 80 et 83). Ce type de roue a un bien meilleur rendement, ce qui est utile pour une courte chute d'eau et de petit débit, comme c'est le cas à la Corroirie (GUICHANÉ 1993 : 117).

Si ce dispositif est facile à comprendre pour une seule roue, il l'est moins pour deux roues en enfilade, parfaitement alignées. Il n'est pas vraisemblable que la deuxième roue (celle du nord, en aval) ait été mue par l'eau circulant dessous, venue de l'autre roue par le canal de fuite. En effet, le débit et la hauteur de l'eau étaient insuffisants, car la quantité d'eau nécessaire pour faire tourner une roue à augets est moindre que pour une roue à aubes. Sans doute n'y avait-il qu'une seule coursière au-dessus des deux roues, traversant la cloison B73 par l'ouverture rectangulaire B149 aujourd'hui bouchée. Au niveau de la première roue (celle d'amont, au sud), une trappe laissait échapper l'eau sur les augets ; dans ce cas, il n'y a pas d'eau qui alimente la seconde roue. Pour cela, il faut fermer cette trappe, pour que l'eau soit conduite jusqu'à la roue aval.

Cela signifie que les deux roues ne peuvent jamais fonctionner ensemble, ce qui paraît vraisemblable étant donné le faible débit procuré par l'ouverture B16. Autrement dit, ce n'est pas pour doubler la capacité de production que deux paires de meules ont été installées, mais pour mouler deux produits différents. Il s'agit probablement d'une adaptation à ce qu'on a appelé la " mouture économique ", qui nécessitait deux paires de meules. " La mouture économique consiste à retraiter les gruaux issus du premier passage entre les meules. Elle est ainsi nommée par opposition à la mouture 'à la grosse', où les gruaux n'étaient pas retraités. La mouture des gruaux a été interdite en France du ^{xvi}^e au ^{xviii}^e s. pour, croyait-on, des raisons d'hygiène alimentaire. Cette interdiction a été levée par un édit de Louis XV en 1740. Le rendement en farine de la mouture économique est pratiquement le double du rendement de la mouture 'à la grosse' " (GUICHANÉ 1993 : 135).

46. Il existe une abondante bibliographie sur les moulins à eau traditionnels, où l'on pourra approfondir le fonctionnement et le vocabulaire de leur mécanisme. Voir par exemple celle publiée sur le site internet de la Fédération française des Associations de sauvegarde des moulins (<http://www.moulinsdefrance.org/doc/bibliographie.pdf>). Pour des données plus archéologiques, voir Guichané 1993 et, plus récemment, ROLLIER, GIRARCLOS et MILLE 2011. Merci à Raoul Guichané et Alain Espinasse pour leur expertise sur le site.



Fig. 69 : Les restes du moulin sud du bâtiment B.s.



Fig. 70 : Les restes du moulin nord du bâtiment B.



Fig. 71 : Moulin sud : l'orifice rectangulaire d'arrivée d'eau et le canal de fuite.



Fig. 72 : Le canal de fuite du moulin nord, en provenance du moulin sud sous le mur de séparation entre les deux moulins.

Diverses traces d'encastrement de poutre dans les murs et des orifices percés dans la voûte au-dessus de l'emplacement des roues permettent de proposer la restitution du mécanisme des moulins. Ces traces, comme l'hétérogénéité du cloisonnement de l'extrémité du bâtiment B, amènent aussi à considérer qu'il y eut plusieurs états successifs. Du reste, ils étaient encore en fonctionnement en 1835 : un acte de vente en date du 30 juillet de cette année-là fait état d'un moulin à eau faisant blé farine, consistant en deux meules, l'une blanche, l'autre bis, situé sur l'étang de la courroirie⁴⁷. En 1790, un texte signale d'ailleurs un réaménagement des moulins⁴⁸.

47. Papier personnel de la famille de Marsay, actuelle propriétaire de la Chartreuse. Faut-il comprendre qu'il y avait deux paires de meules ("meule" pris alors dans le sens d'unité de moulinage), l'une pour la farine blanche, l'autre pour la farine bise ?

48. AD37, 1 Q 215. Les moines seront expulsés de la Chartreuse en 1791.

Le moulin sud présente, dans le pignon du bâtiment B, deux rangées horizontales de traces d'encastrement de poutres, qui peuvent faire penser à deux états successifs du système (Fig. 80). L'une, B24⁴⁹, est formée de quatre empochements de forte section, répartis par paire de chaque côté de l'axe de la roue. L'autre, B25, un peu plus haut, est également formée de quatre trous, de plus petit format, plus équidistants, accompagnés d'un cinquième encore plus petit vers le centre. Dans les deux cas, on peut supposer qu'ils aboutissaient, en face, dans ou sur le quai B148 ouest. Il n'y a pas de rapport stratigraphique entre ces deux rangées. On peut néanmoins proposer que le système B24 ait précédé B25.

Le raisonnement est le suivant. Il est certain que les moulins connurent des états où les meules étaient installées sur le plancher du premier étage (cf. ci-dessous). Les axes verticaux entraînés par

49. Cette série de trous d'encastrement est notée B27 sur la Fig. 80, ce qui est l'enregistrement de leur bouchage.

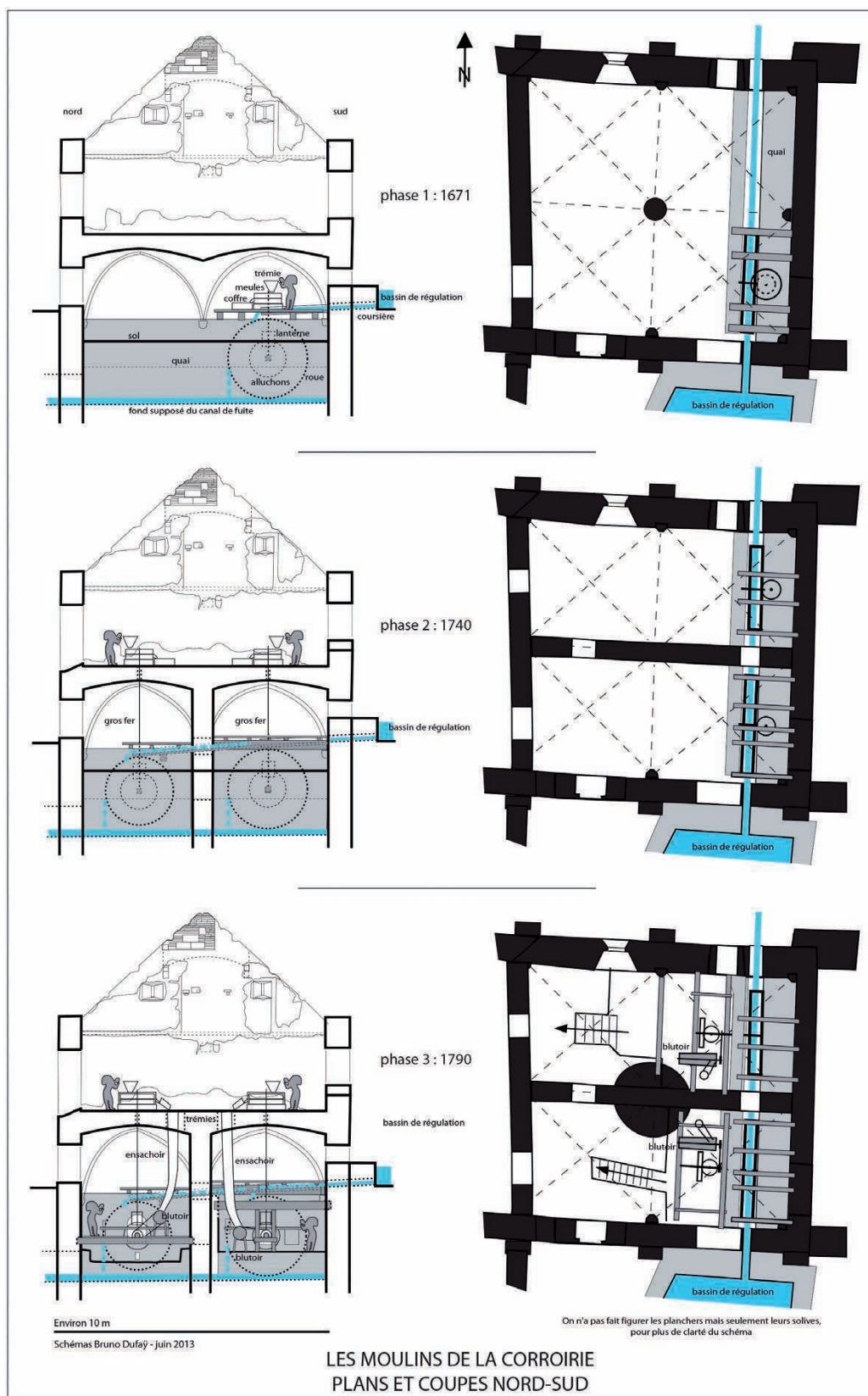


Fig. 73 : Les moulins de la Corroirie : plans et coupes restitués.

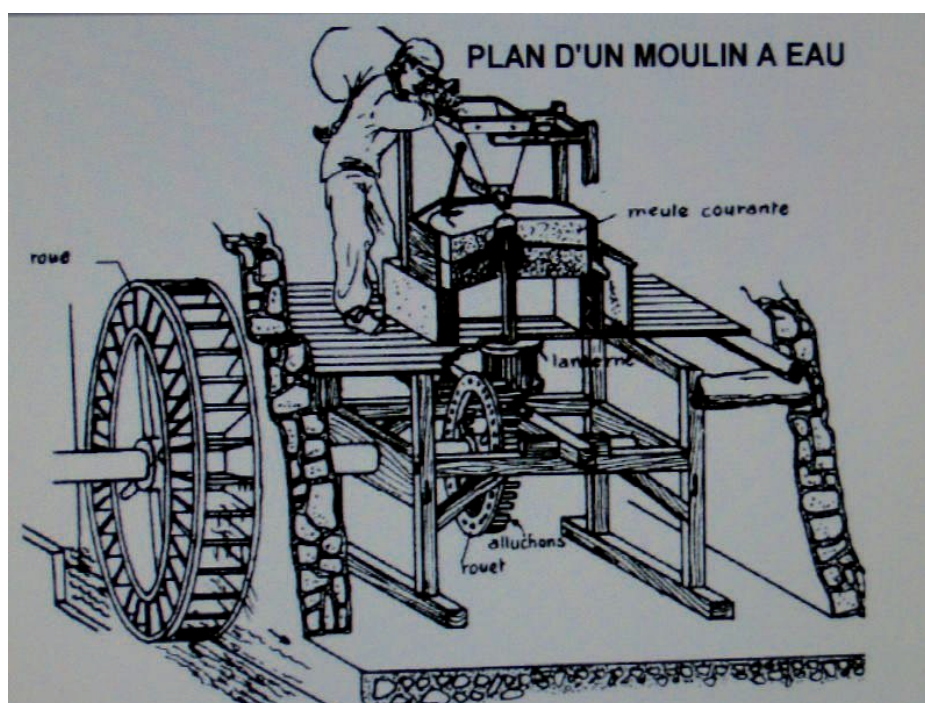


Fig. 74 : Reconstitution d'un moulin à eau simple (comme celui du premier état de moulin de la Corroirie).



Fig. 75 : Reconstitution d'un moulin à eau à deux meules à l'étage (mais entraînées par une seule roue, contrairement à la Corroirie) et dispositif d'ensachage.

l'axe horizontal mu par la roue (" axes debout ", " gros fers " ou " fers à moulin ") passaient à travers la voûte par des petits orifices (B216, quatre ont été observés). Mais on peut penser que, dans un premier temps, les meules ont été posées, au rez-de-chaussée, sur un plancher installé directement au-dessus de la roue. Quelques marches en bois devaient permettre au meunier d'y accéder. Ce type de moulin simple et compact était très répandu en milieu rural. Il fallait que ce plancher soit assez robuste pour supporter le poids des meules et les vibrations du système. C'était possible avec les grosses solives B24. En revanche, le plancher qui reposait sur les solives B25 était plus léger et fragile. Il devait servir uniquement à suspendre la coursière et permettre la visite de la roue. La chronologie des deux systèmes repose sur ce que l'on sait de l'évolution des moulins hydrauliques, le report des meules à un étage supérieur au-dessus de la roue correspondant à une évolution technique (progrès de la métallurgie pour les axes, dispositifs de traitement des grains et de la farine...). Il est donc très probable que le système représenté par B24 soit le plus ancien.

Ce plancher, ainsi cantonné entre le pignon du bâtiment B et le quai ouest du canal de fuite, implique que les meules étaient placées entre le pignon et la roue, et non devant celle-ci (à un niveau plus élevé, naturellement). Ce fait est corroboré par le fait que, à la phase suivante, l'axe vertical fut prolongé à l'étage du bâtiment. Il existe un des trous B216 dans la voûte qui correspond précisément à cette position et qui la confirme. Cet axe était donc tout proche de la roue, trop proche pour supposer un rouet indépendant qui aurait entraîné la lanterne⁵⁰. Il faut donc admettre que les alluchons étaient fixés directement sur le flanc de la roue. Du fait que le mécanisme du moulin tenait tout entier entre le quai ouest et le pignon, il n'y a pas de raison que l'axe de la roue ait dépassé du quai vers l'ouest, comme le laisserait supposer l'ouverture en plein cintre visible dans ce quai. Celle-ci paraît en effet avoir été aménagée dans un second temps. L'axe pouvait éventuellement être fixe, le moyeu de la roue tournant autour. Le gros fer pouvait s'y appuyer, et tourner dans une crapaudine. La meule dormante, surmontée de la

meule tournante, devait être un peu surélevée par un bâti posé sur le plancher. En effet, il faut une petite hauteur pour que la farine puisse s'écouler dans le coffre placé sur le plancher.

Dans la pièce du moulin nord, on ne décèle pas deux phases d'installation des meules. Le seul plancher repérable est faiblement dimensionné, et surtout ne se prolonge guère au-delà de l'axe de la roue, trois solives seulement étant attestées par leur trace d'encastrement dans le pignon (B145)⁵¹. Il n'est donc pas probable que le moulin aval connut une phase où les meules auraient été au rez-de-chaussée.

Le fait que le moulin sud ait été le seul pendant un certain temps se déduit de cette différence. Mais c'est aussi confirmé par le fait que le cloisonnement bipartite de l'extrémité est du bâtiment B n'a été constitué que dans un second temps. En effet, la cloison parallèle au pignon (B141) n'était munie à l'origine que d'une seule porte, au sud, la seule qui présente un bel appareil et un arc en anse de panier. La cloison perpendiculaire (B73) vient s'abouter à B141. On a alors percé une porte rectangulaire simple et plus étroite dans B141, semblable à celle qui fut ménagée dans B73 pour mettre en relation les deux moulins.

L'évolution se fit par le transfert des meules à l'étage et l'ajout d'une deuxième paire, au nord. Les gros fers traversèrent la voûte par les orifices B216 les plus à l'est. Du côté nord, au rez-de-chaussée, il fut sans doute maintenu par un cavalier à la petite poutre ou pièce de fer dont la trace se lit entre les deux paires de solives du plancher B25. On ajouta la cloison B73 pour les isoler l'un de l'autre, percée de l'ouverture B149 pour laisser passer la coursière, comme décrit ci-dessus. Cette transformation fut sans doute dictée par la nécessité de gagner de la place, car la surface de travail pour le meunier, sur son petit plancher suspendu au-dessus de la roue, était bien exigü. Par ailleurs, on l'a dit, l'installation d'une deuxième unité de moulinage permit de produire davantage, grâce à la " mouture économique ". Elle peut être située peu après 1740, date où ce type de mouture fut autorisé.

Les produits à moudre devaient être montés à l'étage par une potence donnant à l'extérieur. C'est sans doute pour cela que la fenêtre nord-est du bâtiment (B174) a été refaite, afin qu'elle s'ouvre au ras du plancher, de façon à ne pas gêner le chargement

50. Le " rouet " est la roue dentée placée sur l'axe de la roue motrice, qui vient s'engrener à angle droit avec la " lanterne " qui entraîne l'axe vertical sur lequel sont placées les meules. Ces dispositifs étaient en bois et les engrenages constitués de barreaux appelés " alluchons " pour le rouet et " fuseaux " pour la lanterne.

51. Cette série de trous d'encastrement est notée B144 sur la Fig. 80, ce qui est l'enregistrement de leur bouchage.

des sacs ; son style évoque les fenêtres médiévales, mais la mise en œuvre des claveaux de l'arc est beaucoup plus moderne. À l'inverse, la fenêtre côté sud fut rétrécie par le bas (B24, par le bouchage B25).

Ce report à l'étage ne fut pas sans dommage pour la stabilité de la voûte du rez-de-chaussée et de ses supports. Il fallut chemiser d'importance les deux piliers qui n'étaient pas déjà contrebutés par des cloisons. On voit que ce dispositif est postérieur à celles-ci par le fait que, à l'est, il vient englober la cloison B73.

Une dernière phase d'évolution consista à améliorer encore la chaîne opératoire, ce qui peut correspondre à la modification signalée en 1790. Les meules furent déplacées vers l'ouest, toujours à l'étage, comme en témoignent les deux autres orifices B216, plus à l'ouest que les précédents. À ces orifices sont liées deux trémies rectangulaires dans le plancher (B217), coffrées de bois et qui ont gardé leur fermeture, également en bois. Elles ont pu servir à faire descendre la farine sortie des meules par un ensachoir, sans doute en toile, aboutissant dans un sac placé dessous, au rez-de-chaussée, ce qui évitait d'avoir à redescendre des sacs de farine du premier étage. Plus probablement, elles pouvaient aboutir à la trémie d'un blutoir qui permet de séparer la farine du son⁵². Ceci ne pouvait évidemment se faire entre la roue et le pignon, faute de place, d'où le décalage vers l'ouest du système.

Ce décalage impliqua, au niveau des roues de moulin, que l'axe horizontal traverse le quai ouest, puisque les gros fers se trouvèrent déportés au-delà de celui-ci. Il fallut donc, dans un premier temps, décaisser le sol devant le quai. Deux petits escaliers dans l'axe des portes de la cloison B141 permirent d'y descendre, celui du sud étant en biais pour ne pas buter contre le mécanisme rouet/lanterne et dégager l'accès au blutoir. Du côté sud, on perça simplement un orifice en plein cintre dans le quai ouest, mais il semble que, du côté nord, on le reconstruisit en grande partie. En effet, si l'orifice paraît bien intégré à la maçonnerie, on note, en revanche, que

ce quai se présente en deux parties superposées, celle du haut, un peu plus étroite, ayant sans doute été rajoutée à ce moment. Ce système supposait un rouet distinct de la roue pour entraîner la lanterne. L'axe horizontal devait tourner sur une poutre tendue entre les deux murs de chaque pièce.

Du moins cela est-il clair au nord, où trois fortes poutres horizontales venaient s'encastrent dans le gouttereau du bâtiment B et, de l'autre côté, dans le massif de renforcement du pilier de la voûte, qui fut creusé sur les trois quarts de sa hauteur pour les recevoir (B152). Des encoches verticales creusées dans le quai ouest tenaient des poutres pour compléter la cage du rouet et de la lanterne. Leur forme allongée permettait peut-être de régler le système en hauteur. Dans la pièce sud, une telle poutraison se laisse percevoir également. Le système est toutefois un peu différent : il n'y a que deux poutres, mais surtout, elles sont placées nettement au-dessus de l'axe de la roue. Il faut donc supposer que celui-ci était suspendu à ces poutres par un bâti quelconque, à moins que ce dernier n'ait été posé par terre. Le meunier devait alors récupérer ses sacs remplis de farine sous le plancher, et non dessus comme dans le moulin nord.

Au bilan, on peut donc suivre la constante modernisation des moulins de la Corroirie. Depuis l'unité de moulinage très simple installée en 1671 jusqu'au dispositif double avec blutage et ensachage quasi automatique de 1790, on voit que les moines avaient à cœur de maintenir leur unité de production en l'état, en suivant les progrès de la technique comme de la réglementation.

6.2. Le réaménagement des locaux vers plus de confort moderne

Les autres aménagements de la Corroirie ont visé à y rendre le séjour plus agréable. Le bâtiment B bénéficia d'un peu plus de chauffage : outre au comble de la phase 3d, la cheminée du logis présumé du meunier montait au premier étage, où elle est encore visible, et sans doute aux autres étages, disparus de ce côté. La distribution verticale fut modifiée : le deuxième étage devint accessible par le couloir qui le longe, et par un palier encore existant fermé par un pan de bois percé d'une porte qui donnait sur une porte (B77) dans le gouttereau sud. Le linteau en plate-bande clavée et l'appareil de son encadrement signalent le xvii^e ou le xviii^e s. Le plafond B85 du couloir fut abattu au-dessus de l'escalier (bouchage des encastresments B84), ainsi que la cloison

52. Le blutoir se répandit au xviii^e s. Il est constitué d'un cylindre ou d'un volume approchant, qui tourne sur son axe longitudinal. Il est formé d'une armature entourée d'un tamis, en étamine ou en crin. L'axe est légèrement incliné pour que les particules les plus grosses descendent et soient récupérées en bas du cylindre. Il pouvait être mu par un dispositif tirant sa force de la roue du moulin, ou bien à la main par une simple manivelle. Nous proposons un entraînement mécanique par une courroie dans notre restitution.

posée sans doute à l'époque 3b (B78). Ce dispositif a pu avoir pour objectif de dégager le premier étage de tout élément gênant pour le stockage, et de permettre l'accès direct à des locaux d'habitation sans passer au milieu des sacs de blé ou de farine.

L'accès vers les espaces au-dessus de l'église fut complété par un escalier latéral en bois (B89), qui prend naissance dans le palier fermé évoqué ci-dessus et se déploie dans le couloir, avec la création d'un niveau intermédiaire (B87 et ses supports B86).

Mais surtout, ce fut le bâtiment F qui bénéficia de la plus grande modernisation. Alors qu'il était encore constitué d'un seul volume sous charpente, dans la tradition médiévale, il fut divisé en étages par la création de deux niveaux de plancher soutenus par des piliers de bois. Le plancher sous comble est clairement postérieur à la charpente dont il noie le départ des arbalétriers. Pour loger l'étage et le comble, le bâtiment fut rehaussé de deux assises de belles pierres de taille de tuffeau blanc, surmontées d'une corniche en quart de rond. Des coyaux furent nécessaires pour adapter la toiture à ce rehaussement.

Y compris dans le pignon sud, de grandes fenêtres rectangulaires aux encadrements de même pierre vinrent éclairer l'étage, sans doute divisé en chambres desservies par un couloir central. Elles ont, depuis, été raccourcies par en bas, avec deux assises de pierre de taille. Au rez-de-chaussée, le niveau de la salle nord fut décaissé afin de retrouver le niveau de la salle sud, de façon à recréer une grande salle de plain-pied. Une porte placée au centre du bâtiment remplaça les portes héritées des phases antérieures, dont l'une fut transformée en fenêtre (F8).

Cette phase d'amélioration de l'habitat n'est pas précisément datée : le style des fenêtres est simple et passe-partout au XVII^e comme au XVIII^e s. On sait que le monastère lui-même connut un très ambitieux programme de modernisation et de reconstruction à partir de 1787, interrompu par la Révolution (MEUNIER 2007 : 119-125). La Corroirie fut-elle modernisée en même temps (mais les documents conservés de ce projet ne la mentionnent pas), ou cet épisode est-il indépendant et bien antérieur ? La dendrochronologie n'est pas très éclairante. Les bois des plafonds correspondant à cette phase seraient datés au plus tôt des années 1580⁵³. Or, il est certain que le plafond du premier étage

est postérieur à la charpente du bâtiment, dont la construction a été datée avec précision de 1583 au plus tôt (cf. ci-dessus). En effet, ce plafond et le plancher installé au-dessus viennent noyer les solives des coyaux qui descendent plus bas. Il est possible que ces travaux aient été réalisés dans les premières décennies du XVII^e s. avec un stock de bois antérieur ou qu'il s'agisse de remplois dans le cas d'une campagne de la fin du XVIII^e s.

Enfin, notons l'existence d'un bâtiment le long du mur sud de l'enceinte sur le plan de la fin du XVII^e s. faisant l'état des domaines (H195) (Fig. 11). Il s'agissait sans doute d'un bâtiment utilitaire, comme des écuries ou une grange : le dessin montre une grande porte au centre de sa façade nord. Sa date de construction n'est pas connue, et c'est par pure hypothèse qu'on l'a fait apparaître à la phase 3e sur les restitutions. Il avait en tous cas disparu au début du XIX^e s., car il ne figure ni sur le cadastre napoléonien ni sur les minutes de la carte d'État-Major.

6.3. Après la Révolution, transformation en exploitation agricole

Après le départ des chartreux, au début de l'année 1791, le monastère est acheté comme Bien national le 1^{er} juin 1791, par Martin Legrand, puis revendue plus de trois fois le prix (25 300 livres contre 7 000), le 19 août de la même année, à Louis Potier, juge au tribunal de Loches, et Jean Ondet, marchand dans cette même ville. Un mois et demi plus tard, elle est encore revendue, à un dénommé Laurent Ricard. " Ce dernier décède à Beaulieu-lès-Loches le 10 fructidor an XII [28 août 1804] et laisse ses biens à ses deux frères Eurice et François Ricard. Après un procès entre eux deux, en 1806, La Corroirie reste finalement la propriété du premier dont la fille, Marie-Anne Ricard, épouse Isaac Roger, maire de Beaulieu de 1830 à 1834. Le 30 décembre 1847, la Corroirie échoit en héritage à Alfred-Joseph Roger qui habite les lieux jusqu'à sa mort en 1899 " (MEUNIER 2007 : 132). Pendant tout ce temps, elle est demeurée une exploitation agricole.

Comme Alfred-Joseph Roger était sans héritiers, la Corroirie fut vendue par lots. René de Marsay, alors propriétaire du monastère (sa famille, originaire du Poitou et présente en Touraine depuis le XII^e s., l'avait acquis en 1837), achète douze de ces lots. Il s'emploie alors à reconstituer le désert des Chartreux. Ses descendants poursuivent cette œuvre. À la mort du comte Jacques de Marsay, dernier héritier mâle, en 1975, la propriété du Liget

53. Le plafond de l'étage ne comporte aucun bois avec l'aubier complet, mais l'un d'eux a un dernier cerne d'aubier formé en 1576. Une poutre du plafond du rez-de-chaussée a un dernier cerne de bois de cœur formé en 1549, mais pas d'aubier.

couvre 700 ha, autant ou plus que le désert originel. La Corroirie et une partie des terres devient la propriété d'une des filles de Jacques de Marsay, la comtesse Guy Boula de Mareuil, née Germaine de Marsay. Elle est décédée en décembre 2012, et c'est sa fille Jacqueline qui a hérité du domaine.

Au cours des ^{xix}^e et ^{xx}^e s., la Corroirie a subi finalement assez peu de dégradations, car ses locaux ont toujours été habités. Un bâtiment a été ajouté devant le pignon ouest du bâtiment B, servant de laiterie, encore visible sur les dessins de Bellon. Un grand appentis a été aménagé devant la façade de l'église. Ces deux éléments ont maintenant disparu. La principale destruction est celle du bâtiment B, dont les étages ont pratiquement disparu. Il est vrai que le rehaussement perpétuel de cet édifice ne devait pas garantir une stabilité bien grande. Diverses modifications mineures d'ouvertures ont été réalisées. Le châtelet d'entrée (E) est inscrit sur la liste supplémentaire des Monuments Historiques depuis 1926.

CONCLUSION

L'étude de la Corroirie du Liget a montré l'intérêt de cet ensemble, dont les remaniements successifs n'ont pas totalement effacé les phases de construction. L'histoire qu'on peut raconter, qui commence à la fin du ^{xii}^e s., s'est appuyée sur une étude pluridisciplinaire, mariant l'étude du bâti aux archives, la géomorphologie et la dendrochronologie. Elle apporte un éclairage utile sur le fonctionnement de l'abbaye cartusienne du Liget, et a permis de faire le point sur les circonstances de la fondation de cette dernière. On a pu mettre en évidence comment, ensuite, les moines ont réagi à la Corroirie aux périodes d'opulence comme aux difficultés, notamment liées à la guerre de Cent Ans puis aux guerres de religion. L'agrandissement des surfaces utiles a alterné avec des phases de fortification, d'autant plus importantes que la Corroirie était aussi le centre d'un fief. À la fin du ^{xvii}^e s., avec la création d'un moulin à eau, puis de deux, elle devient une véritable minoterie. Le rôle économique des lieux prend alors le pas sur la fonction religieuse, les bâtiments médiévaux sont modernisés, la chapelle est désaffectée. À la fin du ^{xviii}^e s., le monastère lui-même connut un très ambitieux programme de reconstruction, qui fut stoppé net en 1791, quand les moines furent expulsés par la Révolution. Démembré, le domaine cartusien connut le sort commun des établissements monastiques au ^{xix}^e s., vendu et revendu comme centre

d'un domaine agricole. Bien que transformée en ferme, la Corroirie fut peu modifiée : c'est que, dans une large mesure, elle était déjà cela au Moyen Âge.

BIBLIOGRAPHIE

- ANIEL 1983
Aniel J.-P. - *Les Maisons de Chartreux*, Librairie Droz, Genève, 256 p. (sur la Chartreuse du Liget : 108-111).
- BASTIN 1896
Bastin P. - *Cahier du Liget*, Grande Chartreuse (réf xx).
- BECDELIÈVRE 2004
Becdelièvre D. M. de - *Prêcher en silence. Enquête codicologique sur les manuscrits du ^{xii}^e siècle provenant de la Grande Chartreuse*, Université de Saint-Étienne, 596 p. (sur la Bible de la Chartreuse du Liget : 204-208).
- BLIGNY 1984
Bligny B. - *Saint Bruno, le premier chartreux*, Éditions Ouest-France université, Rennes, 127 p.
- BOISSEUIL 1992
Boisseuil D. - *Le Pont sur la Loire à la fin du Moyen âge*, Tours, Laboratoire d'archéologie urbaine de Tours, 96 p. (Recherches sur Tours, 6. Supplément à la Revue archéologique du Centre de la France, 6).
- BOSSEBOEUF 1895
Bosseboeuf L. - Excursion à Beaulieu, Le Liget et Montrésor, *Bulletin de la Société Archéologique de Touraine*, 10 : 405-434.
- BRANSCOMBE, HOUTIN 2009
Branscombe C. et Houtin L. - *La Corroirie du Liget et ses fortifications*, mémoire universitaire, Université de Tours, Tours, np.
- BUSNEL 1988
Busnel, B. - Étangs anciens et plans d'eau contemporains en Indre-et-Loire, *Norais*, 138 : 159-172.
- CARRÉ DE BUSSEROLLE 1882
Carré de Busserolle J.-X. - *Dictionnaire géographique, historique et biographique d'Indre-et-Loire et de l'ancienne province de Touraine*, IV, Tours : Mémoires de la Société Archéologique de Touraine, T XXX, notice sur la Chartreuse du Liget : 53-59.
- CARRÉ 1998
Carré G. - Bergeresse, une dépendance de la Chartreuse du Liget, *Bulletin des Amis du Pays Lochois*, 14 : 57-67.
- CHAURAND 1975
Chaurand J. - Un toponyme cartusien : la corrierie (*correria*), *Revue Internationale d'Onomastique* : 241-246.
- DESCHAMPS et THIBOUT 1963
Deschamps P. et Thibout M. - La peinture murale en France au début de l'époque gothique, de Philippe Auguste à la fin du règne de Charles V (1180-1380), Paris : 40-48.
- DION 1961
Dion R. - *Histoire des levées de la Loire*, R. Dion, Paris, 312 p.
- DUBOIS 1965
Dubois Dom J. - Les limites des Chartreuses, *Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France* : 186-197.
- DUFAY, GAULTIER 2011
Dufay B. et Gaultier M. - Premier bilan des fouilles archéologiques du prieuré Saint-Cosme à La Riche près de Tours, *Bulletin de la Société archéologique de Touraine* : 83-103.



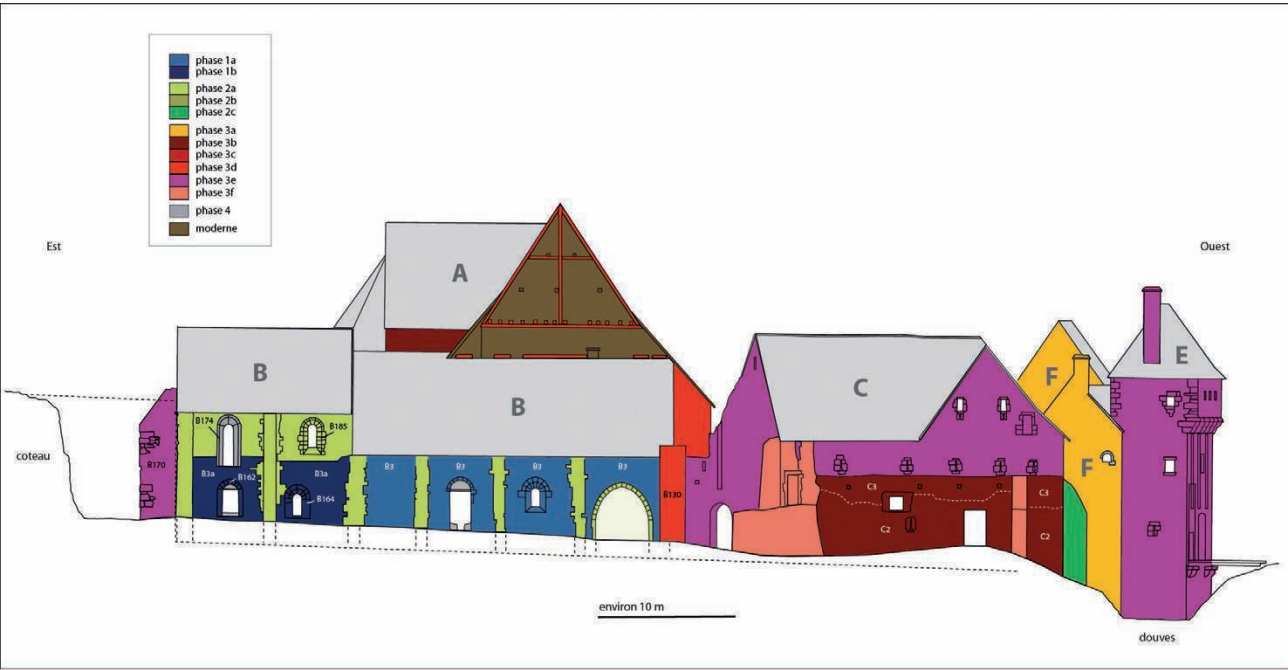
LA CORROIRIE DU LIGET
ANALYSE DU BÂTI DES FAÇADES OUEST DES BATIMENTS C, D, E, F

Fig. 76 : Analyse du bâti des façades ouest.



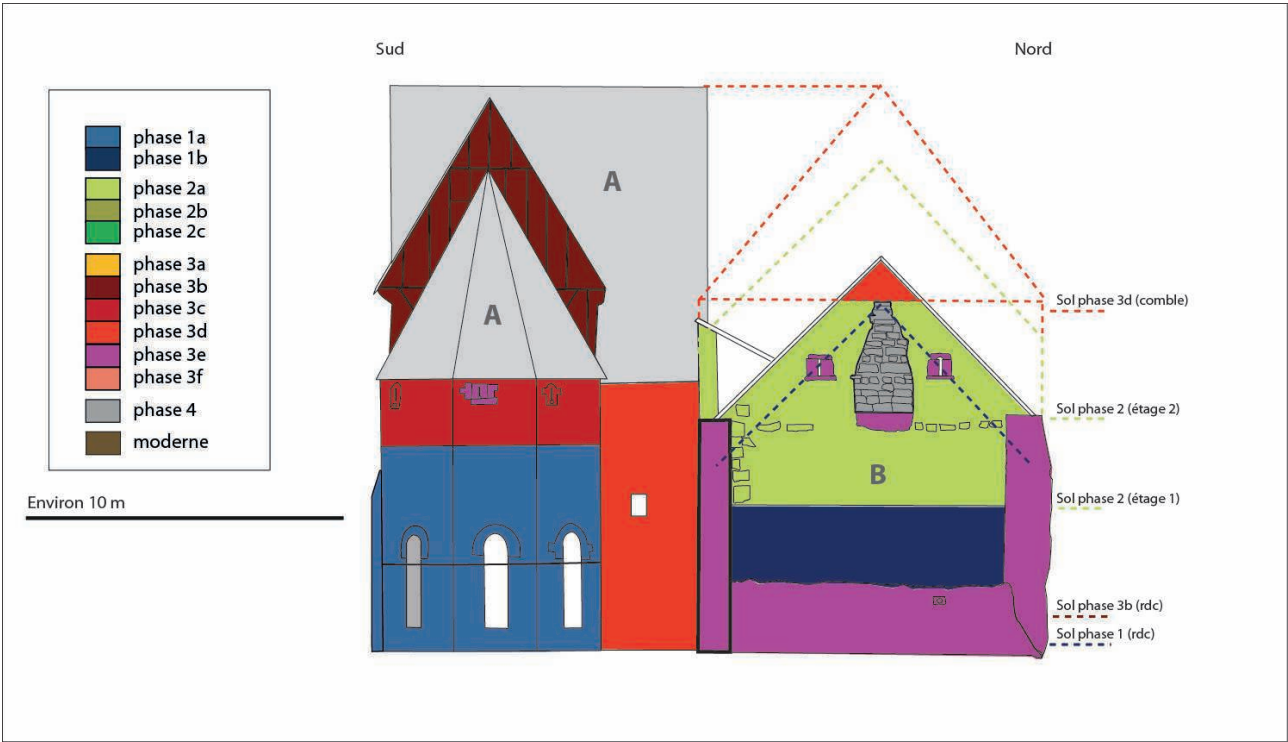
LA CORROIRIE DU LIGET
ANALYSE DU BÂTI DES FAÇADES SUD DES BATIMENTS

Fig. 77 : Analyse du bâti des façades sud.



LA CORROIRIE DU LIGET
ANALYSE DU BATI DES FACADES NORD DES BATIMENTS

Fig. 78 : Analyse du bâti des façades nord.



LA CORROIRIE DU LIGET
ANALYSE DU BATI DES FACADES EST DES BATIMENTS A ET B

Fig. 79 : Analyse du bâti des façades est des bâtiments A et B.

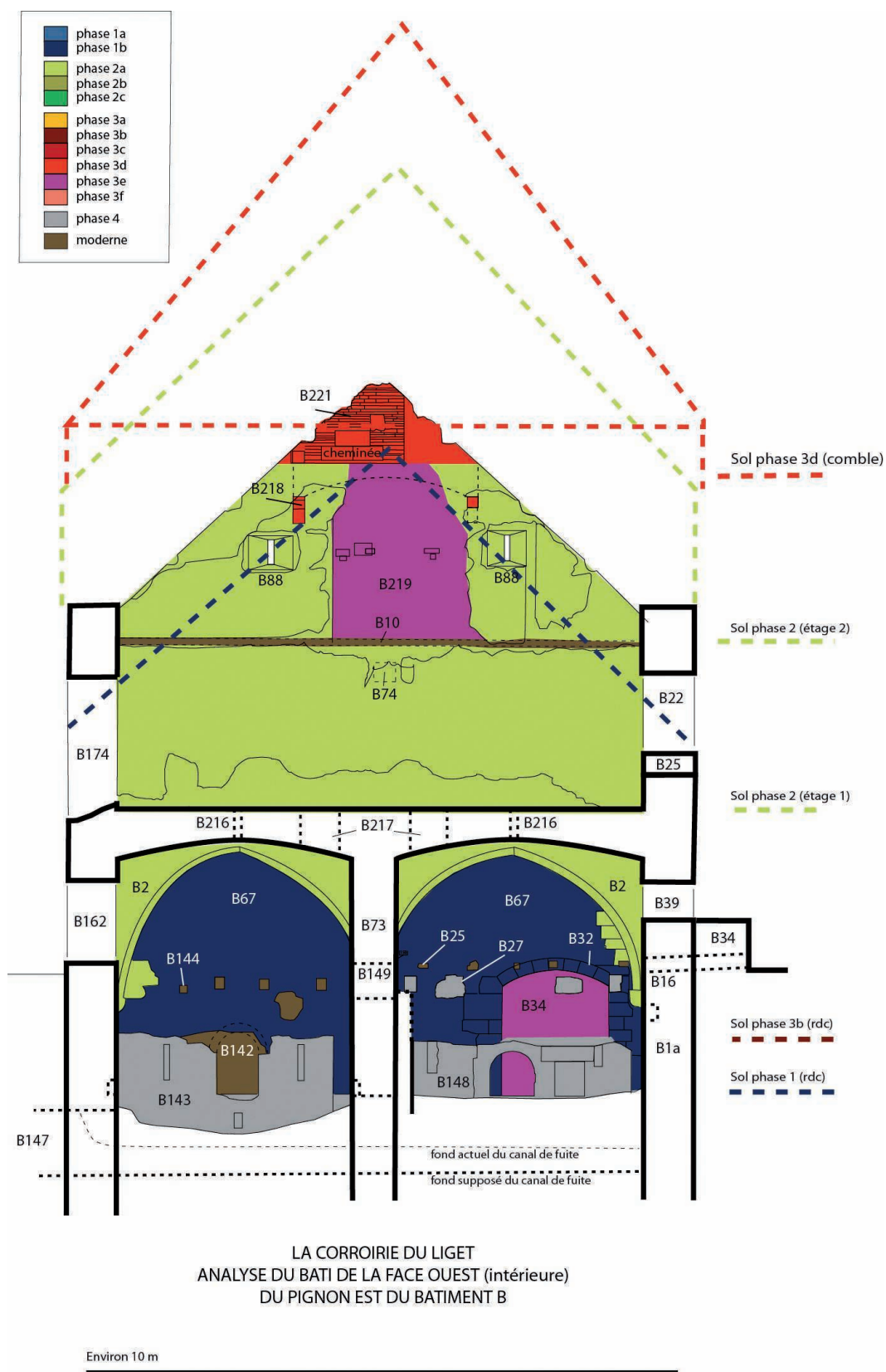


Fig. 80 : Analyse du bâti de la façade est du bâtiment B, face intérieure.



LA CORROIRIE DU LIGET
ANALYSE DU BÂTI DES FAÇADES OUEST DES BÂTIMENTS A ET B

Fig. 81 : Analyse du bâti des façades ouest des bâtiments A et B.



- EXCOFFON 2000
Excoffon S. - Aspects et limites de l'expansion temporelle cartusienne, in : Comba R. et Merlo G. -, *Certosini e Cisterciensi in Italia (secoli XII-XV)*, Cuneo : 59-80.
- EXCOFFON 2007
Excoffon S. - Les chartreuses et leurs limites (XI^e-XV^e siècles), in *XXXVI^e congrès de la SHMES (Mulhouse, 2-4 juin 2006)*, Construction de l'espace au Moyen-Âge : pratiques et représentations, Paris, Publications de la Sorbonne : 87-101.
- FAVREAU 1988
Favreau R. - *La chapelle du Liget*, in : *Peintures murales romanes*, Cahiers de l'Inventaire n° 15 : 41-47.
- FAVREAU 1995
Favreau R. - *Études d'épigraphie médiévale*, Presses Universitaires de Limoges, 840 p. (sur la chapelle du Liget : 138-154).
- FLEURY 2005
Fleury G. - L'église de Ferrière-sur-Beaulieu et la pénétration du gothique de l'Ouest autour de Loches, *Bulletin de la Société Archéologique de Touraine*, 51 : 119-132.
- FLEURY 2010
Fleury G. - L'église de la Corroirie du Liget, *Bulletin de la Société des Amis du Pays Lochois*, 25 : 65-82.
- FLEURY 2011
Fleury G. - Observations et hypothèses complémentaires sur les celliers de la Corroirie du Liget, *Bulletin des Amis du Pays Lochois* : 91-96.
- FOREVILLE 1975
Foreville R. - La place de la Chartreuse du Liget parmi les fondations pieuses de Henri II Plantagenêt, *Actes du colloque médiéval de Loches (1973)*, 9, Tours, Mémoires de la Société archéologique de Touraine : 13-22.
- GUICHANÉ 1993
Guichané R. - L'aménagement hydraulique de la Claise tourangelles et de ses affluents du Moyen-Âge à nos jours, *Revue archéologique du Centre de la France*, Tome 32 : 109-152.
- JACQUET 2003
Jacquet G. - *La Forêt en Val-de-Loire aux périodes préindustrielles, histoire, morphologie, archéologie, dendrologie : l'exemple de l'Indre-et-Loire (X^e-XV^e siècles)*, Thèse de doctorat sous la direction de Joëlle Burnouf, Université François Rabelais, Tours, 3 vol., 1002 p.
- JANNET-VALLAT et SAPIN 1996
Jannet-Vallat M. et Sapin Chr. (dir.) - *Guillaume de Volpiano et l'architecture des rotondes*, Actes du colloque organisé par le Musée archéologique de Dijon, 23-25 septembre 1993, éditions universitaires de Dijon, Dijon.
- JEAN-NESMY *et al.* 1965
Jean-Nesmy C., Defarges B., Berland J.-B. et Surchamp A. - *Val de Loire roman et Touraine romane*, Zodiaque, Saint-Léger-Vauban.
- KENDALL 1971
Kendal P.-M. - *Louis XI*. Fayard, Paris, 584 p.
- LE COUTEULX 1887-1891
Le Couteulx dom Ch. - *Annales ordinis cartusiensis ab anno 1084 ad annum 1429*, Montreuil-sur-Mer, 8 vol.
- LEFEBVRE *et al.* 2005
Lefebvre B., Riou S. et Dufaÿ B. - L'avant-corps de la tour philippienne du château de Chinon (Indre-et-Loire) : un exemple d'adaptation d'un standard architectural aux contraintes topographiques, *Revue archéologique du Centre de la France*, 44 : 73-92.
- LORANS 1996
Lorans E. - *Le Lochois du haut Moyen Âge au XIII^e siècle territoires, habitats et paysages*, Université de Tours, Tours, 289 p. (sur la Chartreuse du Liget : 130-131).
- MESQUI 1981
Mesqui J. - La fortification des portes avant la Guerre de Cent Ans, *Archéologie Médiévale*, 11 : 203-229.
- MEUNIER 2007
Meunier C. - *La Chartreuse du Liget*, Chemillé-sur-Indrois (Indre-et-Loire), Éditions Hugues de Chivré, 170 p.
- MEUNIER 2011
Meunier C. - *La chapelle Saint-Jean du Liget*, Éditions Hugues de Chivré, Chemillé-sur-Indrois, 78 p.
- MOLIN 1903
Molin N. - *Historia Cartusiana ab origine ad tempus auctoris anno 1638 defuncti*, Neuville-sous-Montreuil, Tome I. (sur la chartreuse du Liget : 175-178).
- MONToux et LEVEEL 1984
Montoux A. et Leveel P. - *Vieux logis de Touraine*, C.L.D., Chambray.
- MONToux s.d.
Montoux C. - *Étude du cartulaire de la Chartreuse du Liget (université de Tours, s.d.)*, Mémoire de maîtrise, Université de Tours, Tours, 1 vol.
- MUSSAT 1960
Mussat A. - *Le style gothique de l'Ouest de la France*, A. et J. Picard, Paris, 436 p.
- OURSSEL 1980
Oursel R. - " Histoire du Liget ", *Révélation de la peinture romane*, Zodiaque, Saint-Léger-Vauban : 295-306.
- OURY 1971
Oury G.-M. - L'érémisme dans l'ancien diocèse de Tours au XII^e siècle, *Revue Mabillon*, 58 : 43-92 (sur la Chartreuse du Liget : 87-88).
- PHILIPPON 1935
Philippon A. - *La Chartreuse du Liget*, Imprimerie Mame, Tours : 89 p.
- PROUTEAU, DE CROUY CHANEL et FAUCHERRE 2011
Prouteau N., De Crouy Chanel E. et Faucherre N., dir. - *Artillerie et fortification, 1200-1600*, Presses universitaires de Rennes, Rennes, 236 p.
- RANJARD 1994
Ranjard R. - *La Touraine archéologique. Guide du touriste en Indre-et-Loire*, Mayenne, Éditions régionales de l'Ouest, 735 p. (pour la Chartreuse du Liget : 278-281) (réédition).
- RIOU et MARTEAUX 2012
Riou S. et Marteaux F. - Betz-le-Château, une motte castrale dans le contexte des recompositions politiques au tournant de l'an mil (Région Centre, Indre-et-Loire), *Revue archéologique du Centre de la France* [En ligne], Tome 51, mis en ligne le 06 février 2013, URL : <http://racf.revues.org/1765>
- ROLIER, GIRARD CLOS et MILLE 2011
Rollier G., Girardclos O. et Mille P. - Les moulins de Ther-vay, une illustration archéologique des moulins de l'abbaye de Cluny, in : Actes du colloque de Cluny (France), Arch-I-Tech 2010, 17-19 novembre 2010, Université de Bordeaux 3, Ausonius, Bordeaux : 145-157.
- SURCHAMP 1965a
Surchamp A. - *Le Liget – Les fresques du Liget*, in : *Val-de-Loire roman et Touraine romane*, Zodiaque, Saint-Léger-Vauban : 193-207.

SURCHAMP 1965b

Surchamp A. - *Comment visiter la chapelle du Liget*, in : *Val-de-Loire roman et Touraine romane*, Zodiaque, Saint-Léger-Vauban : 219-224.

TERRIER-FOURMY 2002

Terrier-Fourmy B. - *Voir et croire, peintures murales médiévales en Touraine*, Conseil général d'Indre-et-Loire, Tours : 94-98.

THIBOUT 1948

Thibout M. - *La chapelle du Liget et ses peintures murales*, in : *Congrès archéologique de France*, Tours : 173-194.

TOULIER 1996

Toulier C. - *La chartreuse de Saint-Jean du Liget*, in : Rabinovitch D., *Construction pour la Chartreuse du Liget (1994)*, Atelier Calder, Tours : 7-10.

VALLERY-RADOT et THIBOUT 1949

Vallery-Radot J. et Thibout M. - *La Chartreuse du Liget et la Corroirie. La Chapelle Saint-Jean du Liget et ses peintures murales*, impr. de Daupéley-Gouverneur.

WITTERS 1965

Witters W. - *Le Liget – Notes historiques sur les fresques du Liget*, in : *Val-de-Loire roman et Touraine romane*, Zodiaque, Saint-Léger-Vauban : 208-218.